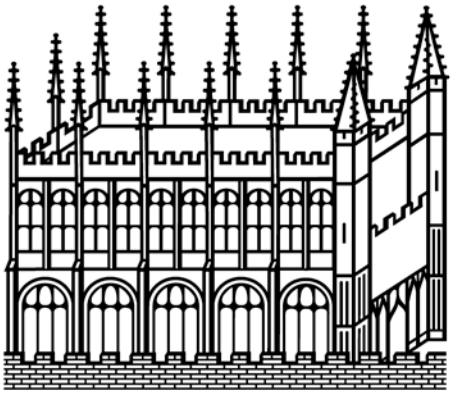

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1476

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1476

LE
COMPERE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE
L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au deſſus de l'intelligence du Vulgaire eſt à ſes yeux, ou ſacré, ou prophane, ou abominable.

Tom. I. pag. 298.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Aux Dépens de la Compagnie.

2

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 3 MAR 1934
OF OXFORD
LIBRARY

LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Eſprit Humain.

CHAPITRE I.

Suite du voyage de l'Eſpagnol *en l'autre Monde.*

DIEGO avoit aſſez parlé pour prendre un nouveau reſtaurant : auſſi prit-il celui qu'on lui avoit préparé pendant ſon dernier diſcours. Enſuite il dormit un peu ; puis il continua ainſi :

— Lorſque la Voix qui nous avoit chanté les hauts Faits du *Patriarche d'Angleterre*, la Converſion du Pere S. *Bruno*,

& le Voyage du *Lazare* eût fini, l'on renvoya les Inſtruments. Alors *S. Polycrone* entama une converſation ſur la qualité du Bois de Bréſil. Cette matiere fut généralement diſcutée avec beaucoup d'intelligence & de ſagacité, & *S. Baradat* ne m'y parut pas le moins entendu. Lorſque cette converſation fut finie, il lui en ſuccéda de particulieres; c'eſt-à-dire, que chacun des Conviés ſe mit à parler avec ſon voiſin. *S. François* & le *Frere Maſſé* s'entretinrent des chaleurs de la Canicule; *S. Dominique* & *S. Jean* le Manchot parlerent de Cuiraſſes; *S. Cyrille* & *S. Dorothée* de l'abréviation des Procédures; *S. Adhelme* & *Ponce-Pilate* diſcoururent de la levée des Impots; *Ambroiſe Paré* ſe mit à lire; *S. Polycrone* ſe mit à dormir; *S. Chriſtophe* dormoit déjà, & *Rabelais* parla tout ſeul.

Quand aux deux *Saintes*, leur entretien roula ſur leur Vie paſſée, & ſur les Vertus éminentes qui leur avoient ouvert le Ciel. Comme *Jabel* étoit ſorti pour af-

affaire, j'eus le loiſir & la facilité d'entendre ce que ces Stes Femmes dirent. En voici le précis.

Il faut avouer, ma chere Sœur, (*C'eſt Ste Thereſe qui parle*) que notre réputation ſur la Terre, & le bonheur dont nous jouiſſons-ici, valent bien les peines que nous nous ſommes données pour acquerir l'un & l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'Hiſtoire de ma Vie. Je vais vous faire d'autant plus volontier cette confidence, qu'après *Ste Urſule* vous êtes la Femme du Paradis pour laquelle j'ai le plus d'eſtime & d'attachement: je ne ſai pas même ſi avec le temps vous ne l'emporterez point ſur votre Rivale; tant je me ſens d'inclination à vous aimer.

AVILA dans la *Vieille Caſtille* m'a vu naître (*a*). Je ſuis la Cadette des trois Filles

(*a*) Voyez la Vie de *Ste Thereſe* par divers

Filles de Dom *Alphonſe-Sanchès de Cépéde* & de Dona *Beatrix d'Ahumade*, tous deux recommandables par leur piété, & ſoit dit ſans vanité, par une Nobleſſe égale à celle de *Charle-quint.*

Le gout de ma Nation pour le merveilleux porte mes chers Compatriotes à ne lire que des Hiſtoires qui flattent ce même gout. L'Héroïſme, la Chevalerie, les enchantements, les prodiges, les miracles, ſont les ſeuls Faits qui les touchent: & comme les *Romans* & les *Vies des Saints* ſont remplis de Faits de cette nature, ce ſont les ſeuls Livres qu'ils liſent ordinairement; & ce furent auſſi ceux que *Sanchès de Cépéde* liſoit, ou donnoit à lire à ſes Enfants pour leur former l'eſprit & le cœur.

Je n'avois que neuf ans lorſque je commençai à prendre gout pour la lecture de la *Légende.* Les *Romans* ne me touchoient

Sainte par *Arnaud d'Andilly*, & le *Martyrologe Romain.*

choient point encore; les aventures qu'ils contenoient y étoient mêlées de certaines matieres trop abſtraites pour un Enfant de mon âge: mes Sœurs, plus âgées, & par conſéquent plus intelligentes, en ſavoient faire leur profit: pour moi je m'en tins à la Vie des *Saints*, & je trouvai tant de ſatisfaction à cette lecture, que par la ſuite j'en fis une des principales occupations de ma vie.

Née avec un cœur tendre & ſenſible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'eſprit qui affecte particuliérement les Perſonnes ſujettes aux grandes paſſions de l'Ame, je ne pouvois entendre, ſans être pénétrée de crainte & de trouble, les pénitences affreuſes que pluſieurs *Saints Anachorétes* avoient faites pour éviter l'Enfer, duquel on me faiſoit de temps en temps des peintures effroyables: je ne pouvois lire l'Hiſtoire des tourmens terribles que les *Martyrs* avoient ſoufferts pour la Gloire de Dieu, ſans avoir un deſir ardent de mourir de même pour un objet ſi beau.

Occupée ſans ceſſe de ces ſortes de choſes j'en perdois le boire le manger; je ne dormois plus, je ne faiſois que rêver, & mes rêves achevoient de peindre à mon eſprit échauffé, ce que la lecture & les propos que j'entendois n'avoient que crayonné.

Tantôt je me trouvois ſur le Mont *Liban*, ſur le Mont *Orcb* ou ſur le Mont *Sinaï*; tantôt c'étoit dans les vaſtes Déſerts de la haute *Egypte* & de *l'Arabie*, & partout je voyois ces Bienheureux Solitaires des premiers ſiecles, les uns chargés de chaînes comme des Démoniaques, ſe traînant à quatre pattes comme *Nabuchodonozor*, & broutant l'herbe comme des Chevres: d'Autres ſe déchirant le corps comme les *Faquirs* des *Indes*, ſe roulant ſur les ronces & les orties comme les *Bonzes* de la *Chine*, & jeûnant ſans ceſſe comme les *Talapoins* de *Siam*: d'Autres ſe tenant debout ſur une jambe, ſur un fer pointu, ou les bras élevés comme les *Dervis* du *Candahar*, ſe diſloquant, ſe déchirant les membres com-

comme les *Santons* de *l'Aſchour*, méditant ſans ceſſe comme les *Sauguis* du *Mogol*, & priant ſans relâche comme les *Lamas* du *Thibet*; d'Autres s'expoſant aux injures de l'air comme les *Bramins* du *Viſapour*, ſe vautrant dans la neige comme les Moineaux du *Chili*, ou ſe cachant dans des trous comme les Blaireaux de la *Weſtphalie*.

D'autres fois je me trouvois chez les Payens dans les ſiecles de perſécution, & je ne rencontrois que des roues, des gibets, des croix, des bûchers préparés pour les ſupplices de cette claſſe d'Elus, qu'un zele intrépide faiſoit renverſer les Idoles des Nations, pour les convaincre de la fauſſeté de leur Culte. Ici je voyois des bras, des jambes, des têtes, ſéparés de leur tronc, ſe rejoindre en un inſtant au grand étonnement d'un Peuple barbare, aveugle & endurci: là c'étoit des Vierges qu'on violoit; d'autres qu'on lapidoit, qu'on déchiroit, qu'on grilloit, qu'on éventroit, & qui pour faire enrager les Tyrans, ſe trouvoient guéries à

l'inſtant ou la nuit ſuivante : plus loin c'étoit d'autres Martyrs à qui l'on faiſoit ſouffrir les mêmes tourments, mais qui trouvoient à propos de demeurer eſtropiés, ou de mourir de leurs bleſſures : partout enfin, c'étoit, tant de la part de ces Saints que de celle Payens, un contraſte frappant d'innovations & de préjugés, de zele & de menaces, d'obſtination & de rigueur, d'enthouſiaſme & de violence, de fureur & de cruauté.

Je ſortois de ces rêves avec l'imagination rempli de ces choſes : une lecture du même genre ſuccédoit, & achevoit de me convaincre que quoique ce Monde-ci fût le meilleur des Mondes poſſibles, l'on ne pouvoit ſe ſauver qu'en faiſant préciſément tout le contraire de ce que la Nature & la Raiſon nous preſcrivent ; qu'il falloit anéantir l'Eſpece humaine en embraſſant la plus étroite virginité ; tourmenter & ruiner par les jeûnes, les veilles & la diſcipline ce corps que le Créateur a formé ; embraſſer une pau-

pauvreté volontaire, renoncer au travail, aux emplois, & par conſéquent à tout les Devoirs de la Société tant générale que particuliere; courir avertir les Infideles qu'ils ſe défiſſent de la Religion de leurs Ancêtres ſous peines d'être pris par le Diable; les convertir malgré eux, ou du moins, ſe faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faiſois ſur ces choſes & leurs conſéquences, je conçus une telle haine pour le Monde, une telle frayeur pour l'Enfer, que je courois quelquefois comme éperdue par la Maiſon de mon Pere, en pouſſant des hurlements épouvantables (*a*).

Je n'avois pas encore dix ans que je formai le deſſein de prêcher l'Evangile aux *Maures*. J'irai parmi ces Infideles, diſois-je en moi-même, je leur reprocherai leur aveuglement; je leur expoſerai les Vérités de notre ſainte Religion; je les

(*a*) Ubi ſup.

les exhorterai par mes ſermons, par mes prieres, par mes larmes, à ſe faire Chrétiens; & ſi mon zele, au lieu de les toucher, les irrite, je mourrai, & j'éviterai par les tourments de cette vie ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette ſainte réſolution à un Frere que j'avois, ſur l'eſprit duquel la *Légende* avoit fait les mêmes impreſſions que ſur le mien: ce Frere approuva tout ce que je lui propoſai, & nous partîmes *incognitò* pour aller convertir les *Maures* ou mourir pour la Foi (*a*).

L'Eſprit préoccupé de la gloire que nous allions acquerir par la Converſion de ces Infideles, ou par la Mort glorieuſe qui nous attendoit, nous marchions l'un & l'autre d'une ardeur extrême, quand tout à coup, ô ma chere Sœur, quel revers! Satan ſuſcita un certain Parent qui ſe trouva ſur notre route, qui nous reconnut, qui nous arrêta, qui nous ramena chez notre Pere, où l'on trouva

à

(*a*) Ubi ſup.

à propos de nous faire évaporer par les feſſes les trois quarts du zele, qui, à ce qu'on prétendoit, nous avoit fait tourner la tête (*a*).

Voyant que nous ne pouvions dévenir Apôtres ni Martyrs nous réſolûmes d'être Hermites. Le Jardin de la maiſon fut notre Déſert ; les grottes que nous y conſtruiſimes furent les cavernes où nous paſſions la plus grande partie de notre temps, ſoit à la priere ou à la lecture, ſoit au recueillement ou à la contemplation (*b*).

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans. Au bout de ce temps-là mon inquiétude naturelle augmenta; certain trouble inconnu affectoit par interval toutes les facultés de mon Ame; & ce trouble ne ceſſoit que pour laiſſer un vuide affreux dans mon eſprit, que le fruit de mon éducation & de mes lectures avoit rempli juſqu'alors; cer-

(*a*) ibid. (*b*) ibid.

certain genre de mélancolie engourdit le reſte de ma vivacité; ma ſolitude me plaiſoit plus que jamais, mais ce n'étoit plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, ces méditations, qui traçoient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance & la ſymmétrie m'occupoient pendant le ſommeil; au contraire, mes rêves ſi fréquents ne me repréſentoient plus que des objets monſtrueux, informes & confus, qui me tourmentoient, & qui tiroient ſans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, & de certaines diſpoſitions phyſiques de l'autre.

J'étois dans cet état indéfiniſſable lorſque je perdis ma Mere. Certaines bienſéances me produiſirent alors dans le Monde. Mais les charmes de la ſociété, l'enjouement de mes Compagnes, les amuſemens de mon âge, la nouveauté, la variété des objets, dont j'étois environnée, ne purent tirer mon Ame de ſa létargie: la ſeule préſence d'un

Jeu-

Jeune Homme d'environ ſeize ans, nommé *Don Pedre de Buſillos*, apportoit ſans que je ſuſſe comment quelque adouciſſement à mes maux, & me cauſoit une émotion que je n'avois point encore éprouvée: mais ſon abſence me replongeoit dans mon premier état.

Un jour que le hazard me fit rencontrer ſeule avec *Don Pedre*, il m'enviſagea d'un air ſi tendre, ſes yeux avoient quelque choſe de ſi vif, de ſi pénétrant, que je m'évanouis à leur aſpect. Comme il n'y avoit perſonne à portée de l'appartement où nous étions, *Don Pedre* prit tous les ſoins poſſibles pour me ſecourir; il y réuſſit; j'ouvris les yeux; je me trouvai dans ſes bras, le viſage contre le ſien tout baigné de larmes. — Charmante *Thereſe*, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma ſeule vue, puſſent être la cauſe de l'état funeſte où je vous vois? — hélas! je ne ſai, lui répondis-je, votre préſence.... vos yeux.... je ne puis m'expliquer.

pliquer. — Seroit-il poſſible, reprit *Don Pedre* avec tranſport, que mes yeux euſſent fait ſur votre cœur la millieme partie de l'impreſſion que les vôtres ont fait ſur le mien! — vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela eſt, s'écria *Don Pedre*, mon bonheur eſt extrême! ah! divine *Thereſe!* que viens-je d'entendre!... ne perdons point un temps précieux que le Ciel nous envoye; jurons nous un amour éternel, & concertons des moyens de nous rendre heureux. — Je ne vous entends point, *Don Pedre*, lui dis-je, ... heureux! cela ſe pouroit-il! je n'ai jamais connu de bonheur en ce Monde, à moins que ce n'en ſoit un que d'être avec vous. — oui, ma Chere, ajouta *Don Pedre*, c'en eſt un pour vous & pour moi.....

L'arrivée d'une de mes Sœurs termina notre entretien; & celle de pluſieurs perſonnes qui entrerent immédiatement après, empêcha que l'on ne s'apperçut du déſordre, où cette ſcene m'avoit miſe.

Auſſi-

Auſſitôt que j'eus le loiſir je courus à mon Hermitage; je m'enfermai dans ma grotte; je m'abandonnai à un nouveau genre de réflexions, qui jointes à mon inexpérience, à des deſirs indéterminés, à une agitation générale & extraordinaire, me plongerent dans un ſecond trouble, où je ne démêlois rien mieux que dans le premier.

La nuit vint & ſe paſſa; le lendemain auſſi; la ſeconde nuit étoit déjà bien avancée, je venois d'entrer dans ma retraite, & j'étois toujours dans le même état, lorſque tout d'un coup j'apperçus un Homme à mes genoux. Je n'eus pas la force de m'enfuir ni de crier; il m'en reſta ſeulement aſſez pour reconnoître *Don Pedre.* — Téméraire, où allez vous? lui dis-je d'une voix tremblante: — vous le voyez, me répondit-il.... alors il ſe tut; il me prit les mains qu'ils ſerra dans les ſiennes; nous répandîmes des larmes; & nous demeurâmes quelque temps à nous regarder ſans pouvoir rien dire. Enfin je rompis ce ſilence: je lui peignis

mis le péril où ſa témérité l'expoſoit ; je le priai de ſe retirer, & j'ajoutai que s'il s'obſtinoit à demeurer davantage, la crainte qu'on ne le ſurprenne dans ce lieu alloit me faire mourir de frayeur. Ces paroles furent un coup de foudre pour *Don Pedre* : l'image du danger où il s'étoit expoſé, la néceſſité de me quitter, l'état où il me voyoit, faillirent de lui ôter la force de s'éloigner. Enfin il m'embraſſa, il me dit *adieu*, & diſparut.

Jugez, ma Chere, après tout ce que vous venez d'entendre, de la ſituation où *Don Pedre* me laiſſa.

Le jour étant venu je me retirai dans mon appartement : j'y paſſai la matinée dans une agitation extrême ; & ſous prétexte que je jeûnois je ne voulus point dîner. L'après midi mon Pere partit pour la Campagne ; mes ſœurs allerent faire quelques Viſites ; je demeurai ſeule, & *Don Pedre* accourut me trouver. Grand Dieu qu'il étoit beau !..... Anges du Ciel ! qui m'êtes apparu tant de fois

dans

dans ma vie, n'en ſoyez point jaloux, mon Amant étoit mille fois plus brillant & plus aimable que vous.

La ſolitude, le ſilence, qui regnoient autour de mon appartement, la liberté dont j'y jouiſſois, enhardirent *Don Pedre*: il voulut m'embraſſer, je le repouſſai; je voulus fuir il m'arrêta; je rédoublai mes efforts, il redoubla les ſiens; je voulus me fâcher, mais la Nature trahit mon courage, je me pâmai, & je tombai ſur un Sopha, ſans mouvement & ſans connoiſſance. J'ignore les autres préludes de ma défaite; je ne recouvrai le ſentiment que pour voir le triomphe de mon Vainqueur, que pour ſentir nos Ames confondues, & nos ſens inondés d'un torrent de délices.

J'appris alors, ma chere Sœur, que le trouble qui m'avoit ſi fort agitée depuis quelque temps, avoit ſon remede ainſi que le reſte des maux qui affligent l'Humanité. L'enjouement, la gaieté & toutes les graces de mon âge ſuccéderent à cet humeur inquiet & mélancolique, qui

me faiſoit employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des *Anachorétes* & des *Martyrs*, & à chercher les moyens de les imiter. Si j'avois déſormais à demeurer dans les Déſerts, m'écriois-je quelquefois, ce ſeroit avec mon Amant! ſi j'avois à mourir, ce ſeroit pour lui, & non plus pour l'Evangile!

Je vécus deux ans dans le ſein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'eſtime le plus parfait, une confiance entiere & réciproque, des plaiſirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide de certains momens que nous ſavions nous ménager à propos, nous rendoient les deux plus heureux Mortels de la Terre. Mais ce bonheur ne dura guere: la petie vérole enleva mon Amant en ſix jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon Ame: je tombai à la renverſe lorſque je l'appris; & je fus plus de deux jours dans une létargie ſi pro-

profonde, que l'on déſeſpéra de ma vie. Au bout de ce temps-là je pris quelque nourriture; ma ſanté revint peu à peu; mais auſſitôt que mon eſprit eut la force de ſe repréſenter le perte que j'avois faite, je pouſſai des cris perçants en appellant mon Amant, & je verſai tant de larmes que l'on craignit derechef pour ma vie.

Une douleur ſi extraordinaire confirma mon Pere dans le ſoupçon que certaines familiarités entre *Don Pedre* & moi lui avoient cauſé; il profita du déſordre de ma raiſon, il employa la douceur & les menaces, il m'arracha un ſecret qui n'eût du être ſu que du Ciel & de moi.

Je ne m'apperçus de ma foibleſſe que lorſque je me vis enfermée dans un Couvent *d'Auguſtines*, & ſous la garde de quatre Vieilles *Béates* qui me martyriſoient par leurs importunités, par leurs prédications éternelles. Ayant demeuré un an & demi dans cette eſpece de Pri-

[illegible] mais il

demeura inexorable, & le Monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus ſupportable en ſe rendant en quelque façon volontaire; j'entrai dans un monaſtere de *Carmélites*, où je fis profeſſion.

Je perdis inſenſiblement le ſouvenir du ſiecle, mais je ne pus ſi facilement oublier *Don Pedre:* quelqu'effort que je fiſſe pour être toute à Dieu, je demeurois à mon Amant: mes prieres, mes cris s'adreſſoient au premier, & mes ſoupirs à celui-ci: Les préjugés, mon devoir rempliſſoient mon Ame de trouble, de crainte & d'amertune, & n'ébranloient pas mon amour. Le ſommeil qui auroit dû apporter quelque treve à mes maux étoit l'état que je craignois le plus: mon imagination libre me tranſportoit alors dans les bras de cet Amant chéri; ſes regards, ſes diſcours, ſes careſſes, donnoient l'eſſor à ma flamme, la Nature aidoit au preſtige & en faiſoit une eſpece de réalité: mais ſi je m'éveillois dans ces mo-

momens de délices, c'étoit pour tomber dans un abyme de ſcrupule & d'horreur, où le ſouvenir d'une illuſion paſſagere me paroiſſoit un crime affreux.

Je vécus 22 ans (*a*) en proye à cette guerre intérieure & cruelle. Mais lorſque j'eus atteint un certain âge, je ſentis ma tranquillité renaître & croître en proportion de la diminution de mon tempérament ; le devoir l'emporta ſur ma paſſion ; je donnai à Dieu, ſans contrainte, un Cœur qu'un Mortel lui avoit diſputé ſi long-temps.

Ah ! ma chere Sœur ! que c'eſt un grand chemin de fait vers *l'Amour Myſtique* que d'avoir exercé auparavant toutes les facultés de ſon Ame dans celui d'un Amant ! Dieu n'y perd pas pour avoir attendu : auſſi ne tarda-t-il guere à voir

(*a*) *Variis tentationibus & ariditatibus vexata, nullo refecta pabulo cœleſtium conſolationum per annos duo-de-vinginti*. Vinea Carmel. *pag.* 556.

voir le cœur de *Thereſe* pénétré de ce feu ſacré, ſi peu connu ſur la Terre.

Je ne ſentis point ſitôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai toute entiere à la Contemplation. Cet exercice m'éleva inſenſiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu ſi grand, que mon Ame ſe trouva épurée de toute affection terreſtre, & affranchie du joug de toutes les paſſions. Vous le dirai-je? enfin, cet état plut tellement à Dieu, que ſon Divin Fils daigna ſe manifeſter à moi ſelon ſa Nature humaine, & m'épouſer à la fin (*a*).

Une faveur ſi particuliere piqua mon ambition: je prétendis à un bonheur plus grand: mes yeux m'avoient procuré la jouiſſance de mon Divin Epoux; je cherchai le moyen de le voir dans toute ſa

(*a*) *Hinc promeruit fieri inſtrumentum quo Deus mirabilia operaretur, nec non audire Chriſtum, data dextera, dicentem ſibi;* deinceps ut vera ſponſa meum zelabis honorem: *& videre, ac ſentire Angelum ignito jaculo ſibi præcordia tranſverberantem. Vin. Carm,* pag. 556. —— V. auſſi ſa vie.

ſa ſplendeur, dans toute ſa Gloire, c'eſt-à-dire dans ſa Divinité, & de dévenir ſemblable à lui.

Pour parvenir à un but ſi déſirable, je ne trouvai point de morale plus propre que celle des Sectateurs de *Foe* (*a*), ni de chemin plus court que la *Voye unitive* des

(*a*) Les *Brachmanes* de la *Chine* pouſſent ſi loin l'indifférence à laquelle ils rapportent toute la ſainteté, qu'il faut dévenir pierre ou ſtatue pour en acquerir toute la perfection. Non ſeulement ils enſeignent que la Sage ne doit avoir aucune paſſion, mais qu'il ne lui eſt permi d'avoir même aucun deſir. De ſorte qu'il doit continuellement s'occuper à ne vouloir rien, à ne ſentir rien, à banir ſi loin de ſon eſprit toute idée de vertu & de ſainteté, qu'il n'y ait rien en lui de contraire à la parfaite quiétude de l'ame. C'eſt, diſent-ils, ce profond aſſoupiſſement de l'eſprit, ce repos de toutes ſes puiſſances, cette continuelle ſuſpenſion de ſens, qui fait le bonheur de l'homme. En cet état il n'eſt plus ſujet au changement; il n'y a plus en lui de viciſſitude, plus de crainte pour l'avenir; parce qu'à proprement parler, il n'eſt rien, ou ſi l'on veut qu'il ſoit encore quelque choſe, il eſt ſage, parfait, heureux, & pour dire en un mot, il eſt parfaitement ſemblable au Dieu Foe. *V.* LE PERE GOBIEN, *Pref. de Hiſt. de l'Edit. de l'Empereur de la Chine.*

des *Platoniciens.* (*a*). Je m'élevai donc au deſſus des ſens (*b*); j'abandonnai les opérations de mon Eſprit, tous les objets ſenſibles & intelligibles, généralement toutes choſes qui ſont & ne ſont pas, & je parvins non ſeulement à voir Dieu, comme *Plotin* (*c*), ſans l'entremiſe des idées, mais encore à ſentir mon ame *recoulée* & *abymée* en lui par une *préſence fonciere* & *centrale*, par une union eſſentielle, immédiate & plus ſubſtantielle que l'Union Hypoſtatique (*d*). Ah ! ma chere Sœur ! c'eſt-là que l'Epoux ſe fait ſentir à l'Ame par des *touches divines*, par des *gouts*, des *illaps*, par des *ſuavités inéffables* (*e*)! c'eſt-là que l'Ame n'eſt plus ſoi, ni en ſoi, ni par ſoi (*f*); mais elle exiſte en Dieu, elle

(*a*) PORPHYR. *in Vitâ Plotin.* —
(*b*) Voyez là deſſus LA BRUYERE, *Dialogue ſur le Quiétiſme* — MOLINOS, *Introduct. à la Conduite ſpirituelle.* — L'ABBE D'ESTIVAL, *Conférences myſtiques.* — (*c*) PORPH. *ubi ſup.* — (*d*) (*e*) (*f*) *Les mêmes Auteurs, ainſi* que les *Oeuvres* des plus fameux *Myſtiques*, dans leſquels l'on apprendra tout ce que l'on deſirera ſavoir ſur la *Myſticité*, & la propre ſignification des termes dont *Diego* ſe ſert ici d'après *St. Thereſe*, & que j'avoue ne pas entendre.

elle vit par Dieu, elle eſt, ſi je l'oſe dire, ſemblable à Dieu!

Lorſque je fus parvenue à cet état ſublime de perfection, où rien de tout ce qui exiſte ſur la Terre ne devoit plus me toucher, je daignai jetter encore un regard ſur l'Ordre des *Carmes* & celui des *Carmélites*; & j'y vis un relâchement, une tiédeur, & de déſordres ſi conſidérables, que je réſolus de les réformer l'un & l'autre: enfin malgré les obſtacles, les perſécutions, & la priſon où l'on m'enferma; ſecondée de la grace d'en Haut, du zele de l'infatigable *S. Jean* de *la Croix*, je vins à bout d'introduire ma réforme dans 16 Monaſteres de Filles, & de voir avant ma mort 14 Couvents de *Carmes déchauſſés*.

— Cette *Ste Thereſe* étoit-elle jolie? dit *Pere Jean:* — plus que jolie, répondit *Diego*, car elle étoit belle; indépendamment de ſa beauté, certain *je ne ſai quoi* de gracieux, de tendre, de

touchant dans ſon diſcours, un feu ſubtil qui pénétroit à travers la langueur de ſes yeux, des graces infinies dans tout ce qu'elle faiſoit, la rendoient adorable — Par la freſſure du Gardien que j'ai aſſommé! s'écria *Pere Jean*, ſi j'euſſe été là j'aurois exploité cette Caſtillanne, quand même *S. Dominique l'encuiraſſé*, *S. Baradat* le *rabougri* & toute la *Kirielle* de *Saints* avec qui tu as ſoupé, auroient du m'écarteler. Ces Femelles aux yeux mourants ſont pout le déduit cinquante mille piques au deſſus de ces Animaux pétillans, dont le feu s'évapore auſſitôt qu'il eſt allumé. Je me ſouviendrai toute ma vie de défunte ma pauvre Femme, la Supérieure. Tu-dieu, quelle Commere! j'euſſe mieux aimé paſſer une nuit avec elle, qu'un carême entier avec la *Camargot*.

— Très-redoutable *Pere Jean*, dit *l'Eſpagnol*, auriez vous oſé commettre une telle action en préſence d'une ſi Auguſte Compagnie? — Je la commettrois en

en face de tout l'Univers, répartit *Pere Jean.*

— O très-*révérend Pere!* dit le *Juif*, ſi vous euſſiez commis une telle action du temps de Moïſe, l'on vous auroit mené hors du Camp & l'on vous auroit lapidé.

O trés-*reſpectable Pere:* dit *l'Allemand*, ſi vous aviez commis une telle action dans mon Pays, l'on vous mettroit au Pilori.

O très-*vénérable Pere!* dit le *Suedois*, ſi vous aviez commis une telle action à *Stokholm*, l'on vous mettroit dans un ſac & l'on vous jetteroit à la Mer.

O très-*vertueux Pere!* dit *l'Anglois*, ſi vous aviez commis une telle action en Angleterre, l'on vous envoyeroit à la Maiſon des Fous.

O mon cher Confrere! dit *Vitulos*, ſi vous euſſiez commis une telle action dans notre Couvent, l'on ſe ſeroit bien donné de garde d'en parler à perſonne.

O mon cher Oncle! dit le *Compere*, ſi vous aviez commis cette action parmi un Peuple de Philoſophes, l'on ne vous diroit rien.

Par-

Parbleu, dit *Pere Jean*, mon Neveu à raiſon. Car ſi une action eſt bonne de ſa nature, il n'y a point plus de mal de la commettre en public qu'en cachette (*a*). Or exploiter une femme eſt une action qui eſt bonne en elle même, puiſque c'eſt le but de la Nature de perpétuer notre Eſpece & de ſoulager nos beſoins là où il nous prennent, donc il n'y a point de mal d'exploiter une femme publiquement.

Il n'y a que les préjugés & les Loix qui ayent le rare privilege de changer la nature des choſes. Dans l'état de Nature il n'y a ni Honnête ni Déshonnête (*b*). Ce que l'on nous débite de cet avertiſſement de la Nature, de ce ſentiment interne que l'on appelle *Honte* eſt

(*a*) Εἰώθει δε ποντα ποιεῖν ἐν τῶ μέσῳ, καὶ τὰ Δήμητρος καὶ τὰ Ἀφροδίτης καὶ τοιούτους τινὰς ηρώτα λόγους, Εἰ τὸ αἰρισᾶν μηδὲν εἴν ἄτοπον, οὐδ' ἐν ἀγορᾶ ἐσιν ἄτοπον. οὐκ ἔσι δὲ ἄτοπον τὸ αἰρισᾶν, οὐδ' ἄρα ἐν αγορᾶ ἐσιν ἄτοπον. DIOGEN. LAERT. Lib. VI. §. 69.

(*b*) C'étoit le Sentiment *d'Archelaus*, voyez DIOGEN. LAERT, *in Socrat. Lib. II. Num.* 19 & 45.

(*a*) eſt abſurde: ce n'eſt que l'effet de l'opinion ſur un eſprit foible & préoccupé (*b*). Si la *Honte* étoit un ſentiment naturel, les Animaux qui ſuivent ſi fidélement les inſtincts de la Nature chercheroient les ténébres & les endroits reculés pour travailler à la multiplication: or rien n'eſt plus faux que cela (*c*). Il faudroit encore que tous les Hommes cherchaſſent les retraites les plus ſombres, ce qui eſt encore faux. N'a-t-on point vu les *Moſſyniens* (*d*) beſogner les *Moſſyniennes* auſſi publiquement que les Moineaux

(*a*) Voyez ce qui ſe dit pour & contre la *Honte*, dans PUFFEND. *Liv. I. Chap. II. §. II. & ſuiv.* — ibid. *Liv. VI. Chap. I. §. XXIX. & ſuiv.* — *ibid. Pref §. XXII.* — BAYLE, *Rep. aux Queſt. d'un Provin. Tom. II. pag. 92, 93, à la marge.*

(*b*) *V. les Notes de Mr.* LE CLERC, ſous le nom de PHEREPONUS, *ſur S. Auguſtin. pag. 535. de l'Append. de l'Edit. de Holl.* — ID. *ſur la Geneſ. III. 7.* — *l'Examen du ſentiment de* VELTHUYZEN dans *le Traité des principes du Juſte & de l'Honnête, pag. 59. & ſuiv.*

(*c*) V. Bayle, Art. *Hipparchie* femme de *Cratés.*

(*d*) Peuples qui habitoient prés du Pont-Euxin.

neaux beſognent leurs femelles (*a*): *Sextus Empyricus* ne conte-il pas la même choſe de pluſieurs *Peuples* des *Indes* (*b*)? d'autres Nations n'ont-elles pas fait un acte de Religion de la publicité de cette action (*c*)? les *Méſagetes* (*d*) & les *Naſamoniens* (*e*) n'en faiſoient-ils point une coutume? une Secte des *Mahométans* ne la pratique-t-elle pas encore aujourd'hui? n'a-t-on pas trouvé le Nouveau Monde dans cet état de nature &

(*a*) *Nec eos in populo pudet cœtus veneris; ſed invicem porcorum gregalium, ne quicquam reveriti arbitros, humi & in propatulo commiſcent cum uxoribus corpora.* APOLL. RHOD. Arg. Lib. II. verſ. 1021. & ſeqq. — V. auſſi ſur cette coutume, DIOD. SIC. *Lib. XIV. Cap. XXXI.* — POMPON MELA *Lib. I. Cap. XIX.* — XENOPH. *Exped. Cyr. Lib. V. Cap. IV.* §. 19. *Edit. Oxon.*

(*b*) *Publice cum uxore congredi quamvis apud nos turpe eſſe videatur, apud quosdam ex Indis non videtur eſſe turpe. Congrediuntur enim indifferenter publicè, quemadmodum etiam de Cratete Philoſopho accepimus.* SEXTUS EMPYR. PYRH. Hypoth. Lib. III. Cap. XXIV. pag. 177. Edit. Fabric. — (*c*) LA MOTHE LE VAYER, Dialog. d'Oraſius Tuber. p. m. 156. — (*d*) HERODOT. *Lib. I. c. ult.* — (*e*) ID. *Lib. IV. c.* 172.

& d'innocence? & l'Europe ..... par la Corbieu! ſi je voulois prendre la peine de fouiller dans ma mémoire, je vous citerois tant d'exemples que vous me croiriez, ou que le Diable vous emporteroit.

— Très-redoutable *Pere Jean*, dit l'Allemand, ce que nous venons de vous dire n'a point été pour vous fâcher: nous penſons tous comme vous ſur cet article: nous voulions ſeulement vous faire ſentir qu'il y a des Pays où l'on regarde la publicité d'une telle action comme un crime énorme contre la Pudeur, contre les Bonnes Mœurs, & contre les Loix qui en ſont les protectrices.

D'ailleurs, mon cher *Pere Jean*, l'on pourroit encore objecter à ce que vous venez de dire qu'il ſuffit que les Nations civiliſées ſoient ſujettes à la *Honte* pour que l'on regarde ce ſentiment comme naturel, & qu'il ne faut point s'en rapporter aux Uſages de quelques Nations barbares, telles que celles dont vous

— C'eſt juſtement pour

cela, Morbleu, c'eſt juſtement pour cela que je les ai citées, repartit *Pere Jean:* les Peuples que l'on nomme barbares ſe ſont beaucoup moins écartés de la ſimple Nature (*a*), que ces Nations que l'on appelle civiliſées, qui par un rafinement bizarre ont tant multiplié les loix de la Pudeur & de la Bienſéance, qu'ils ſe ſont rendus les eſclaves de ces mêmes loix, & les tyrans odieux de ceux qui ne les obſervent pas.

Que l'on ne me vienne pas dire que puiſque la *Pudeur* eſt inutile, la Nature, qui ne fait rien envain, nous a fait un don ſuperflu en nous douant de ce ſentiment; car je repondrois que la Nature ne nous a pas doués d'un tel ſentiment: mais que notre Machine eſt tellement conſtituée que lorſqu'on a le malheur d'être né parmi une Nation *à Pudeur*, l'éducation, les préjugés, la crainte du mépris, du ridicule, cauſent dans certaines actions, dans certaines occaſions, une efferveſcence dans le ſang qui produit cette

(*a*) BAYLE, *ubi ſup.*

cette eſpece d'émotion, d'embarras, de confuſion, de trouble, que l'on appelle *Honte*; & que comme cette *Honte* eſt un mal, puiſqu'elle fait ſouffrir la Machine, il ne faut point trouver étrange que l'on craigne, que l'on évite ce mal en proportion de l'idée que l'on s'en forme, & des ſuites fâcheuſes que l'on attend de l'action qui la cauſe. Il y a une terrible différence entre une faculté, une diſpoſition, une aptitude à devenir *tel* ou à *faire telle choſe*, & une qualité individuelle, un ſentiment inné, qui nous rend eſſentiellement *tel*, & qui nous porte à agir néceſſairement *d'une certaine façon.* Que l'on raſſemble toutes ces facultés, ces diſpoſitions, ces aptitudes qui ſont en l'Homme, & que les ignorants prennent pour des qualités naturelles, pour des ſentiments innés, qu'on le faſſe alors agir en conſéquence, on lui fera faire de belles choſes. Qu'en dis-tu mon Neveu? — Je dis que mon cher Oncle a raiſon, répondit le *Compere.*

Tout ce que vous nous dites-là eſt

admirable, dit *l'Anglois* à *Pere Jean*; mais il me ſemble que l'exemple des Animaux n'eſt pas ſuffiſant pour autoriſer la publicité de l'exploitation des Femmes. 1° L'on prétend qu'il n'y a point de Droit commun aux Hommes & aux Bêtes, mais que les Hommes ont un Droit naturel particulier, c'eſt-à-dire, une Regle de Morale fondée ſur la connoiſſance des moyens relatifs à leur bonheur, dans quelqu'état qu'ils ſe trouvent. 2° Il eſt très prouvé que les Bêtes, que l'on prétend ſuivre exactement l'inſtinct de la Nature, agiſſent toutes bien différemment quoique dans les mêmes circonſtances. Chez les Coqs la Polygamie eſt admiſe, & le Mâle de la Tourterelle eſt le plus fidele de tous les maris; certains Animaux ne vivent que de chair, les autres l'ont en horreur; d'autres dévorent leurs petits, chez d'autres l'on n'a jamais vu, & l'on ne verra jamais une telle barbarie: ainſi de mille autres exemples que je pourrois vous citer (*a*). Mon-

(*a*) Voyez une partie des raiſons que l'on peut

Monſieur de l'Angleterre, reprit *Pere Jean*, ſi votre raiſonnement n'eſt point juſte, il eſt du moins ſpécieux. Je vous accorde qu'il n'y a point de Droit commun aux hommes & aux Animaux: mais il y a une Loi commune aux uns & aux autres. C'eſt à cette Loi que je m'attache ici,

peut alléguer pour & contre tout ce qu'avance ici *l'Anglois* — DIGEST. *Lib. I. Tit. I. de Juſtit. & Jure, Leg. I.* §. 3. — DE LEGIB. *Lib. VIII. pag.* 913. *Edit Franc. Ficin.* — SLEVOGT, *de Sect. & Philoſoph. Juris conſultorum.* — CICERO, *de Finibus bon. & mal. Lib. III. Cap XX.* — ID. *de Offic. Lib. I. Cap. XVI.* — GROTIUS, Droit de la Guerre &c, Liv. I. Chap. I. §. 11 — ID. *ibid* Diſcours prelimin. §. 7. *& de Verit. Relig. Chriſt. Lib. I.* §. 7. *pag.* 13. *Edit. Cleric.* 1718. — HESIOD. *Oper. & Dier. verſ.* 276. *& ſeqq.* — DIOGEN. LAERT. *Lib. VII.* §. 129. *p.* 446. *Edit. Amſt.* — BAYLE, Diction. Hiſt. Crit. Art. *Rorarius.* Remarq. K. — ID. Art. *Barbe*, Remarq. C. — PUFFENDORF, Droit de la Nat. &c. Liv. II. Chap. III. §. 2. & ſuiv. — BUDDÆUS *Analecta Hiſt. Philoſoph.* in Diſſert, *de ſcepticiſmo morali.* — HORAT. *Epod. VII.* — ID. *Lib. I. Sat. III. verſ.* 110. — ID. *Sat. I. verſ.* 32. — JUVENAL. *Sat. XV.* — BOILEAU, *Sat. VIII.* — OVID. *Metamorph. Lib. X. verſ.* 323. — SENEC. *Hypolit.* — OPPIAN. *Cyneg. Lib. I. verſ.* [illegible] — ID. *Halieut. Lib.* [illegible]

ici, & non à ce mot vuide, de *Droit*, ni à ces petites Loix particulieres, à ces inclinations différentes, que l'on diſtingue dans chaque Eſpeces. Car comme la Nature a mis une diſſemblance ſenſible, une variété infinie entre les individus de toutes les Eſpeces, & qu'elle n'a point laiſſé de leur donner à chacun quelques parties par leſquelles ils ſe reſſemblent tous. Cette même Nature, qui a établi entr'eux une ſi grande différence dans leur maniere de ſentir, d'agir & d'exiſter, a auſſi établi quelque maniere d'être, de faire & de ſentir, qui eſt commune à tous les Animaux. Je défie le plus habile Moraliſte de me démontrer que la *Honte* entre dans ce dernier article.

Ne m'allez pas répéter que le conſentement univerſel des Nations les plus conſidérables de la Terre ſur la nature d'une Action morale, eſt ſuffiſſant pour rendre raiſon de la moralité de cette Action, car je vous dirois que l'oppoſition de ſentimens entre ces mêmes Nations ſur la nature de mille autres Actions

prou-

prouve ſans replique que toutes les Actions ſont indifférentes, & qu'elles n'acquierent le titre d'Honnête ou de Deſhonnête, de Juſte ou d'Injuſte, que ſelon les idées que les Hommes y ont attachées. Ouvrons les Livres qui traitent des mœurs & des coutumes des Peuples Anciens & Modernes (*a*), nous ver-

(*a*) C'eſt choſe eſtrange de la diverſité des loix & couſtumes qui ſont au monde, & de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination ſi bigearre, ſi forcenée, qui ne ſoit eſtablie par loix, couſtumes en quelque lieu. Je ſuis content d'en reciter quelques unes, pour montrer à ceux qui font difficulté de le croire, juſques où va ceſte propoſition, ne m'arreſtant point à parler de ce qui eſt de la religion, qui eſt le ſubject, où ſe trouvent de plus grandes eſtrangetez, & impoſtures plus groſſieres: mais pource qu'il eſt hors le commerce des hommes, & que ce n'eſt proprement couſtume; & où il eſt aiſé d'eſtre trompé, je le laiſſeray. Voici donc des plus remarquables en eſtrangeté, tuër par office de piété ſes parens en certain aage, & les manger. Aux hoſteleries preſter leurs enfans, femmes, & filles à jouir aux hoſtes en payant: bordeaux publics des maſles; les vieillards preſter leurs femmes à la jeuneſſe: les femmes eſtre communes: honneur aux femmes d'avoir accointé pluſieurs maſles, & porter autant de belles houppes au bord de leur robe: les filles monſtrer à deſ-

verrons les *Egyptiens* trouver fort joli d'e-

deſcouvert par tout leurs parties honteuſes, les mariées non, ains les couvrir ſoigneuſement; les filles s'abandonner à leur plaiſir, & devenuës groſſes ſe faire avorter au veu & ſceu d'un chacun; mais mariées eſtre chaſtes & fideles à leurs maris: les femmes mariées la premiere nuict, avant l'accoinctance de leur eſpoux, recevoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat & profeſſion du mary conviez aux nopces & puis eſtre loyalles à leurs maris; les mariées preſenter leur pucellage au Prince, avant qu'au mary; mariages de maſles: les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris: femmes mourir & ſe tuër lors ou toſt après le décez de leurs maris: femmes vefves ſe pouvoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente, & non autrement: les maris pouvoir repudier leurs femmes ſans alleguer cauſe; vendre ſi elle eſt ſterile, tuër ſans cauſe ſinon pource qu'elle eſt femme, & puis emprunter femme des voiſins au beſoin: les femmes s'acoucher ſans plaincte & ſans effray; tuër leurs enfans pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe: en mangeant eſſuyer ſes doits à ſes génitoires & à ſes pieds: vivre de chair humaine, manger chair & poiſſon tout crud; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, juſques au nombre de dix & douze: ſaluër en mettant le doigt à terre, & puis le levant vers le ciel; tourner le dos pour ſaluer, & ne regarder jamais celuy que l'on veut honnorer; recueillir en la main les crachats du

d'épouſer leurs Sœurs (*a*), & les *Perſes* leurs Meres (*b*): nous verrons les Femmes des *Gétuliens* (*c*) & des *Bactriens* authoriſées par la Loi de cocuſier leurs Maris avec qui bon leur ſemble: en *Colchide* (*d*), en *Abyſſinie*, honorer les Voleurs; les *Atréniens* les lapider, & les *Bactriens* cracher deſſus: chez les *Scythes* tuer

du Prince: ne parler au Roy que par ſarbacane: ne coupper en toute ſa vie n'y poil ny ongle: coupper le poil d'un coſté & les ongles d'une main & non de l'autre; les hommes piſſer accroupis & les femmes debout: faire des trous & foſſettes en la chair du viſage, & aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues: mepriſer la mort, la feſtoyer, la briguer, & plaider en public pour en eſtre honoré comme d'une dignité & grande faveur, & y eſtre preferé: ſepulture honorable d'eſtre mangé des chiens, des oyſeaux, eſtre cuit & pilé, & la poudre avallée avec le breuvage ordinaire. Charron Liv. II. C. VIII.

(*a*) Voyez SEXTUS EMPYRICUS. *Pyrrhon. Hypotipoſ. Lib. III. Cap. XXXV. Num.* 245. & 246. *vous* y trouverez l'approbation de cette ſorte de mariages par *Zenon le Cittien* & par *Chryſippe.*

(*b*) EUSEB. *Preparat. Evangel. Lib. I. pag.* 8. *& ſeqq. Edit. Robert. Steph.* — (*c*) ID. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.* — (*d*) ID. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.*

tuer leurs Peres & Meres à ſoixante ans ; les *Meſſagetes* aſſommer leurs Parens devenus vieux, & les manger enſuite ; les *Hyrcaniens* les expoſer tout en vie pour être dévorés des Chiens & des Oiſeaux (*a*) : chez les *Grecs* & les *Romains*, la Pédéraſtie tolérée, & l'infidélité des femmes punie : chez les Modernes de l'Europe enfin, quel contraſte ! quelle variété ! que de contradictions ! dans les coutumes, les mœurs & les opinions ! je n'en rapporte rien car j'en aurois trop à dire.

Ne m'allez point non plus citer *Grotius*, qui dit que puiſque l'Homme eſt un Animal doué de raiſon, & fait pour vivre en Société, la moralité de ſes Actions provient de leur *convenance ou diſconvenance avec une nature raiſonnable & ſociable* (*b*), car je vous enverrois demander à *Grotius* où il a appris que l'Homme eſt fait pour la Société, ou plutôt pour cet Etat de contrainte & d'eſclavage, où

(*a*) ID. *ibid. Lib. I. pag.* 9

(*b*) *Droit de la Cuerre &c. Lib. I. Chap. I. §.* 10.

où l'inégalité des fortunes & des conditions, le progrès des connoiſſances, la contrariété des opinions, le joug de la Religion, l'authorité des Loix, ont rendu cet Homme malheureux, tandis qu'il étoit fait pour être libre, indépendant, égal à ſes ſemblables; pour n'avoir que des idées propres à cet Etat de nature, à ſes beſoins, en un mot pour être auſſi heureux que les autres Animaux.... Qu'en dis-tu mon Neveu? — je dis, répondit le *Compere*, que mon cher Oncle raiſonne comme un Ange. — Auſſi eſt-ce à l'école de mon cher Neveu que j'ai appris toutes ces choſes.... Orça, l'Homme de l'autre Monde, continue-nous le récit de tes viſions. — Mon très-révérend Pere, *dit Diego*, ce ne ſont point des viſions que je vous ai contées, c'eſt bien la pure vérité. — Viſions ou non viſions, continue, te dis-je.

CHAPITRE II.

Suite de la Relation de Diego.

LOrſque *Ste Thereſe* eut fini ſon hiſtoire, reprit *l'Eſpagnol*, elle dit à ſon Amie qu'elle étoit paſſablement inſtruite de la ſienne; mais que comme elle ignoroit le fond de celle de *S. François* elle la prioit de vouloir la lui conter. *Ste Claire* acquieſça avec plaiſir à une demande ſi raiſonnable, & parla ainſi:

Le Séraphique *S. François*, que voilà, eſt né à *Aſſiſe* en *Ombrie*, ainſi que moi. Après avoir paſſé les premieres années de ſa vie à apprendre le Commeree, auquel ſon Pere, qui étoit un riche Négociant, le deſtinoit, attrapa je ne ſai quel *Mal* (*a*) en courant le *Guilledou* avec

(*a*) *Ferè uſque ad viceſimum Ætatis ſuæ annum tempus ſuum vanè vivendo conſumſit. quem Dominus infirmitatis flagello corripuit, ac in virum alterum ſubitò transformavit.* Jac. *de* Vorag. *Epiſc. Januenſ.* in Vit. S. Franciſci. *vide etiam* S. Bonavent. in Vita ejuſd. Sancti.

avec ſes Camarades, & ce mal lui renverſa tellement la cervelle, qu'il devint fou, — fou! s'écria *Ste Thereſe*, — oui, ma Chere, fou & très-fou: mais d'une *Folie* ſi admirable, qu'elle ſervit de modele par la ſuite à la réformation de la ſimplicité évangélique.

Le premier exploit que mon Compatriote *François* fit en entrant dans la carriere qu'il courut ſi dignement après cette aventure ſinguliere, fut de ſe revêtir de haillons, & de s'aller planter au milieu de ſoixante à quatre-vingt Gueux, qui mendioient à la porte de l'Egliſe de *S. Pierre* à *Rome* (*a*). Après avoir demeuré quelques temps parmi ces Truands, il jetta ſes guenilles, reprit ſes habits ordinaires & revint à *Aſſiſe*: mais ſa charité pour ſes Confreres ne l'abandonna pas;

(*a*) *Quadam vice Romam cauſa devotionis proficiſcens veſtimenta ſua depoſuit, & Pauperis cujuſdam veſtimenta induens, ante Eccleſiam S. Petri inter Pauperes ſedit, & cum eis velut unus ex illis aviâè mendicavit*, ubi ſup.

pas ; pour en convaincre toute la Terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de voler ſon Pere pour faire l'aumone aux Ladres (*a*), & raccommoder une Egliſe ſur la recommandation d'un Crucifix, qui lui avoit fait l'honneur de lui parler (*b*).

Le Pere de *François* interprétant mal à propos certaines paroles de Salomon (*c*), ou plutôt craignant que les pieuſes li-

(*a*) *Aſſumens magnam pecuniam, ad Hoſpitale Leproſorum acceſſit, & congregans omnes ſimul dedit ſingulis ellemoſinam, oſculans ſibi manum.* Barth. Piſan. Lib. Conform. pag. 37.

(*b*) *Eccleſiam S. Damiani orationis cauſa ingreditur, & ſic imago Crucifixi miraculoſè alloquitur:* Franciſce, vade, repara domum meam quæ ut cernis tota deſtruitur. *Ab ea igitur hora, anima ejus liquefacta eſt, & Crucifixi compaſſio ejus cordi mirabiliter eſt infixa. Inſtitit ſollicitè Eccleſiæ reparandæ. & venditis quæ habebat, cum pecuniam cuidam Preſbytero daret, & ille timore parentum recipere recuſaret, coram ipſo eam projiciens tanquam pulverem vilipendit.* Jac. de Vorag. ubi ſup. — V. etiam S. Bonavent.

(*c*) Celui qui vole ſon Pere & ſa Mere, & qui dit que ce n'eſt pas péché, participe au crime des homicides. *Prov. Chap. XXVIII. v.* 24.

libéralités de ſon Fils ne lui faſſent faire un jour banqueroute, le déshérita, & le traîna devant l'Evêque pour le faire condamner (*a*). Mais le *Saint* n'en fit pas en deux fois, il ſe mit nud comme un Ver en préſence de toute l'Aſſemblée, rendit toutes ſes hardes à ſon Pere & renia le bon homme (*b*), pour apprendre aux Parents à reſpecter leurs Enfants: après quoi s'étant affublé! d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, & enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il ſe mit à courir les champs équipé à peu près comme *Cratès.*

Des actions ſi ſaintes & ſi édifiantes toucherent une infinité de Perſonnes. L'on n'entendoit parler que d'Enfants qui avoient volé leurs Parens pour faire l'aumone: l'on ne voyoit que des Fils qui avoient renié leurs Peres pour s'attacher à Dieu: l'on ne rencontroit que des gens qui avoient renoncé à tout pour aller

(*a*) (*b*) Voyez ſa Vie.

aller mendier; c'étoit à qui admireroit, à qui imiteroit, à qui ſuivroit le nouvel Apôtre (*a*). Bref, en moins de quatre ans la moitié de *l'Italie* ſe trouva obligée de faire la charité à l'autre: & la quantité prodigieuſe de Diſciples, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, que le S. Perſonnage ſe vit, le déterminerent à former un Ordre de Religieux. Ce qu'il fit à la grande ſatisfaction d'un chacun, n'ayant encore que 27 ans.

Je ne tenois point le moindre rang parmi les Admirateurs de *François:* mais je n'oſois le témoigner. Mon Pere étoit terrible ſur cet article: il regardoit le *Saint* comme un fanatique, un écervelé: il gémiſſoit de la foibleſſe de la raiſon humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embraſſoit un genre de vie à ſon avis ſi ridicule, ſi mépriſable. Cependant je n'eus pas plutôt ententen-

(*a*) *Multi Nobiles & Ignobiles, Clerici & Laïci, ſpreta ſæculari pompa, ejus veſtigiis adhæſerunt.* Ubi ſup.

tendu parler de l'établiſſement que le Patriarche de la Beſace venoit de faire, que je réſolus de m'y faire agréger.

Pour cet effet je m'échappai une nuit de la Maiſon de mon Pere (*a*): je courus au Monaſtere de *Ste Marie des Anges*, où ayant été reçue, fêtée régalée comme une Divinité par cet Homme admirable, je fus prêchée, benie, tondue, puis dépouillée des habits du ſiecle, revêtue de l'habit de l'Ordre, menée chez les *Bénédictines* de *Pazzo*, & delà dans une vielle Egliſe, où je devins, non pas une ſimple Réformatrice comme vous, ma chere Sœur, mais bien la Fondatrice de l'Ordre des *Damianites* (*b*); Ordre fameux, où les Femmes vont ſans chemiſes comme les *Capucins*, ſans calçons comme les Singes, & nud-pieds comme les Poules, croupiſſant par humilité dans l'ordure & la vilainie inſéparable de notre ſexe, pſalmodiant, priant, méditant, gémiſſant, jeûnant ſans ceſſe, & faiſant tout ces qu'elles peuvent pour tour-

(*a*) V. la Vie de Ste Claire. — (*b*) ibid.

tourmenter leur corps & faire enrager le Diable.

Je ne fus pas long-temps ſous la direction de l'Homme de Dieu, ſans atteindre à un ſi haut degré de perfecton, que je ſervois de modele à toutes les Saintes Femmes qui avoient quitté le monde ou leurs Maris pour embraſſer ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection étoit encore bien éloignée de celle de mon Directeur. *François* étoit devenu ſi humain qu'il ſe ſeroit plutôt laiſſé manger des Poux que d'en tuer un: il étoit ſi humble qu'il appelloit les Elements, les Plantes, & les Animaux, *ſes Freres* (*a*): il étoit ſi fervent qu'il prêchoit aux Oiſeaux, aux Poiſſons, aux Moutons & aux Chevaux (*b*): il étoit ſi reſpectable, que malgré l'air hideux qu'il avoit acquis par ſa maniere de vivre, les Oiſeaux le careſſoient, chantoient avec lui, & ſe taiſoient lorſqu'il le leur ordonnoit (*c*).

Les

(*a*) (*b*) (*c*) Voyez *Barth. de Piſ.*-- S. BONAVENTURE, *ubi ſup. & toutes les* Vies *de S. François.*

Les Oiſeaux n'étoient point ſeuls dociles a ſa voix; les autres Animaux, le Feu même, lui obéiſſoient. Un jour qu'un Chirurgien ſe diſpoſoit à lui cautériſer les tempes pour une fluxion qu'il avoit ſur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud: — mon frere le Feu, fais-moi l'amitié de temperer ta chaleur, & de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras. — Ce que ſon frere le Feu fit (*a*). Un autre fois qu'il prêchoit dans un endroit, où il y avoit un Ane ſi fougueux qu'il troubloit tout l'auditoire, il dit: — mon frere l'Ane, tiens-toi tranquille & laiſſe moi prêcher. — Son frere l'Ane ſe mit la tête entre les jambes & ne remua plus (*b*).

Cet

(*a*) *Ferrum etiam ignitum B. Franciſcus allocutus eſt, dum à medico in ejus carnem propter dolorem oculorum profundari deberet, dicens, mi frater ignis, eſto mihi in hoc propitius, eſto in hoc curialis, precor te ut tuum mihi calorem temperes, ut ſuaviter urentem valeam ſuſtinere. Quod & fecit.* BARTH. PIS. ubi ſup. pag. 135.

(*b*) *Aſino, quem nemo tenere poterat, dixit, frater aſine, ſta in quiete, & mitte me prædicare populo. Statim Aſinus poſuit caput inter crura ſua, & ſtetit quietus.* id. pag. 146.

Cet Ane-là avoit ſon bon ſens; ainſi il n'eſt point étonnant qu'il obéit ſi facilement. Mais voici l'Hiſtoire d'un autre Animal qui étoit dans le cas de ne pas entendre raiſon. Un Loup enragé entra un jour dans une Ville, mordit un grand nombre de Perſonnes, & répandit une épouvante générale. *François* ayant appris cette aventure, vint trouver l'Animal & lui dit: — mon frere le Loup, ſi tu veux me promettre de ne plus faire le Diable à quatre comme tu as fait juſqu'ici, les Bourgeois de cette Ville te nourriront; — le frere le Loup fit ſigne de la tête qu'il ne demandoit pas mieux. — Aſſure moi donc de ta promeſſe, reprit le ſaint Homme; — le frere le Loup leva la patte droite, & la mit très-poliment dans la main du frere *François*. — Alors le frere *François* dit au Peuple: — Mon frere le Loup qui eſt ici préſent promet de vivre en paix avec vous, ſi vous conſentez de le nourrir comme il doit l'être: ce dont je ſuis caution: — toute l'Aſſemblée promit de ne

rien

rien laiſſer manquer au Loup. — Alors le S. Perſonnage dit: — & toi, frere le Loup, promets-tu de garder ta promeſſe? — le Loup ſe mettant à genoux, & levant derechef la patte droite, fit entendre par geſtes qu'il n'étoit point Loup à violer ce qu'il avoit promis. En effet, l'Animal vécut encore deux ans, cherchant ſa pitance de porte en porte, & dans une profonde paix non ſeulement avec les Hommes, mais encore avec tous les Chiens de la Ville & des environs (*a*).

Quoique mon Compatriote aimât beaucoup ſes freres les Animaux, il ne laiſſoit point de les punir lorſqu'ils commettoient quelque cas un peu grave. Il maudit une Truie pour avoir tué un Agneau par bêtiſe: & la malediction eut ſon effet (*b*). Il n'étoit pas plus traitable lorſque quel-

(*a*) BARTH. PIS. *ubi ſup.*

(*b*) *Cuidam Porcæ quæ agniculum occiderat ipſa nocte natum, B. Franciſcus maledixit, ne ullus*

quelques mal-intentionnés l'interrompoient dans ſes Sermons. Un jour une Femme s'étant aviſée de ſonner une clochette tandis qu'il prêchoit, il lui enjoignit de ſe tenir tranquille; mais cette Femme continuant toujours, il commanda à Satan de l'emporter, & Satan l'emporta (*a**).

A

ullus commederet ex illa, homo & beſtia, & ſtatim incœpit infirmari, & per triduum anguſtiata doloribus, mortua nulli fuit eſca famelico. BARTH. PIS. ubi ſup. pag 148.

(*a*) *Franciſco prædicante mulier Cymbalum pulſabat. Franciſcus juſſit illam tacere, & noluit. Tunc dixit Franciſcus, tolle, tolle, Diabole, quod tuum eſt. Statim capta eſt mulier miſera, in aërem levata amplius non viſa eſt.* ID. pag. 112.

* Le MARTYROLOGIUM FRANCISCANUM, compoſé par le *P. Artur du Mouſtier* (Artur a Monaſterio) *Récolet*, fut imprimé pour la premiere fois à Paris en 1638, *in fol.* & pour la ſeconde fois en la même Ville en 1653 auſſi *in fol.* avec Privilege du Roi. Il eſt dédié au *Cardinal de Richelieu*, & approuvé par *Raphael Gault* Provincial des Récolets de *Paris*, par *N Mazure*, *P. D. Coquerel*, & *M. Grandin*, tous trois Docteurs en Théologie de la Faculté de ladite Ville; item, par *Vincent Moret*, *Jacques Dubois*, *Placide Gallemant*, & *Gilles* de *S. Jaques*, tous quatre Récolets, Définiteurs & Lecteurs en Théologie.

A propos de Satan ou du Diable, ce qui eſt la même choſe, je veux ma chere Sœur, vous conter un des tours que *S. François* lui jouoit de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'Ennemi du Genre Humain eſt continuellement aux aguets; qu'il étudie le foible des Hommes, & qu'il ne manque point de profiter de ce foible pour les faire tomber dans les pieges qu'il leur tend. Or voici ce qui arriva. Le ſerviteur de Dieu étoit un peu enclin à la paillardiſe: & comme la molleſſe, & l'oiſiveté ſont la ſource de ce vilain péché, c'étoit auſſi par là que l'Ennemi commun formoit ſes attaques. Un jour du mois de Janvier, que le S. Homme étoit en priere dans ſa cellule, le Diable vint à lui & lui dit: — Mon pauvre *François*, pourquoi abréges-tu tes jours par les veilles & la mortification? ne ſais-tu pas que le repos eſt le ſoutien de la vie, & l'arc-boutant de la ſanté? ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reſte pour faire pénitence?

— vous vous imaginez peut-être que le *Saint* perdit ſon temps à quelque repartie vague & inutile? point du tout: il ſe déshabilla nud comme la main en préſence de ſon Adverſaire, il ouvrit la porte de ſon taudis, & puis, zeſte, il partit comme un éclair, traverſa les hayes comme un ſanglier, & courut ſe fourrer au beau milieu d'un buiſſon d'épines, qui le déchirerent depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds. Satan aimoit trop ſa peau pour pourſuivre ſa proie juſques dans cette ſinguliere eſpece d'aſyle: *François* y triompha à loiſir: & ce qui eſt bien plus admirable, c'eſt que le Ciel honora le triomphe de ſon Serviteur en répandant une lumiere éclatante ſur le buiſſon, en le chargeant ſubitement d'une grande quantité de roſes auſſi fraîches que celles du mois de Juin (*a*). Mais ſi le Saint Homme ſavoit garder ſon Ame des embuches que ſon Ennemi tendoit à ſon innocence, il ne pouvoit pas mettre ſon corps tellement

(*a*) Voyez ſa *Vie*.

ment à l'abri des griffes du Diable, que celui-ci ne le roſſât de temps en temps à un tel point, que tout le monde en avoit pitié (*a*). Enfin c'eſt aſſez parler de ces choſes: il eſt temps de vous rapporter l'hiſtoire de ce prodige inoui, de cette grace ineffable, dont ce grand Saint fut favoriſé du Ciel par préférence à toutes les Créatures de l'Univers.

François s'étoit retiré ſur la fin de ſa vie ſur une des plus hautes montagnes de *l'Appennin* pour y vaquer plus à loiſir aux méditations ſublimes, auxquelles il s'étoit entiérement adonné: mais cela n'empêchoit pas qu'il ne me vint voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devoit me rendre ſa viſite accoutumée, je le vis arriver crotté juſqu'à l'échine, avec ſon capuchon de travers, ſe ſoutenant à peine ſur ſa béquille, marchant de côté comme les Crabes, ayant les pieds & les mains enveloppés de chiffons, & une emplâtre

(*a*) ibid.

ſur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avoit ainſi accommodé? — ma chere *Claire!* s'écria-t-il d'une voix languiſſante, le Seigneur s'eſt manifeſté à ſon Serviteur d'une maniere .... ah ma Chere! quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un miſérable! — Comme il louoit Dieu de toutes choſes je ne pus rien comprendre à ſes exclamations: — Eſt-ce que Satan vous à encore houſpillé? lui dis-je: — non, ma chere Amie, non: vous allez entendre: le Jour de *l'Exaltation de la Ste Croix* au matin, comme je ſortois de mon réduit, je vis un SERAPHIN *à ſix ailes* (*a*) qui deſcendoit des nues, environné d'une lumiere ſi éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorſque ce *Seraphin* fut près de moi il me demanda ſi je n'avois rien à lui donner? je lui répondis que non. Alors J. C. car c'étoit lui même ſous cette forme *Sé-*

(*a*) *Tanquam ſpeciem* SERAPH *cum ſex alis* &c V. ſa Vie, & le Martirolog. Franciſc. p. 453.

Séraphique, m'imprima les marques de ſa Paſſion (*a*), & je reſſentis à chaque impreſſion une douleur ſi violente, que les bois & les rochers des environs retentirent de cris perçants que je jettai. Cette opération étant finie le Sauveur diſparut; Les plaies qu'il m'avoit faites demeurerent ouvertes, le ſang en ruiſſele encore, & je regarde cet événement au deſſus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

— Quoique j'euſſe été toute ma vie très-diſpoſée à croire les événemens les plus extraordinaires & les plus miraculeux, je vous avoue, ma Chere, que le récit de *François* révolta ma crédulité. Le S. Homme s'en apperçut, & me demanda ſi je dou-

(*a*) *De hac admiranda & inaudita omnibus ſæculis Stigmatum impreſſione, per Chriſtum Dominum in Corpore ſeraphici patris Divi Franciſci, agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS, *Lib. II. adverſ. Albigenſ.* —— D. BONAVENTURA *in magna & parva Legenda Santi Franciſci.* —— B. ANTONINUS, *Part. III. Hiſtor.* —— MARTYROLOG. FRANCIS. pag. 453.

doutois encore de la vérité de ce prodige? — oui, mon Pere, lui répondis-je : j'ai cru juſqu'aujourd'hui toutes vos viſions, vos extaſes, vos querelles avec le Diable, parce que rien de tout cela ne répugnoit à cette foi ſimple & docile, qu'une bonne Catholique doit avoir pour les choſes de cette eſpece. Mais pour votre *Stigmatiſation*, je ne la croirai de ma vie: c'eſt une illuſion, un preſtige, une opération du Diable, qui s'eſt transformé en Ange de lumiere pour vous ſurprendre, ou plutôt vous êtes un..... ah mon Pere! notre Divin Sauveur qui à daigné deſcendre ici bas; & mourir pour nous d'une mort cruelle & ignominieuſe, eſt monté au Ciel après ſa Réſurrection triomphante; il eſt aſſis à la droite de ſon Pere, d'où il ne doit deſcendre que pour juger tous les Hommes; il eſt impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il deſcende de nouveau ſur la Terre pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des choſes..... Ah mon Pere! ſi

le

le Ciel ſe ſert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devroit être pour exterminer ces Impoſteurs abominables, qui par un zele indiſcret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des menſonges énormes, des blaſphêmes horribles, des ſacrileges exécrables, en faiſant inrervenir le ſaint nom de Dieu, ſon opération immédiate, la préſence de ſon Divin Fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs maneges impies ..... retirez-vous de moi : votre vue m'eſt en horreur: vous n'êtes plus à mes yeux qu'un monſtre vomi par l'Enfer ..... j'allois pourſuivre: mais le Saint ne m'en laiſſa pas le loiſir : il ſe jetta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, & en hurlant ſi épouvantablement, que *Frere Illuminé* qui l'avoit accompagné, & qui par diſcrétion nous avoit laiſſés ſeuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avoit donné lieu au carillon que le S. Homme faiſoit? je lui contai naïvement ce qui en étoit. Alors le Compagnon

pagnon de François s'écria. — Quoi! Malheureuſe, vous avez oſé douter un inſtant de la vérité de ce que l'Homme de Dieu a daigné vous confier! ô aveuglement funeſte & déplorable! Comment! ne pas croire un Homme, que Dieu à chéri par deſſus toutes les Créatures; un Homme, par lequel il lui a plu manifeſter ſa gloire, ſa puiſſance & ſon amour (*a*) d'une maniere extraordinaire: un Homme, qu'il a choiſi pour être ici-bas par ſes peines & ſes ſouffrances, par ſon humilité, ſa patience & ſa réſignation, un ſecond Redempteur des Hommes (*b*): un Homme enfin dont les écrits, ou plutôt la *Regle* qu'il a compoſée, eſt le vrai Livre de Vie, l'eſpoir du ſalut, le gage de la gloire, la moëlle de l'Evangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du Paradis, & le contrat de l'alliance

(*a*) BARTH. PISAN. *in Libro Conformit.* — BAYLE *Dict. Hiſt. au mot* François.

(*b*) *ibid.*

ance éternelle (*a*). Ce n'eſt pas tout : vous avez oſé ajouter que ce Divin Sauveur, qui eſt aujourd'hui aſſis à la droite de ſon Pere, ne deſcend plus ſur la Terre : n'avez vous point conſidéré que ſi avant ſon Incarnation il a daigné quelquefois ſe manifeſter aux hommes ſous des apparences ſenſibles (*b*), comme à *Agar* près de la fontaine du chemin de *Sur* (*c*), à *Abraham* dans la Vallée de *Mambré* (*d*), à *Jacob* lorſqu'il lutta avec lui (*e*), à *Moyſe* dans le Buiſſon ardent & parmi les éclairs du *Mont Sinaï* (*f*), à *Joſué* près de *Jéricho* (*g*), aux *Iſraélites* à *Bo-*

(*a*) *Librum vitæ, ſpem ſalutis, arrham gloriæ, medullam Evangelii, viam crucis, ſtatum perfectionis, clavem paradiſi, pactum fœderis æterni.* WADINGHUS ad finem Regulæ S. Franciſci, in Opuſculis ejuſd. Sanct. Tom. II.

(*b*) Par tout où l'on trouve dans l'Ancien Teſtament, *l'Ange de l'Eternel*, *l'Eternel apparut*, il faut entendre par ces mots, le Fils de Dieu, la ſeconde Perſonne de la Trinité, l'Envoyé de l'Eternel, le Meſſie. Tel eſt le ſentiment des plus fameux Interpretes.

(*c*) *Geneſ. XVI.* 7. & ſuiv. — (*d*) *ibid. XVIII.* 13-17. — (*e*) *ibid. XXXII*, 24, 25. — (*f*) *Exod. III.* 2. & ſuiv. — *ibid. XX.* — *Pſeaum. CIX.* 88. — (*g*) *Joſue, V.* 13-15.

Bokim (*a*), à la Femme de *Manoah* à *Tſorha* (*b*), à *Zacharie* enfin, à la tête d'une troupe de Cavaliers montant des chevaux de toutes couleurs (*c*): ſi dis-je le Fils de Dieu s'eſt manifeſté alors de tant de façons ſi différentes, pourquoi oſez-vous affirmer d'une audace extrême qu'il ne l'a plus fait depuis ſon Aſcenſion dans le Ciel. L'époque de notre Rédemption ſeroit-elle celle de la fin de ſon amour pour nous, de ſes ſoins paternels, de ſa puiſſance, & de l'opération de ſes merveilles? avez-vous bien peſé les ſuites de cette aſſertion impie? ah ma Sœur! ſi ce que vous dites étoit vrai, les Ecrits de tant de Saints Perſonnages, les Martyrologes, les Légendes, qui nous rapportent le contraire, les Déciſions des Souverains Pontifes, qui les confirment, ne ſeroient plus que des impoſtures affreuſes; la ſainte & reſpectable Tradition que l'Egliſe tient, la Foi de tous les Fideles ſur les apparitions réité-

(*a*) *Juges II.* 1. — (*b*) *ibid. XIII.* 3-18. — (*c*) *Zachar. I.* 8-17.

réitérées de J. C. depuis ſon départ d'entre les Hommes ne ſeroient plus qu'une illuſion odieuſe ..... ne m'en dites pas davantage! m'écriai-je, je crains que la terre ne s'ouvre ſous moi, & ne m'engloutiſſe à l'inſtant. Ah! mon Frere! ayez pitié d'une malheureuſe! ayez pitié de ma foibleſſe ... — en finiſſant ces mots un tremblement univerſel me ſaiſit, tout mon ſang ſe glaça, un paleur mortelle ſe répandit ſur mon viſage, mes yeux ſe couvrirent de ténébres & de larmes, mes ſens ſe troublerent, mes forces m'abandonnerent & je tombai à la renverſe. L'on m'emporta ſur mon grabat; & je ne recouvrai la connoiſſance que pour pleurer amérement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu & à ſon Serviteur d'une incrédulité ſans exemple, & dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

— Je vous avoue, dit *Ste Théreſe*, que j'avois lu une partie de toutes les choſes que vous venez de me conter dans le *Livre des Conformités de S. François*

çois avec J. C. mais comme de mon temps ce Livre fut attaqué de toutes parts, & qu'il tomba en diſcrédit, je ceſſai de le lire, & je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choſes merveilleuſes qu'il contenoit, & particuliérement l'article de la *Stigmatiſation*, qui me parrut au deſſus de toute de créance. — Quoi! ma Sœur, reprit *Sainte Claire*, pour les vaines invectives de quelques Hérétiques infames (*a*), vous avez négligé la lecture d'un Livre rempli de religion & de piété, un Livre compoſé par un Homme célébre par ſon érudition, ſa ſainteté, & les miracles qu'il a faits (*b*); un Livre, qui ne contient rien de plus ſurprenant que ce que tant d'Auteurs fameux ont écrit de ce S. Homme (*c*), un

(*a*) ERASME ALBERUS, CONRAD BADIUS, dans *l'Alcoran des Cordeliers*; & Autres.

(*b*) *Opus eſt catholicum, & pietate plenum: cujus Autor eſt B. Bartholomæus Piſanus, noſtri Inſtituti Alumnus, Vir utique ſanctitate & eruditione præclarus.* MARTYROLOG. FRANCISCAN. §. 122.

(*c*) Tels que *S. Bonaventure*, *S. Antonin*, *Jac.*

un Livre enfin, qui ne rapporte rien que le grand *S. Antonin* n'ait rapporté de *S. Dominique* (*d*). D'ailleurs ſi les Hiſtoires de *St. François* ne vous touchoient pas, les Bulles que les Papes ont données pour la confirmation des prodiges que le Ciel a opéré pour glorifier ſon Serviteur, ne devoient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, & ſur-tout de la *ſacro-ſainte Stigmati-*

Jac. de Voragine, Surius, Villegas, Lipponanus, René Benoit, Haræus, Lippelo, Ribadeneira, Picquet, Doublet, Gazet, Binet, Antoine de St. Marie, Nicolas de Bruges, Genon, Simon Martin, Beurrier, Nicolas Oudard, Baronius, La Sauſſaye, Warner, Schedel, Volterranus, Sabellicus, Naucler, Salazar & tous les Monumens, les Chroniques, les Annales, les Bréviaires, les Miſſels de l'Ordre de *S. François*, ainſi que le Martyrologe Romain.

(*d*) *Liber Viri Religioſiſſimi atque doctiſſimi, ſanctitate vitæ & gloria miraculorum illuſtris: qui impunè arguitur ex eo quod Inſtitutorem ſui Ordinis*, Sanctum Franciſcum, *miris, ſed veris laudibus extulerit: nil enim dicit quod* S. Antoninus *non fuerit effatus de* S. Dominico; *ut intuenti patebit.* ID. MARTYROL. 540.

tiſation (*a*), dont tout l'Ordre Séraphique célébre annuellement la Fête avec au-

(*a*) *De hac admiranda & inaudita omnibus ſæculis ſacrorum ſtigmatum impreſſione per Chriſtum Dominum in Corpore ſeraphici Patris, Divi Franciſci, agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS, Lib. II. adverſ. Albigenſ. —— D. BONAVENTURA in magna & parva Legenda Sancti Franciſci. —— B. ANTOTINUS. 3 part. Hiſtor.

Ad hæc, ſingulare hoc Divi Franciſci privilegium (ſcilicet Stigmatiſationis) Commendant & extollunt Pontificum plurima Diplomata. Primum eſt Gregorii IX ad Univerſos Fideles per Teutonicam Conſtitutos. Incipit, Confeſſor Domini glorioſus: *Sub Datum Viterbii, nonis april. Pontificat. II.* — *item ad Fridericum, Epiſcopum Olmucenſem, in Moravia: incipit*, Uſque ad terminos Orbis. —— *iterum, ad Priores & Provinciales Ordinis Prædicatorum, incipit*, non minus dolentes.

Secundum eſt Alexandri IV. ad Univerſos Eccleſiæ Prælatos ann. 1255. *incipit*, Benigna operatio: *ſubdatum Agnaniæ* 4^to^ *Kalend. Novemb. Pontif. I.* —— *item ad univerſos Archiepiſcopos & Epiſcopos per Caſtellæ & Legionis Regna in Hiſpania conſtitutos ann.* 1259. *incipit*, Quia Longum eſſet: *Subdatum ut ſupra An. Pontificatus V.* —— *Tandem ad Cunctos Chriſti fideles, incipit*, Grande ac Singulare Miraculum.

Tertium Nicolai III. ad Univerſos Chriſti Fideles, incipit, Litteras fœlicis recordationis Greg.

autant de pompe & d'éclat, que celle de la *Nativité du Sauveur*? ah ma chere Sœur! ſi j'euſſe eu la millieme partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me ſerois bien donné de garde de prendre le Saint pour un menteur, lorſqu'il me le conta. Enfin une marque inconteſtable de ce dernier

Greg. Pap. IX. prædeceſſoris noſtri. —

Item in ſua explicatione Regul. Franciſcan. quæ inſerta eſt Corpori Juris Canonici, inter Extravagantes Communes, in ſexto: ſub Titul. De verbor ſignification. *incipit*, Exiit qui ſeminat.

Quartum eſt Nicolai IV. ann. 1291. *ad Priorem Provincialem Fratrum Ordin. Prædicat. Provin. Tuſciæ. incipit*, Cum ad aures noſtras: *ſubdatum Romæ apud Sanctum Mariam majorem* 12. *Kalend. Decemb. Pontificat. III.*

Quintum: Rem ſic adeo admirabilem, ac tantopere teſtatam Benedictus Papa XI. anniverſaria ſolemnitate, duplici Officio eccleſiaſtico celebrari voluit decimo Septimo 7bris: quem ritum poſtea univerſus Ordo in Capitulo generali anno 1343 *Cadurci in Gallia celebrato, gratanter accepit.*

Tandem Paulus V. Pont. Max. licentiam generalem dedit anno 1616. *omnibus Clericis Regularibus & Sæcularibus ut poſſent hac Die recitare Officium Divinum de Sacris Stigmatibus Divi Franciſci.* MARTYROL. FRANCISCAN. pag. 453. & ſeqq.

nier fait, un argument convainquant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules touchant l'article des *Stigmates;* eſt que le Corps de *François* eſt encore aujourd'hui derriere le Grand-Autel des *Franciſcains d'Aſſiſe.* Ce Corps eſt debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, & dont le ſang ruiſſele encore. Il eſt vrai que depuis un certain temps, le Ciel pour des raiſons à lui connues a mis un obſtacle invincible à l'ouverture du Caveau où ce tréſor eſt conſervé; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le Pape *Nicolas V*, accompagné d'un Evêque, & de pluſieurs autres perſonnes; par *Sixte IV*, accompagné de trois Cardinaux, du Duc de *Milan* & d'un autre perſonnage *d'Aſſiſe;* il a encore été vu par un Gentilhomme en 1509. *Pie V.* eut auſſi la même curioſité; pour cet effet il manda au Miniſtre général de l'Ordre de faire ouvrir ce Caveau, mais en vain: le temps étoit venu où les efforts de tous les Maçons

de

de l'Univers n'étoient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de la muraille, qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépot ſacré (*a*).

Voilà ma chere Sœur, les principales choſes qui regardent la vie de cet Homme

(*a*) *Corpus ejus* (St. Franciſci) *exſangue, adhuc erectum in pedes, integrum, illæſum, apertis ſublatiſque in altum oculis, cœlum aſpiciens, vulneribus illis quoque recentem manantibus ſanguinem, conſervatur. Ita viſum eſt a Nicolai V. Pap. ann.* 1449. *cum quodam Epiſcopo Gallo, & nonnullis aliis.* —— *Idem viderunt Sixtus IV. Pont. Max. Cardinales, Ægidius Carillius, Albonotius, & Aſtergius, olim Beneventanus Archiepiſcopus, Preſbyter tituli ſancti Euſebii, tum Franciſcus Sphortia, dux Mediolanenſis, & viri quidam Aſſiſiates: tum D. Galeottus a Galeottis de Biſtochio, vir illuſtris ann.* 1509. *Die* 18 *Decembris. Prætereà, invenio veniſſe Pio V. Pont. Max. in mentem ſacrum hoc videre depoſitum, ſtrictèque mandaſſe Joanni Pico Camerti, Miniſtro generali Patrum Conventualium, ut curaret aperiri Cryptam, in qua continebatur talis Theſaurus, ſed fruſtra, quod quidem Divino numine factum eſſe creditum eſt.* MARTYROLOG. FRANCISCAN. pag. 455. —— Hac de re ſcripſerunt etiam TOSSIANUS --- MARC. ULYSSPON. --- SEDULIUS WADINGHUS. — SALAZAR — COUSINUS &c.

me admirable, que l'on peut regarder comme un Médiateur entre Dieu & les Hommes, comme un autre Sauveur du Monde; puiſque Saint *Dominique* & lui ſe ſont trouvés dignes d'appaiſer le courroux de l'Eternel, lorſqu'il voulut foudroyer la Terre pour les péchés du Genre Humain (*a*).

Quant

(*a*) Voici le fait. Lorſque *S. Dominique* étoit à *Rome*, il vit un jour, non en ſonge, ni en extaſe, ni en aucun autre état que ce puiſſe être où l'imagination entre pour plus des trois quarts, mais *vigilanter*, c'eſt-à-dire, étant éveillé, *Ce Saint* vit, dis-je, le ciel ouvert, & J. C. ſe levant de la droite de ſon Pere pour exterminer tous les Pécheurs de la Terre. Rien ne pouvoit l'appaiſer, c'étoit fait de l'Eſpece Humaine; les prieres même de la St. Vierge n'etoient point capables de flêchir ſa juſtice irriteé. Mais cette Mere féconde en reſſources lorſqu'il s'agit de faire du bien, dit à ſon Fils qu'elle avoit deux Serviteurs qui étoient en état de convertir tous les Hommes & de les ramener à la réſipiſcenſe. Alors elle lui montra *S. Dominique*; & J. C. approuva le ſujet; elle lui montra auſſi *S. François*, qui fut approuvé de même, & la fin du monde fut reculeé. Le lendemain de cette Viſion admirable *S. Dominique* étant allé à une Egliſe reconnut le Collegue qu'on lui avoit deſtiné la veille pour une

œuvre

Quant à ce qui regarde l'Ordre célébre que le *Saint* a inſtitué, j'oſe dire que cet

œuvre ſi ſalutaire; il luí ſauta au cou, l'embraſſa tendrement, & lui dit: *tu ſeras dorenavant mon Compagnon: nous allons courir la même carriere, dans laquelle aucun Ennemi ne prévaudra contre nous.*

Comme les Auteurs reſpectables qui rapportent ce fait, font tenir à J. C. & à ſa Ste Mere un dialogue aſſez trivial & indécent, je me ſuis fait ſcrupule de le rendre en *François*. Ceux qui entendent le *Latin* pourront le voir dans le paſſage ſuivant.

Romæ igitur nocte quadam orationi incumbens, vigilanter vidit ad Patris Dexteram exurgere Filium in ira ſua, ut interficeret omnes peccatores terræ, & diſperderet omnes operantes iniquitatem: ſtabat autem in æthere aſpectu terribilis: & contra mundum in maligno poſitum, lanceas tres vibrabat: quibus ſuperborum cervices erectas transfigeret, primam: alteram, qua cupidorum viſcera effunderet: tertiam, qua concupiſcentiis carnis deditos perforaret: cujus iræ dum NEMO *poſſet reſiſtere, occurrit propitia Virgo Mater, & pedes amplectens ejus; rogavit ut parceret eis quos redemerat, & juſtitiam miſericordia temperaret: ad quam Filius; nonne vides, inquit, quantæ mihi irrogantur injuriæ? juſtitia mea tanta mala non ſuſtinet impunita: tunc Mater; tu ſcis, ait, qui omnia noſti, quia eſt hæc via per quam eos ad te reduces: habeo Servum fidelem, quem mittes in mundum ut verba*

cet Ordre l'a emporté, & l'emportera toujours ſur tous les autres tant par ſa ſain-

verba tua annuntiet eis, & convertentur ad te omnium Salvatorem ; alium quoque habeo Servum, quem ei dabo adjutorem, ut ſimiliter operetur. Filius dixit: ecce placatus ſuſcepi faciem tuam: verumtamen oſtende mihi quos velis ad tantum officium deſtinare. Tunc Domina Mater obtulit B. Dominicum Jeſu Chriſto: & ait Dominus Matri: benè & ſtudioſè faciet quod dixiſti: obtulit quoque & Sanctum Franciſcum, quem ſimiliter Deus laudavit. Sanctus ergo Dominicus in viſione conſiderans ſocium diligentur quem prius non noverat, in craſtinum eum in eccleſia, ex iis quæ in nocte viderat, recognovit, & in oſcula ſancta ruens, & ſinceros amplexus, dixit; tu es ſocius meus, tu curres pariter mecum: ſtemus ſimul, & nullus adverſarius prævalebit. Viſionem etiam narravit illi, ex tunc ergo facti ſunt cor unum & anima una in Domino. V. S. Antonin. Florent. Archiepiſc. Hiſt. S. Dominici. Part. III. Cap. III. Tit. XXIII. — Martyrol. Franciſ. in Prolog. pag. 30 & ſeqq.

Si des Ecrivains fameux ſe ſont fait gloire d'employer leur plume à nous tranſmettre une Hiſtoire ſi extraordinaire, de grands Peintres ſe ſont cru auſſi très-honorés de conſacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de Tableaux du célébre *Rubens* l'on peut voir celui du Maître Autel des *Récolets* de *Gand*, où cette Hiſtoire eſt ainſi repréſentée:

ſainteté, ſon zele, & ſa ſplendeur, que par le nombre, ou la dignité des perſonnes qui l'ont embraſſé. Cet Ordre peut ſe glorifier d'avoir produit plus de trois mille Saints, canoniſés, ou béatifiés, ou Martyrs, ou Confeſſeurs illuſtres par la ſainteté de leur vie & par leurs miracles: d'avoir fourni ſix Papes à l'Egliſe, & plus de huit cens autres Sujets, tant Cardinaux, Patriarches, Archevêques, Evêques & Légats: d'avoir vu dans ſon ſein plus de cent Perſonnages de la plus haute Dignité, tels que des Empereurs, des Imperatrices, des Rois, des Reines & des Enfants de Rois: plus de ſept cens autres Perſonnes de la premiere Diſtinction, tels que des Princes

&

J. C. armé de la foudre, ayant le regard menaçant & terrible, eſt dans le haut de ce Tableau; la Vierge proſternée aux pieds de ſon Fils le conjure par le ſein dont elle l'a allaité d'épargner le monde, qui ſe voit au bas: mais J. C. inſenſible aux prieres de ſa Mere va lancer ſon Tonnerre, lorſqu' appercevant *S. François* qui couvre le Globe de ſon manteau, ſa juſtice ſe trouve appaiſée.

& des Princeſſes, des Ducs & des Ducheſſes, des Marquis & des Marquiſes, des Comtes & des Comteſſes (*a*). Cet Ordre

(*a*) Madame *St. Claire* à raiſon: car voici ce que je trouve dans *l'Arbor Epilogica d'Algezira*, dreſſé après le Chapitre général de l'Ordre de *S. François*, tenu en 1625:

Ordo S. FRANCISCI *habet*

Sanctos canoniſatos	27.
Beatificatos	606.
Martyres	920.
Confeſſores, qui vitæ ſanctitate & miraculis floruerunt	1630.
Pontifices	6.
Cardinales	57.
Patriarchas	12.
Archiepiſcopos	128.
Epiſcopos	590.
Legatos & Oratores a Pontificibus & Regibus deſtinatos	270.
Imperatrices	4.
Reges	20.
Reginas	20.
Filios & Filias Regum	55.
Archiduces	1.
Principes	7.
Duces	20.
Marchiones	34.
Comites	85.
Archiduciſſam	1.
Principiſſas	7.

Du-

Ordre enfin conte encore aujourd'hui plus de cinq-cens-mille Sujets répandus dans toutes les parties du Monde (*a*), où

Ducissas	——	——	46.
Marchionissas	——	——	26.
Comitissas	——	——	32.
Filios & Filias hujusmodi Principum			368.
Inquisitores	——	——	84.

Exceptis iis qui nunc Ordinarii sunt Spoleti, Fulginii, Reate, Florentiæ, Venetiæ, Ragusiæ, Istriæ, Bosniæ & Dalmatiæ.

(*a*) FRATRES CONVENTUALES habent

Provincias	——	——	31.
Vicarias	——	——	7.
Divisas in Custodias		——	108.
Conventus	——	——	1509.
Fratres	——	——	30000

FRATRES CONVENTUALES REFORMATI habent

Conventus	——	——	50.

FRATRES OBSERVANTES habent

Provincias	——	——	93.
Custodias	——	——	5.
Vicarias	——	——	24.
Domos in Indiis in quibus Doctrinam Christianam proponunt		——	127.
Collegia	——	——	6.
Conventus	——	——	2300.
Fratres	——	——	163900

N. B. *hisce annumerantur Discalceati & Recolecti*

FRA-

où leurs travaux, leurs vertus, leurs exemples ſervent de baſe & d'appui à la Religion Chrétienne, & prouvent aux Incrédules du Siecle qu'un tel Inſtitut eſt l'Ouvrage même du Très-Haut; & que ſi le Patriarche de la beſace fut auſſi fou que mon Pere l'a cru, ce fut de cette folie ſage & ſalutaire qui l'emporte ſur ce Bon Sens ridicule & mépriſable, ſur cette fiere & damnable Raiſon, que les Gens du monde prennent pour un rayon de la Divinité, & pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous

FRATRES CAPUCINI habent		
Provincias —— ——	42.	
Conventus —— ——	1240.	
Fratres —— ——		17205
FRATRES TERTII ORDINIS habent		
Provincias —— ——	17.	
Coventus —— ——	327.	
Fratres —— ——		3850
Monaſteria MONIALIUM Sanctæ Claræ, Conceptionis, ANNUNCIATARUM, CAPUCINARUM		
Excedunt numerum ——	3850.	
Religioſæ —— ——		73900
TERTIARUM *verò non eſt numerus.*		——

ALGEZIRA, ubi ſup.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma Chere, que l'on peut aller au Ciel par des routes différentes : Vous avez mérité ce bonheur par la *myſticité*, *S. François* par ſes extravagances, & moi en me tourmentant. Mais je ne ſai par quel moyen ce vilain Monſieur *Rabelais*, que je hais plus que le Diable, eſt parvenu en ces Lieux. O maudit brouillon! bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apoſtat, baiſeur de femmes (*a*); faut-il que je te voye ici parmi

(*a*) *Sainte Claire* n'eſt point la ſeule qui ait honoré Maître *Rabelais* de pareilles épithetes, l'Auteur du Martyrologe Franciſcain ne l'a point epargné d'avantage. Après avoir accoûtré d'importance *Guillaume de S. Amour*, *Eraſme*, & *les Centuriateurs de Magdebourg*, voici comment il habille le Curé de *Meudon* :

—— *Nec moror Franciſcum Rabelæſium : quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud ſtuduerit, niſi ut lutulenta ſus, cum quovis, in omni voluptatum genere, maximè commeſſationibus & ebrietatibus, ſine ulla intermiſſione volutaretur. Cui ad abſolutam improbitatem nihil deeſſe poteſt : cuique, neque Dei metus ineſt, neque hominum reverentia : qui omnia divina humanaque proculcat & ludibrio habet.*

Quis

parmi tant d'honnêtes gens! — Taiſez-vous, Vieille Sotte, dit *Rabelais*, il y a une

Quis Diagoras magis de Deo præſpoſterè ſenſit. Quis Timon de Rebus humanis pejus meruit. Qui miſerus etiam chartas nefandis ſcriptionibus polluit, venenum vomit, quod omneis longè latèque Regiones diſpergat: maledicentias & convitia in omnes paſſim Ordines jactat, Religioſos Cœtus cavillari peritiſſimus; bonos viros, ac pietatis ſtudia, honeſtatis item jura proſcindit; Homo impius & impurus, impotenterque dicax, & improbitatis invictiſſimæ; bonorum morum, publicæque honeſtatis labes, turpitudinis nota injuſtus; Irriſorum Princeps & Sannio præcipuus, Vir omnium horarum, Bacchо temulentior; Lucianus alter & Cynicus; cui ſomnus & ingluvies, Bacchus ac Venus, jocuſque pars ſibi in æternum. Inter perditos Nebulones primarius, Scurra, Naſutus & Comœdus inſignis; ſine fide, abſque religione, Apoſtata, Sacrilegus, Hæreticus, Athæus. PROLOG. MARTYROL. FRANCISCAN. pag. 24.

„ Je viens à *François Rabelais*, qui ainſi „ qu'une Truie infame n'eut d'autre plaiſir „ toute ſa vie que de ſe vautrer dans la fange „ de toutes ſortes de voluptés, notamment „ dans celle de la gourmandiſe & de l'ivrognerie; qui fut un des plus parfaits coquins „ que la Terre eût jamais porté; ſans crainte „ de Dieu, ſans reſpect pour les Hommes, „ mépriſant ou tournant en ridicule toutes les „ choſes divines & humaines; un homme plus „ impie que *Diagoras*, plus ennemi du genre „ hu-

une heure que vous braillez ſans ſavoir ce que vous dites.

CHA-

„ humain que *Timon*: qui a inondé l'Europe „ entiere de ſa morale empoiſonnée, de ſes „ livres abominables: qui a accablé de calom- „ nie odieuſes, de médiſance ou de raillerie „ tous les Ordres Religieux; le détracteur des „ honnêtes gens, de la piété de l'honnêteté: „ un impie, un impudique, un moqueur effré- „ né, un coquin déterminé; la ruine des bon- „ nes mœurs & de toute bienſéance, un in- „ fame, & le pere de tous les railleurs; plus „ ivrogne que *Bacchus* même; un ſecond *Lu-* „ *cien*, un cynique fieffé; qui n'avoit d'autre „ ſoin que de dormir, manger, boire, bai- „ ſer & rire; le plus grand fourbe, le plus „ hardi bouffon, le plus effronté charlatan que „ l'on eût jamais vu; en un mot un homme „ ſans foi, ſans loi; un apoſtat, un ſacrilege, „ un hérétique, un athée.

Le Révérend Pere *Artur* a grand ſoin d'appuyer toutes les gentilleſſes que l'on vient de lire des témoignages de *Ronſard* en ſes *Epitaphes*, de *Baïf*, *d'Etienne Paſchaſe*, de *Joachim du Bellay*, de *Mr. de Thou*, de *du Verdier*, ainſi que de ceux *d'Hotman*, de *Putherbœus*, de *Pontus de Tiard*, *Evêque de Cavaillon*, de *Claude Clément*, de *Jean Renaudot*, de *Mathurin Renier*, de *Jean Riolan* &c.

CHAPITRE III.

Fin de la rélation du voyage de l'Eſpagnol *en l'autre Monde, &c.*

SAINTE CLAIRE ne ſe tut pas, pourſuivit *Diego*, ainſi que *Rabelais* le lui avoit dit : mais craignant de s'attirer quelqu'autre apoſtrophe *pantagruelline* de la part du *Curé* de *Meudon*, elle parla plus bas, & dit : — je vous jure en vérité, ma Chere, que voici la derniere fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là ; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée ? voilà à quoi une honnête femme s'expoſe en ſe trouvant parmi un tas de prophanes tel que ce maudit *Rabelais*, un *Ambroiſe Paré*, un *Ponce Pilate* & quantité d'autres qui devroient être damnés comme *Caïn*. — Ne jugeons point ſi précipitamment des choſes, dit *Sainte Thereſe* : *S. Pierre* a eu ſans doute ſes raiſons pour ou-

ouvrir la porte du Ciel à ces gens, que vous regardez comme prophanes. Pour moi, ſans entrer dans le détail des moyens par leſquels ils ont acquis le Paradis, je ne ſuis point fâchée de me trouver quelquefois avec eux. Ces ſortes de gens ont ordinairement de l'Eſprit; & cela m'amuſe. *Rabelais*, par exemple, indépendamment de ſes impertinences, & du délire réel ou apparent de ſon imagination, a la converſation remplie de traits vifs, de railleries fines, & de Satyres ingénieuſes: *Ambroiſe Paré* eſt un excellent Chirurgien, qui raiſonne fort bien de ſon art, & qui m'a guérie de la jauniſſe ſans être Médecin: *Pilate* eſt un homme fort galant auprès des Dames, & un Politique ruſé, adroit, parmi les Hommes: s'il a eu trop de complaiſance pour les criailleries des *Juifs*, il a pu ſe repentir de ſa faute dans ſon éxil en *Dauphiné*; & s'il s'eſt tué, comme on le raconte, il a fait en gros pour appaiſer Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même ſujet. En un mot,

j'aime les gens d'eſprit. — Et moi je les déteſte, dit *Sainte Claire:* il ſemble que depuis que le monde eſt monde le Ciel ait pris plaiſir à confondre leur vaine raiſon, leur ſavoir, & leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un Philoſophe qui ait réuſſi à former des Sectateurs auſſi enthouſiaſtes, auſſi nombreux, auſſi conſtants que le moindre Chef d'Ordre monaſtique ou de Secte Théologique ait fait? ne m'alléguez point les Sectateurs *d'Ariſtote* des quatre derniers ſiecles, car, toute femme que je ſuis, je vous prouverois clair comme le jour que ſi la Philoſophie de ce *Grec* ne fut parvenue à faire partie de la Théologie ſcholaſtique, le regne de Monſieur *Ariſtote* n'eût été à beaucoup près ni ſi long, ni ſi glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zele louable, l'entêtement, ou plutôt le *l'opiniâtreté invincible* des Sectateurs de ce Philoſophe au pur ſoutien de ſa Philoſophie, puiſque ce zele, & tout ce qui s'enſuit, n'a du ſon origine qu'à la défenſe de la Théologie de l'Ecole qui ſe trou-

trouvoit en quelque façon entée ſur le Péripatétiſme. Et ſi ..... — La *Béate* a raiſon, interrompit *Pere Jean*, les Philoſophes de tous les temps ont fait des Diſciples & non des enthouſiaſtes: *Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ont fait des Sectateurs mais aucun de d'eux ne s'eſt fait égorger, pour ſoutenir le mécaniſme des tourbillons, ou l'exiſtence du vuide, ou les loix des l'attraction, ou la fauſſeté des idées innées. Un homme auroit beau s'égoſiller en répétant qu'il vient de trouver que la Lumiere, telle qu'elle part du Soleil, n'eſt point homogéne, que les différents Rayons qui la compoſent ſont ſous le même angle d'incidence inégalement réfrangibles, & portent en eux-mêmes d'une maniere inaltérable les couleurs dont les objets ſont peints; perſonne ne l'écouteroit. Mais qu'un autre homme s'aviſe de dire qu'il vient d'etre battu par le Diable, & que Dieu lui a révélé quelque miſtere inoui; qu'il débite d'un ton *d'Inſpiré* quelques opinions abſurdes, quelque

diſcours qui étonne, qui touche, qui épouvante le Peuple ou l'éblouiſſe, je réponds du ſuccés de ſa miſſion: il trouvera des partiſans, des diſciples, des ſectateurs: le nombre, le zele, la conſtance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des paradoxes que le Chef aura débités, & des obſtacles qu'on leur oppoſera; ceux qui auront ri de ces ſottiſes, ou qui les auront combattues, les embraſſeront par la ſuite ou par politique, ou par force, ou par foibleſſe; Le ſyſtême de *l'Inſpiré* deviendra un Dogme ſacré qu'il faudra reſpecter; & la Secte formera un Corps dans l'Etat qu'il ſera dangereux de détruire, & même d'irriter.

C'eſt bien dans ce ſens que l'on pourroit dire que les grands événemens proviennent des petites cauſes. Le Patriarche de la beſace eſt devenu fou, il a débité ſes folies, & il en eſt ſorti un des plus fameux Ordres de la Chrétienté. La Cervelle a tourné à *Ignace de Loyola* en liſant *Amadis des Gaules* & *la Vie des Saints*,

Saints, il a couru les champs, il a fait mille extravagances, & il en eſt ſorti une Société encore plus fameuſe que l'autre. O *François* des *François!* ſans vous les trois quarts du peuple ſeroit ſans inſtruction, les veuves ſans conſolation, les orphelins ſans peres, & les malades mourroient ſans confeſſion! O *Ignace* des *Ignaces!* ſans vous *Louis XIII.* n'auroit point ſuccédé ſitôt à ſon Pere, les *Iroquois* ne ſauroient point leur CREDO, ni les *Chinois* leur PATER, (*a*) le Commerce languiroit, & le *Paraguai* ſeroit encore en friche!

— Un

(*a*) Je prie Meſ. les Pariſiens, qui ſont bien les meilleures gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le Vénérable *Pere Jean* débite lorſqu'il eſt une fois en train. Les Iroquois ſont trop gueux, & leur Pays trop ingrat, pour que les P P. Jéſuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *Credo*; quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui ſont baptiſés n'ont vraiſemblablement entendu de leur vie réciter le *Pater*, mais en revanche, on leur en a appris l'équivalent, que voici.

Tsai

— Un chacun ſe mit à rire de l'eſpece de naïveté avec laquelle *Pere Jean* faiſoit ces exclamations. Mais le *Révérend Pere* reprenant la parole dit: oh parbleu! Meſſieurs, ne riez pas tant: car je vous dis que la *Béate* a raiſon: & je répéte qu'il n'y a perſonne qui faſſe des Partiſans plus zélés, plus conſtants, plus enthouſiaſtes, plus propres à ſe multiplier, s'étendre, ſe ſoutenir, ſe perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le ſecret de captiver l'eſprit du peuple par quelque abſurdité. Si les *Caïnites* (*a*), par exemple,

Tsai tien ong-ò tem fú chè ong-ò tem juén ùl mîm chîm xîm ùl qué lîn ké ùl chì chîm hîm yù ty zjû yù tien ten ong-ò teng uwáng ùl kyn sjé jû ong-ò ong-ò sjé jong leâng ûl mien ong-ò tsjáy zjû ong-ò yé xé foú ong-ò tsjay tsjè yécu pû ong-ò hiù hién jù jeáu caan nây kién ong-ò yù chiú ó kaí qué nêm yù fó xí ûl yù vû kiûm xí chi xí á mem.

(*a*) Les *Caïnites* ſoutenoient qu'il y avoit deux Dieux, ou deux *Principes*; que ces deux Principes, ou Puiſſances, avoit produit *Adam* & *Eve*; qu'enſuite chacun de ces Principes ayant pris un corps avoit eu commerce avec *Eve*; que les enfants qui étoient nés de ce commerce avoient chacun le caractere du Principe auquel ils devoient leur exiſtence: d'où la différence du caractere de *Caïn* & *d'Abel*.

Com-

ple, les *Carpocratiens* (*a*), les *Valeſiens* (*b*) les

Comme *Abel* avoit choiſi le Principe ſon Pere, qui étoit inférieur à l'autre, pour l'objet de ſon culte, ils regardoient le fratricide de *Caïn* comme l'ouvrage d'un fils digne du Principe Sage & Supérieur. C'eſt pourquoi *Caïn* étoit ſelon eux le premier des Sages, & *Eſau*, *Coré*, les *Sodomites*, *Judas*, étoient auſſi des Sages, qu'ils honoroient comme des Saints.

Ceux qui deſireront en ſavoir davantage ſur cette Secte pourront conſulter, S. Iræn. *Lib. I. Cap. XXXV*, aliàs *XXXVIII.* — Theodoret. *Hæret. Fab. Lib. I. Cap. XV.* — Tertul. *de Præſcript. XXXIX.* — S. Augustin. *de Hæreſ. Cap. XVIII.* — Hist. Eccles. *Sæc. II.*

(*a*) Les *Carpocratiens* ſoutenoient que l'ame de ceux qui réſiſtent à la concupiſcence ſeroit condamnée à paſſer de corps en corps, juſqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les *œuvres*. Or pour éviter une tranſmigration ſi ennuyeuſe & ſi fatiguante, ils établirent la communauté des Femmes, & les beſognoient tant qu'ils étoient ſurs de ne point tranſmigrer.

Clement. Alexand. *Strom. Lib. III. pag.* 312. — Philast. *de Hæreſ.* — S. Iræn. *Lib. I. Cap. XXIV.* — Euseb. *Lib IV. Cap. VII.* — Epiphan. *Hæreſ. XXVII.* — Hist. Eccles. *ſæc. II.*

(*b*) Les *Valéſiens* croyoient que l'incontinence anéantiſſoit la Liberté de l'homme. Or pour conſerver cette Liberté, ils ſe châtroient eux-mêmes, & châtroient ſans miſéricorde tous ceux

les *Chriſtiens* (*c*), les *Eonites* (*d*), les *Flagel-*

ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. EPIPHAN. *Hæreſ. LVI.* —— S. AUGUST. *Hæreſ. XXXVII.* —— BARONIUS, *ad an.* 249. HIST. ECCLES *Sæc. III.*

(*c*) Les *Chriſtiens* avoient pour chef un homme qui ſe nommoit le *Chriſt*. Ce *Chriſt* menoit une femme avec lui qu'il appelloit *Marie*. Il prophétiſoit & faiſoit des miracles: il étoit ſuivi d'un grand nombre de peuple: il impoſoit les mains ſur les malades & recevoit force préſents, qu'il diſtribuoit incontinent aux pauvres; & lorſque ces préſents lui manquoient il détrouſſoit les Paſſants pour y ſuppléer. Quand le *Chriſt* eut fait environ 3000 diſciples, il ſe mit à leur tête, médita des conquêtes, & marcha en ordre de bataille: il alloit attaquer l'Evêque de *Velai* lorſqu'il fut malheureuſement aſſaſiné;

HIST. ECCLES *ad an.* 591.

(*d*) Un Gentilhomme Breton, nommé *Eon* de *l'Etoille*, étant un jour à l'Egliſe, entendit chanter ces mots du Symbole, *per* EUM *qui judicaturus es vivos & mortuos*, & crut que ce mot *Eum*, que l'on prononçoit alors comme *Eon*, le déſignoit, & que c'étoit lui qui étoit deſtiné pour juger les vivants & les morts. Infatué de cette idée il ſe mit à prêcher qu'il alloit juger le monde; ſes ſermons épouvanterent le peuple; il ſe fit un grand nombre de diſciples dont pluſieurs aimerent mieux ſe laiſſer brûler vif que de renoncer au Juge *Eon*. D'ARGENTRE *Collect. Judic.* —— NATAL. ALEXAND. *in Sæculo* 12. —— DUPIN. Biblioth. Eccleſiaſt. douzieme ſiecle —— HIST. ECCLES. *ibid.*

gellans (*e*), les *Guillemetelins* (*f*), ainſi que

(*e*) L'an 1259. la frayeur du jugement dernier ſaiſit tout à coup une grande partie de l'Europe : pluſieurs milliers de perſonnes de tout âge & de toute condition ſe mirent à faire une pénitence d'un genre ſingulier. Ils marchoient la nuit deux à deux, nuds juſqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hiver, ſe faiſant ruiſſeler le ſang à grands coups de fouet, pouſſant des gémiſſemens affreux, des cris ſi perçans, des hurlemens ſi épouvantables que les montagnes & les pleines en retentiſſoient. Les Prêtres, la croix, les bannieres précédoient ces troupes d'Inſenſés : ils prêchoient & ſe confeſſoient les uns aux autres ; & donnoient l'abſolution aux Damnés. Il y a encore des Confrairies de *Flagellans* en *Allemagne*, en *Italie* en *Eſpagne* ; les *Pénitens* des provinces méridionales de France en ſont un diminutif : mais tous ceux-ci, au lieu de tirer les Damnés de l'enfer, ils y envoient par charité tous ceux qui ne penſent pas comme eux ; & m'y enverront ſûrement de même, lorſqu'ils liront mon Livre.

Boileau, *Hiſtor. Flagell.* — Hist. Eccles. *ad an* 1259. — Quant à ce qui concerne les progrès de cette ſecte, ſon extinction, ſa renaiſſance, & les différentes formes qu'elle a priſe, l'on pourra conſulter, D'argentre, *Colect. Judicior. Tom. I. pag.* 361. —— Natal. Alex. *in ſæc.* 13. & 14. —— Mabill. *Muſæum Ital.* —— Le Continuateur de M. Fleuri, Tom. XXI. p. 206. Boileau *ubi ſup.*

(*f*) *Guillemete* de Boheme fut le Chef des *Guillemetelins*, *André Saramita*, & *Mayfreda*

que les *Dulciniſtes* (*g*), les *Bégards* les

da Pirovana, Religieuſe de l'Ordre des *Humiliés*, en furent les principaux Sectateurs. Ces deux perſonnages ſoutenoient que *Guillemete* étoit le S. Eſprit incarné ſous le ſexe feminin; qu'elle n'étoit morte que ſelon la chair; qu'elle reſſuſciteroit avant la Réſurrectiou générale, & monteroit au Ciel à la vue de ſes Diſciples: qu'en attendant elle avoit laiſſé ſon Vicaire *Mayfreda Pirovana*, pour chaſſer le Pape & ſes Cardinaux; que ce Vicaire auroit quatre Docteurs qui feroient de nouveaux Evangiles, & qu'elle diroit la *Meſſe* ſur le tombeau de *Guillemete*. Cette ſecte devint fort nombreuſe: mais les Gens d'Egliſe jaloux de ſes progrès firent déterrer le corps de *Guillemete*, le firent brûler, ſes cendres furent jettées au vent, & la ſecte de Guillemetins ſe diſſipa. MABILL. *Muſæum. Ital.*

(*g*) Ce fut un nommé *Sagarel* qui fut le premier Chef de cette Secte qui prit le nom d'Apoſtolique. Cet Homme fut auſſi inſenſé que *S. François*. Après avoir donné tout ſon bien aux pauvres, il ſe propoſa d'imiter J. C. A cet effet il ſe fit circoncire, ſe fit emmailloter, fut mit dans un berceau, voulut être allaité par une femme, & chia dans ſes drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité ſi grande, le peuple s'atroupa autour du *S. Homme*, il fut édifié de cette nouvelle façon de vivre, & pluſieurs ſe firent mettre à nourrice. L'Inquiſition ayant fait brûler *Sagarel*, *Dulcin* ſon diſciple ſe mit à la tête de la Secte. C'eſt delà qu'eſt venu le nom de *Dulciniſtes*. Indépen-

(*h*), les *Biſoques* (*i*), les *Heſicaſtes*, les

pendamment de leurs Dogmes ſur l'humilité, ils prétendoient que tout devoir être commun entre les Chrétiens: En conſéquence de cette opinion ils établirent la communauté des Femmes, & s'accommodoient ſans façon du bien d'autrui toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occaſion.

NATAL. ALEX. *in Sæc. XIII. & XIV.* — D'ARGENTRE, *Collect. Judicior. Tom. I. pag.* 272. — RAINALD, *ad an.* 1308. *n.* 9. — HIST. ECCLES. *in fine Sæc. XIII. & ſæculo XIV.* — Pour leurs autres Opinions en général, les perſécutions qu'ils ont eſſuyées, leur Extinction, voyez DUPIN. Nouv. Biblioth. Tom. XI pag. 126. — BREVIAR. PONTIF. *Tom. III. pag.* 459. — CHRIST. EBERH. WEISSMAN, *Introd. in Memorab. Hiſt. Eccleſ. Tom. I. pag.* 995. *& ſeqq.* — STILLINGFLEET, Diſcourſe concerning the Idolatry of the Church of Rome. — MOSHEIM, Verſuch einer unpartheiſchen und Grundlichen Ketzer Geſchicte. — LINBORCH *Hiſt. Inquiſit.* — MOSHEIM, *Hiſt. Ord. Apoſtol. L. II. §. XIX. pag.* 300. *& ſeqq.*

(*h*) Les *Bégards* enſeignoient que l'on peut acquerir un tel degré de perfection en cette vie qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, & que l'on eſt devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'imaginoient avoir atteint ce but deſiré, ils ſe livroient ſans réſerve à la paillardiſe, & à tout ce que les autres paſſions pouvoient leur ſuggérer.

HIST. ECCLES. *ad an.* 1312. *& ſeqq.* — Quant à leurs autres ſentimens, leurs progrès, leur extinction, voyez DUPIN, quatorzieme

ſiecle

(*k*), les *Turlupins* (*l*), & autres Fous ne ſe

ſiecle page 366. D'ARGENTRE *Collect. Jud. Tom. I. pag.* 276. — NATAL. ALEX. *in ſæc. XIV.* — LUDOV. EMERICI *Directorium Inquiſit. Part. II. Quæſt. VII. p.* 249. — TRITHEM. *in Chron. Hirſaugienſ. Tom. II. p.* 231.

(*i*) Les *Biſoques*, au nombre de plus de 8000, ſe mirent à parcourir la Boheme, l'Autriche, la Turinge & l'Italie pour annoncer au peuple que Dieu avoit eu tort de chaſſer le Diable du Paradis; & que pour reparer cette injuſtice énorme il le rétabliroit un jour. Pluſieurs de ces *Biſoques* aimerent mieux périr par le feu que d'admettre la Juſtice de la condamnation de Satan.

HIST. ECCLES. *ad an.* 1315.

(*k*) C'étoient des Moines du Mont *Athos* qui avoient fixé la véritable perfection au degré le plus ſublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitoient comme des forcenés, tournoient la tête, rouloient les yeux, & faiſoient des efforts incroyables pour s'élever au deſſus des impreſſions des ſens: à force de pratiquer cet exercice, le ſang ſe portoit à la tête, les vaiſſeaux ſanguins ſe gonfloient, les fibres de leur cerveau étoient agités de cette eſpece de vibrations, qui produiſent aux yeux des couleurs brillantes comme les éclairs; alors ils s'imaginoient voir une Lumiere céleſte, qu'ils regardoient comme un rayon de la gloire des *Saints*. Et comme ils croyoient que cette Lumiere ſortoit de leur nombril, ils ſe tenoient dans une certaine poſture propre à fixer les yeux ſur cette partie du corps; ce qui les fit nommer

ſe ſont point ſoutenus juſqu'à ce jour, ce n'eſt point que leurs principes manquaſſent d'extravagances & d'abſurdités, mais c'eſt que quelqu'autre ſecte, plus extravagante encore, les a éteints ou abſorbés. — Doucement, mon cher Oncle, dit le *Compere*, vous ne vous appercevez pas

mer *Omphalopſiques*. Par la ſuite ces Moines prétendirent que cette Lumiere étoit celle du *Thabor*. *Barlaam* attaqua cette opinion & fit aſſembler un Concile pour la condamner: mais ce *Barlaam* y fut condamné lui même; & la lumiere du nombril des Moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyoit dans *Conſtantinople* que des perſonnes qui regardoient ſans ceſſe leur nombril pour voir la Lumiere du *Thabor*, & des Maris qui quittoient leurs Femmes pour s'attacher à ce ſublime exercice.

HIST. ECCLES. *in ſæc. XIV.* — DUPIN, quatorzieme ſiecle, page 322. NATAL. ALEX. *in ſæc. XIV.* — Panoplia *adverſùs Schiſma Græc. Centur. XIII. Cap. III. pag.* 381. — FABRICIUS, *Biblioth. Græc. Tom. X. pag.* 454. — ALLATIUS, *De Perpetua Conſenſione* &c. — ADAM RECHENBERG. *Excercitationes var. argum. p.* 378. — PETAVII *Dogmata Theol. Lib. I. Cap. XII. & XIII.*

(*l*) Les *Turlupins* tenoient que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui eſt naturel, & par conſéquent l'ouvrage de Dieu. Auſſi n'étoient-ils point plus ſcrupuleux que *Cratés*.

HIST. ECCLES. *ad an.* 1373.

pas que vous faites injure à la vraie Philoſophie, en confondant les *Carpocratiens*, les *Dulciniſtes*, les *Bégards*, & les *Turlupins* avec un tas d'écervelés qui n'avoient aucune teinture de la Loi Naturelle. — Réparation ſoit donc fait à ces *Meſſieurs* réprit *Pere Jean*; je les adoptes pour freres en ce qui concerne la conformité de leurs ſentiments avec les nôtres: quant au reſte, ils n'étoient pas moins fous que les autres, & ils peuvent aller ſe faire f... avec eux.

CHAPITRE IV.

Changement de matiere.

LORSQUE *Pere Jean* eut fini de parler, nous crûmes que *Diego* alloit continuer; mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu ſur ſon grabat & dans le même état qu'il étoit avant ſa prétendue Réſurrection: il étoit rentré dans ſa létargie ſans que nous nous en fuſſions ap-

apperçus; parce qu'ayant les yeux fixés ſur le *Révérend* tandis qu'il parloit, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il diſoit, pour obſerver ce qu'il ſe paſſoit ſur le grabat de *l'Eſpagnol.*

Comme cet état nous alarma moins que la premiere fois qu'il y tomba, & que nous nous imaginâmes qu'il alloit être d'une certaine durée, nous donnâmes carriere à l'envie de rire que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avoit cauſé. Mais *l'Anglois* garda ſon ſérieux, & ne parut prendre aucune part à notre divertiſſement. *Pere Jean* lui ayant demandé pourquoi il ne rioit point avec nous? il répondit: — *Mon Révérend*, c'eſt que l'envie, que j'en avois, a fait place à une réflexion qui m'eſt ſurvenue ſur la nature du délire de *l'Eſpagnol:* mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je ſai fort bien que le délire vient d'un changement à la diſpoſition du cerveau, occaſionné par la trop grande agitation & par l'extrême ſenſibilité

bilité des nerfs; mais je ne puis comprendre comment ces nerfs ainſi agités excitent l'imagination à concevoir une ſuite d'idées claires, diſtinctes, liées enſemble, en un mot, un raiſonnement parfait ſans le ſecours de la Raiſon, qui eſt le flambeau qui éclaire notre eſprit dans l'état de veille & de ſanté, c'eſt-à-dire, lorſque toutes les facultés de notre Individu ſont en équilibre. — Pour moi je le conçois très-bien, dit le *Compere*; & voici comment: La formation & la nature des Idées dépendent des différents mouvements, ou ébranlements, dont les fibres du Cerveau ſe trouvent affectées par les impreſſions que chacun de nos Sens y tranſmet à ſa maniere; & la reproduction des Idées vient de la reproduction des mêmes mouvements qui les ont occaſionnées; ſoit que cette derniere ſe faſſe par l'impreſſion réitérée des Objets, ou par quelque cauſe extraordinaire, qui remue certains nombre de faiſceaux de fibres appropriés à certain nombre d'Idées. — Je ſai tout cela, dit

l'An-

l'*Anglois.* — Tant mieux, reprit *Le Compere*, vous en concevrez d'autant plus aiſément la méchaniſme des viſions de *Diego*; & il ne faudra point que j'aie recours aux définitions, ni aux premiers élements de la *Pſychologie* pour me faire comprendre.

Le Nombre, la liaiſon, la ſuite des Idées que nous avons d'une *choſe*, dont nous entendons parler, s'impriment dans notre Cerveau en raiſon de la fréquence des répétitions, des réminiſcences de cette *choſe*, de même qu'en raiſon de l'intérêt que nous y prenons, & du tempérament des fibres deſtinées a recevoir les impreſſions de l'image de la *choſe.* Delà la reproduction des Idées plus ou moins vives d'une telle *choſe.*

D'ailleurs comme aucun faiſceau de fibres de notre Cerveau, n'eſt entiérement iſolé, mais que tous ſont liés les uns aux autres par un enchaînement naturel & néceſſaire, & que les faiſceaux les plus prochains ſont les organes deſtinés à tranſmettre à l'Ame les Idées, qui

ſe trouvent avoir le plus de liaiſon & de rapport, l'ébranlement d'un ſeul faiſceau doit néceſſairement ſe communiquer aux faiſceaux avec leſquels il a le plus de connexité. Delà la reproduction d'une ſuite d'Idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de *veille* les mouvements de la circulation, & autres qui en dérivent, occaſionnent quelques impulſions qui ſe communiquent aux fibres ſenſibles qui ont été mues par les Objets, l'Ame ſe repreſente ces mêmes Objets : & cette repréſentation eſt d'autant plus diſtincte, plus ſuivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres eſt moins troublée, moins interrompue.

L'Eſpagnol à entendu mille fois dans ſa vie faire des deſcriptions plus ou moins ridicules & bizarres du Paradis, de l'Enfer, & du Purgatoire ; la lecture des Légendes, ſa crédulité, ſes réflexions continuelles, ont rappellé mille autres fois les mêmes contes ; les fibres de ſon

Cer-

Cerveau deſtinées à recevoir les impreſſions de ce genre, avoient naturellement toute la ſenſibilité, la ſoupleſſe, & l'activité neceſſaires aux ſenſations les plus vives; le temps, & le mouvement perpetuel de ces fibres, ont acquis à ſon Ame la faculté de ſe repreſenter toutes ces choſes comme s'il les avoit ſous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner ſi pendant ſon délire, les eſprits animaux portés à la tête auront mis en jeu les organes de ſon cerveau les plus diſpoſés à être mus; & ſi, revenu de ſon état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — *Bravo*, dit *Vitulos*: mais croyez-vous, Monſieur le Philoſophe, que la mention que *Diego* a fait en paſſant de la cohéſion de la Terre, de l'impulſion, de l'attraction, de la méchanique des forces centrales, du ſyſtême ſolaire &c, dérive de l'ébranlement des faiſceaux de fibres contigus aux faiſceaux deſtinés à la reproduction des Idées du Paradis, de l'Enfer, & du Purgatoire, qu'il a puiſées

des diſcours des Dévots ou de la lecture des Légendes? — Pourquoi non ? répondit le *Compere :* Comme *l'Eſpagnol* m'a entendu cent fois traiter de ces matieres, il eſt apparent qu'en ſon particulier il aura adapté ce qu'il en aura retenu aux chimeres, dont ſon imagination ſe repait ſans ceſſe. Par exemple: il eſt perſuadé que l'Enfer eſt ſitué au centre de la Terre : or en méditant ſur la route qui doit y conduire, il ſe ſera repréſenté les différentes couches de terres, de pierres, & d'autres ſubſtances, dont j'aurois dis-que la croute du Globe eſt compoſée : en méditant ſur la viteſſe avec laquelle l'Ame d'un Reprouvé tombé en ce Lieu, il y aura adapté quelques uns de mes raiſonnemens ſur la méchanique de forces centrales. Il s'enſuit delà que ces Idées ſi différentes, & puiſées dans des ſources ſi éloignées, ſe ſeront trouvées réunies, & ſeront devenues des pieces propres à former dans ſon Eſprit un Tableau parfait, toutes les fois que les fibres

deſtinées à la reproductions des Idées, ſe trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion, & la durée néceſſaires à la formation d'un tel Tableau.

— Et la verrue du bout du nez de *Lucifer*, dit *Pere Jean* à ſon Neveu, ſa ſimare doublée de fer blanc, ſa couronne de buis, les Suiſſes de ſon Palais, l'hiſtoire de *Charlemagne*, de *Sixte Quint*, du Prélat *Tongarini &c*, tout cela viendroit-il auſſi du fruit des lectures de *l'Eſpagnol*, ou de tes diſcours ſur ces matieres? — que cela vienne d'où il pourra, répondit le *Compere*, ce n'en ſont pas moins des Idées reproduites. Il exiſte certainement dans le Cerveau de *l'Eſpagnol* un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une ſimarre, d'une feuille de fer blanc, de quelque machine de buis &c, or ſi tandis que ſon Eſprit étoit occupé à contempler *Lucifer* quelqu'impulſion inteſtine a ébranlé ces fibres, elles auront auſſitôt reproduit les Idées auquelles elles ſont appropriées ; mais l'Ame n'ayant alors aucun pouvoir de ré-

réfléchir, ces Idées ſe ſeront trouvé aſſorties d'une maniere vague & bizarre, ſe ſeront incorporées dans le rêve ſuivi de *l'Eſpagnol*, & en auront fait un chaînon, quoiqu'informe & défectueux.

— Monſieur le Philoſophe, dit *l'Allemand*, eſt-ce que les ſonges des Animaux s'opérent par la même méchanique que ceux de l'Homme? — ſans doute, répondit le *Compere*: puiſque les Animaux ont un Cerveau compoſé de fibres ſujettes aux impreſſions des Objets, & ſuſceptibles de mouvemens, quoique moins variés, moins combinés, que les nôtres. — Si les Animaux nous reſſemblent du côté de la tête, dit *l'Allemand*, il y a toute apparence qu'ils nous reſſemblent auſſi par ailleurs. — Ils nous reſſemblent en tout, reprit le *Compere*, à la *Perfection* près. Ils ont un Ame douée de perceptions, de ſentiment, de volonté, d'activité, de mémoire, d'imagination; s'ils étoient doués de la parole ils généraliſeroient leurs Idées, ils ſeroient ſuſceptible de moralité. Mais l'Echelle

qui

qui exprime le développement de leur Ame renferme moins de degrés que celle qui exprime le développement de la nôtre. Et leur imperfection ſur cet article, vient ſans doute de ce que leur Cerveau manque des fibres repréſentatrices des Signes d'Inſtitution, ou de ce que celles qui le compoſent ne ſont point ſuſceptibles de tous les mouvements, & des mêmes ſuites de mouvements, que les fibres du Cerveau humain. Mais cette imperfection des Animaux, à parler philoſophiquement, ou conſidérée du côté du *Tout* dont ils ſont partie, n'eſt rien moins qu'une imperfection ; il falloit qu'ils fuſſent *tels* pour occuper la place qui leur étoit deſtinée dans l'Echelle des Etres. — C'eſt-à-dire, dit *l'Allemand*, que l'Ame des Animaux eſt une Ame purement ſenſitive, & que la nôtre eſt une Eſpece amphibie, qui ſe détermine tantôt par des ſimples ſenſations, tantôt par des notions (*a*): que ces notions ſont de

(*a*) *Sed inter hominem & belluam hoc maximè*

de l'Homme un Etre, qu'on appelle Moral, & une Brute, lorſqu'il ne ſe détermine que par des ſenſations. La Cauſe des déterminations de ce dernier genre m'eſt paſſablement connue; je deſirerois qu'il plût à votre Philoſophie de m'inſtruire un peu ſur la Cauſe des déterminations du premier. — Cette Cauſe conſiſte, répondit le *Compere*, dans l'entenden-

imè intereſt, quod hæc tantum, quantum ſenſu movetur, ad id ſolum, quod adeſt, quodque præſens eſt ſe accommodat, paullulum admodum ſentiens præteritum, aut futurum. Homo autem, quod Rationis eſt particeps, per quam conſequentia cernit, cauſas rerum videt, earumque progeſſus, & quaſi anteceſſiones non ignorat, ſimilitudines comparat, & rebus præſentibus adjungit, atque adnectit futuras. CICER. de Offi. Lib. I. Cap. IV.

„ La principale différence qu'il y a entre „ les Hommes & les Bêtes eſt que celles- „ ci n'agiſſent que par les impreſſions des „ Sens, & qu'elles ne ſont touchées que du „ Préſent, ſans avoir que très-peu de ſenti- „ ment du paſſé ou de l'avenir. Au lieu que „ l'Homme à l'avantage de la Raiſon, qui le „ rend capable de voir les cauſes, les progrès, „ & les ſuites des choſes, de comparer enſem- „ ble ce qui a quelque conformité, & de join- „ dre l'avenir au préſent.

tendement, la volonté, la liberté & les autres facultés de la principale Partie de nous-mêmes, qu'on appelle *Ame raiſonnable*; Partie qui eſt determinée au Bien par le principe invariable de ſon eſſence, Partie qui .. — je vous entends, interrompit *l'Allemand*, lorſque nous agiſſons en conſéquence des ſimples déterminations de cette Ame raiſonnable nous faiſons le bien; mais lorſque nos actions ſont l'effet des déterminations de la partie ſenſitive nous faiſons le mal. — Je ne vous dit point cela, reprit le *Compere*: — eh que diantre dis-tu donc? dit *Pere Jean*, tu nous parles-là d'une Ame raiſonnable qui eſt déterminée au bien par ſa nature &c, comme ſi l'Ame ſenſitive ſeroit néceſſairement déterminée au mal par la ſienne: d'où viennent donc les maux qui affligent la partie du Genre Humain, qui prétend être la plus raiſonnable? d'où viennent les perſécutions que nous avons eſſuyées? tout cela tire-t-il ſon origine d'une Subſtance qui eſt déterminée par ſa nature à faire le bien?

l'orgueil, l'avarice, la haine, la vengeance, les trahiſons, les tyrannies, les cruautés réfléchies ſeroient-ils les effets des déterminations de la Partie ſenſitive? ne doit-on point toutes ces belles choſes aux principales facultés de ton *Ame raiſonnable*? de cet objet ſi digne d'admiration, qui diſtingue les Hommes des Animaux par l'intelligence, la réflexion, le raiſonnement, les connoiſſances, & ſurtout par ce mot admirable de *Conſcience*, ou de *Moi*, dont-on fait tant de bruit? n'eſt-ce point en s'éloignant de la reſſemblance que l'Homme à primitivement avec les Animaux qu'il devient *méchant*, *cruel*, & *feroce*? comme tu dis.

Que l'on ne m'objecte pas que j'ai avancé mille fois dans ma vie qu'il n'y a ni Bien ni Mal moral; que toutes nos actions ſont indifférentes; & que je le répéte tous les jours: car j'entens cela dans l'Etat de Nature, c'eſt-à-dire, dans la ſatisfaction indifférente de tous nos beſoins, dans l'appropriation des choſes né-

néceſſaires à notre conſervation, dans la juſte défenſe de nous-mêmes. Je n'ai point entendu diſculper l'Homme ſocial.

Si cette Subſtance, qu'on appelle Ame, étoit déterminée au Bien par le principe invariable de ſon eſſence, entant que raiſonnable; d'où viendroient donc les Maux qui réſultent de cette détermination? on me dira que c'eſt de l'influence que la Partie ſenſitive a ſur elle: mais cette Partie ſenſitive, eſt l'Ame des Animaux, l'inſtrument de leurs déterminations, & il ne réſulte aucun Mal de ces déterminations: pourquoi donc de l'influence réciproque de deux Subſtances parfaites dans leur eſſence, & determinée par leur principe à agir dans l'Ordre, lorſqu'elles agiſſent ſeules, reſulte-t-il tant de Maux? ces Maux viendroient-ils d'un troiſieme principe qui trouble l'ordre de cette union, de cette influence réciproque? non: il en reſultroit une effet mixte qui ne ſeroit ni phyſique ni moral; & les Actions de l'Homme doué de connoiſſances, & vivant en ſociété, ſont néceſ-

ceſſairement l'une ou l'autre. Qu'as-tu à répondre à cela? — rien, dit le *Compere*, — parles hardiment, je te le permets; — rien, vous dis-je, — parles, je te l'ordonne. — Je n'ai rien à répondre la deſſus. — parles, ou je t'aſſomme. — eh bien puiſqu'il y va d'être aſſommé, je dirai naïvement que je n'entends goute au galimatias que mon cher Oncle viens de débiter; & qu'il feroit bien de ne point raiſonner ſur des matieres dont il n'a aucune connoiſſance. — viens-ça que je t'embraſſe, dit *Pere Jean*: je reconnois par cette réponſe ſimple & naturelle que tu es digne d'être mon Neveu: je préfére la franchiſe & l'ingénuité à tout l'Or de l'Univers.

CHA-

CHAPITRE V.

Changement de matieres.

ORÇA, continua *Pere Jean*, en attendant que j'aie paſſé encore quelque temps à l'Ecole de mon Neveu, & que je ſois en état de raiſonner plus pertinemment ſur la nature de l'Ame, & ſur la méchanique de ſes operations, parlons d'autres choſes.

Un chacun dans ſa vie ne ſe détermine que par quelque motif: celui qui m'a déterminé à embraſſer la vie que je mene, fut le Souverain mépris des fadaiſes du Siecle, & l'amour de la Liberté. Pour toi, dit-il en s'adreſſant au *Juif*, ce ſera ſans doute l'amour de ton profit: car les gens de ton eſpece n'ont pas l'Ame aſſez élevée pour ſecouer le joug de la Bienſéance, de la Religion & des Loix par un motif auſſi noble, auſſi déſintéreſſé que le mien. — Il n'y a point de

Regle

Regle ſans exception, dit *Abiud* (*a*): il eſt vrai que ma Nation a paſſé de tout temps avec raiſon, & paſſera éternellement pour un Peuple ſtupide, groſſier, ſuperſtitieux, ignorant, attaché opiniâtrément aux vétilles, aux minuties des Uſages & Cérémonies qu'il à reçus de ſes Peres (*a*), de méme qu'à ſon Intérêt. Mais il y a des Hommes parmi ce Peuple

(*a*) C'eſt le nom de ce *Juif.*

(*b*) *Natura Gentem Hebræorum præter cæteros Orbis incolas ingenio moroſo, difficili, & ad infamiam uſque pertinaci, finxit . . . . . Moribus aſperis & efferatis . . . . . Gens ſuperſtitioſa & omni penè litteratura deſtituta.*

SPENCER de Legib. Hebræor. p. 625. 629.

„ De tous les Habitants de la Terre, il n'y „ en a point à qui la Nature ait donné un ca„ ractere plus hourru, plus fantaſque, & qui „ portât plus loin l'opiniâtreté . . . C'étoit un „ Peuple dont le naturel étoit auſſi féroce qu'in„ traitable . . . . & qui, ignorant tout ce qui s'ap„ pelle Science, ſe livroit tout entier à la Su„ perſtition.

Les Juifs (*anciens*) étoient un Peuple revêche, méchant, opiniâtre, en un mot, tel qu'il ſemble que Dieu ſe l'étoit choiſi pour la même raiſon que *Socrate* avoit choiſi *Xantippe*; c'eſt-à-dire, ſeulement à cauſe de ſes diſpoſitions, qui étoient peut-être les plus mau-

vai-

ple, qui voient auſſi clair que le *Révérend Pere Jean* de *Domfront* : il n'eſt même point néceſſaire que *Sa Révérence* aille bien loin pour en trouver ; elle n'a qu'à ouvrir les yeux, elle verra ſon *Très-Humble Serviteur*, qui ſe fait gloire d'être de ce nombre-là.

Pour vous faire voir comment je ſuis parvenu à *voir la Lumiere*, comme diſent les *Fran-Maçons*, il eſt à propos que je diſe un mot de mon éducation.

Lorſque je fus en âge, l'on eut grand ſoin de me faire apprendre les ſix-cens-treize Préceptes de la Loi écrite (*a*).

Quand

vaiſes qui ſe pouvoient trouver dans tout le Genre Humain : & cela dans la vue d'exercer, & de faire connoître à tout le monde ſon extrême patience. *V. le Docteur* SOUTH, *Serm. Tom. I. pag.* 539. *Voyez encore le Doct.* BURNET, *Arch. Phil. p.* 332.

Ceux qui connoiſſent les Juifs d'aujourd'hui ſavent qu'ils n'ont point dégénéré de leur Ancêtres.

(*a*) Ces 613 Préceptes ſe trouvent répandus dans les Livres de *Moyſe*. *Maimonides* les raſſembla dans le 12. ſiecle ; & *Leusden* les inſerra en *Hébreu* & en *Latin* dans la premiere Edition de ſon *Philologus Hebræus*, faite en 1656.

Quand je fus un peu plus âgé, je trouvai étrange qu'il fut fait mention dans ces Préceptes de tant de cérémonies, de ſouillures, de purifications, d'oblations ridicules, & ſurtout de ſacrifices pour le flux des Femmes (*a*) & pour la gonorrhée (*b*). Qu'il fut ordonné aux *Juifs* de racheter les premiers nès des Hommes (*c*) & des Anes, ſous peine à ces derniers d'avoir la tête caſſée (*d*).

D'exterminer juſqu'au dernier Rejetton de la Race des Sept Peuples (*e*).

D'être les plus intolérans, les plus vindicatifs, & les plus cruels de tous les Hommes (*f*).

Qu'il fut défendu de manger de pluſieurs Animaux mangeables (*g*).

De manger du raiſin ſec (*h*).

De labourer la terre avec des Animaux de diverſes Eſpeces (*i*). Et de pluſieurs autres

(*a*) Lev. 15. 28. — (*b*) ibid 15. 13. — (*c*) Nomb. 18. 15. — (*d*) Exod. 13. 13. (*e*) Deuteron. 7. 2. — 13-16. — 20. 17. 25. 19. &c. — (*f*) Exod. 23. 33. — (*g*) Levit. 11. 4. — (*h*) Nomb. 6. 3. — (*i*) Levit. 19. 19.

autres choſes, où il n'y a point de ſens commun.

Quand je fus un homme fait, j'examinai les opinions, coutumes, & uſages de ma chere Nation, & je trouvai abſurde de croire que Dieu eût doué les Coqs de raiſon.

Qu'il faille chauſſer le pied droit avant le gauche.

Que c'eſt une profanation énorme de marcher ſur les rognures de ſes ongles.

Que celui qui tue un Oye dans le mois de Janvier doit mourir.

Que la veille des Expiations l'on doive tuer un Coq, ou un Singe.

Que ſi les Femmes n'allument point leurs lampes avant l'ouverture du *Sabath*, elles meurent en couche.

Que l'on ſoit obligé d'ouvrir les œufs par le bout pointu.

Que l'on doive jetter de la terre par deſſus ſa tête en revenant d'un enterrement.

Que le germe de la réſurrection ſe tient dans l'épine du dos &c, (*a*).

l'Examen de toutes ces choſes me révolta, & peu s'en fallut que je ne devinſſe Philoſophe dès ce moment-là. Mais je n'oſai franchir le pas; le préjugé ſur la néceſſité d'être *Juif* ou d'être damné me retint.

Je fus conter mon embaras à un *Rabbin*, qui demeuroit dans notre voiſinage, & qui avoit la réputation de vivre comme un Saint. Je priai cet Homme d'éclairer mes doutes, de lever mes ſcrupules, & de me donner des inſtructions raiſonnables. Ce *Rabbin* loua mon zele, ſe prêta avec plaiſir à ma requiſition, & commença par m'inculquer une forte averſion pour nos freres les *Caraïtes* (*b*), &

(*a*) Ceux qui voudront en ſavoir d'avantage ſur cette matiere, pourront conſulter Buxtorf, *Sinagog. &c.* Leusden, *Philologus Hebræo-mixt.* & les autres principaux Auteurs qui ont traité des Rites, Cérémonies, Uſages, & Opinions des Juifs, & ſurtout le *Talmud.*

(*b*) Les *Caraïtes* ſont une Eſpece de Juifs, qui ſe piquent de ne ſuivre que la Loi écrite.

& Autres qui n'ajoutent aucune foi au *Talmud* (*a*) : puis il m'apprit qu'il y avoit autant de différence entre le *Talmud* & *l'Ecriture Sainte*, qu'entre le vin & l'eau.

Que Dieu étudioit trois heures par jour dans la *Loi*, & neuf dans le *Talmud* (*b*).

Que Dieu ayant diminué la Lune, qui avoit été 21 ans égale au Soleil, crut avoir péché, & ordonna que l'on offrît un ſacrifice propitiatoire pour lui (*c*).

Que Dieu danſa aux noces d'*Eve* (*d*).

Que l'Ange *Gabriel* avoit jetté les fondements de la Ville de *Rome*.

Qu'une bouchée de pain priſe le matin avec un verre de vin guériſſoit le Fiel de ſoixante trois maladies.

Qu'un homme qui avoit bien déjeuné pouvoit courir d'une telle viteſſe, que ſoix-

(*a*) Le *Talmud* eſt le *Recueil* des Traditions ſur les Loix Orales des *Moïſe*, & des Commentaires des *Rabbins* ſur ces Traditions.

(*b*) *Tract. de Sabath. in* Talmude.

(*c*) *Vid. Talmud.*

(*d*) *ibid.*

ſoixante Coureurs étoient incapables de le ſuivre.

Que le Prophete *Helie* ſe trouve dans tous les feſtins.

Qu'il ne faut jetter ni os ni arrête par terre, ni poſer ſon couteau ſur le dos, de crainte que les Anges ne ſe bleſſent.

Que celui qui ſécoue la moële des os ſur ſon aſſiette fait venir le Diable.

Ce *Rabbin* m'enſeigna en outre que Dieu avoit châtré le *Leviathan* ; qu'il en avoit tué la *Femelle*, & qu'il l'avoit ſalée pour la venue du Meſſie : qu'il en avoit agi de même à l'égard du Taureau, qui mangeoit journellement l'herbe de mille Montagnes (*a*).

Que l'Oiſeau בר יובנה *Bar Juchne* ayant un jour laiſſé tomber un œuf de ſon nid, cet œuf écraſa trois cens Cedres par ſa chûte ; qu'étant caſſé il inonda ſoixante Villages ; & que cet Oiſeau étoit réſervé pour être tué à la venue du Meſſie (*b*).

(*a*) Talmud. *in Baba Batra. Cap, V. fol.* 74.
(*b*) ibid. *in Becharoth. p.* 57.

Il n'oublia point non plus de m'inſtruire qu'il y avoit jadis une Grénouille auſſi groſſe qu'un Bourg: que cette Grénouille avoit avalé un Serpent d'une grandeur immenſe; mais qu'il vint un Corbeau qui dévora la Grénouille auſſi facilement qu'un Renard croque une Poule (*a*).

Qu'un Lion étant à plus de 200 lieues de la Ville de *Rome*, ſe mit à rugir d'une ſi terrible force que les Femmes Romaines qui étoint enceintes avorterent toutes: & que cet Lion étant approché environ de 50 lieues de cette Ville, & ayant rugi de même, tous les dents tomberent aux Hommes, & l'Empereur faillit de ſe tuer en culbutant de ſon ſiege (*b*): ce qui faiſoit que ce Lion, ainſi que le Corbeau ſusdit, ſont réſervés pour être fricaſſés à la venue du Meſſie, &c.

Mon vénérable Directeur ſacrifioit une heure tous les matins à me régaler de

(*a*) Talmud. *in Baba Batra. Cap. V. p.* 73.
(*b*) ibid. in *Cholim. Cap. III. p.* 59.

de pareilles bourdes, qu'il aſſuroit être autant d'articles de Foi néceſſaires au ſalut. Un jour il m'en débita une ſi fraîche que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire: le Saint Homme ſe fâcha, & me dit que j'étois un *impie*; pour moi je lui répondis qu'il étoit un *vieux fou*, & je ſortis de chez lui.

Le lendemain de cette aventure, il ſe tint un conſeil de *Rabbins* pour me juger ſur le blaſphême que j'avois proféré en appellant leur Confrere, *vieux fou*: pour comble de diſgrace, deux Femmes allerent ſe plaindre aux mêmes *Rabbins*, que j'avois tué une Poule qui couvoit. En conſéquence de ces deux crimes énormes, il fut décidé que pour le prémier cas (*a*) l'on prendroit un fouet compoſé de deux courroies de peau de Bœuf, & d'une courroie de peau d'Ane, que

(*a*) Ce cas eſt contre le quarante-huitieme Précepte de la *Loi affirmative*, lequel ſe trouve au *Chap. XXII. 7. du Deuter.* Celui qui le commet encourt la Peine du Fouet. Voyez la *Miſna, in Maccotb. Cap. III.*

(*a*), que l'on m'en appliqueroit trente-neuf coups ſur les épaules (*b*), tandis qu'on réciteroit par trois fois le *Verſ.* 38 *du Pſeaume* 78 (*c*). Ce qui fut exécuté le même jour : mais comme je vins à ſoirer pendant l'exécution, je ne reçu que vingt deux coups, & je fus abſous du reſte, ainſi qu'il eſt ordonné au *Chap. II.* § 11. & 14. *du Maccoth* (*d*).

Quand

(*a*) La Raiſon, pour laquelle les Juifs compoſent leurs Fouets de courroies de peau de Bœuf & de peau d'Ane, eſt fondée ſur ce paſſage de l'Ecriture : *Le Bœuf connoit ſon Maître, & l'Ane l'étable de de ſon Maître, mais* Iſraël *ne le connoit point.* ISAIE. Chap. I. 3.

(*b*) Le nombre de coup de fouet qu'un Patient doit recevoir eſt fixé dans le *Deuter, Chap. XXV.* 2, 3. Il eſt parlé de 40. coups dans ce paſſage, mais les *Juifs* n'en donnent que 39. pour faire voir leur indulgence envers le Coupable. Voyez la *Miſna. in Maccoth. Cap. III.* §. 10.

(*c*) A chaque mot l'on frappe un coup : & comme ce Verſet contient 13 mots en *Hébreu*, le nombre des coups ſe trouve complet au bout de ſa troiſieme récitation.

(*d*) Il eſt dit dans ce Chapitre qu'un homme qui foire, ou une femme qui piſſe, pendant qu'on le fouette, doit être abſous du reſte de la Pu-

Quant au ſecond cas, il fut décidé que j'avois encouru *l'Excommunication majeure:* c'eſt pourquoi je fus mené le lendemain à la Synagogue, où après mille cérémonies qui m'auroient encore fait rire ſi l'envie ne m'en eût paſſé la veille, un Vénérable *Rabbin* à barbe blanche ſe mit à rouler les yeux, & à faire des contorſions épouvantables; après quoi il prononça d'une gravité digne du *Doge* de *Gênes* les paroles ſuivantes.

DE PAR LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.

„ Que l'impie *Abiud*, ici préſent, „ ſoit l'Anathême de Ploni, l'Anathême „ des Cieux & des Enfers, l'Anathême „ des Seraphins & des Ophannins, l'Ana- „ thême des grands & des petits dans „ tout *Iſraël.* Que ſon Etoile ſe cou-

„ vre

Punition. *Sons, ſi conſpurcet ſe fimo, aut obſcœno liquore, liber eſt a cæteris plagis; ſcil. ſi Mas fimo & fœmellalotio ſe conſpurcent.* LEUSD. Philolog. Heb. Mixt. Diſſ. XLIX. p. 337.

„ vre de ténébres: qu'il ſoit accablé de
„ plaies, de maladies horribles, & qu'il
„ devienne auſſi lépreux que *Giezi.* Que
„ ſon Or, ſon Argent, ſa Femme, ſoient
„ donnés à d'Autres; que ſes Enfants
„ ſoient expoſés aux portes de ſes En-
„ nemis, & que ceux-ci ſe réjouiſſent
„ de ſon déſaſtre. Que ſa Maiſon de-
„ vienne la retraite des Dragons. Que
„ la colere du Seigneur le tue; qu'il ſe
„ pende comme *Achitophel*; que ſon
„ Ame ſaiſie d'horreur abandonne ſon
„ corps; que ſon cadavre ſerve de pâ-
„ ture aux Serpens & aux Bêtes féroces.
„ Que la terre l'engloutiſſe comme *Coré*
„ & ſes Compagnons; que ſon Nom
„ ſoit en exécration à toute la Poſtérité;
„ & que tout ce qui peut reſter de lui
„ ſoit anéanti à jamais (*a*).

Après

(*a*) La Formule d'Excommunication qu'*Abiud* vient de rapporter eſt bien la même, quant au fond, que celle du ſecond genre qui ſe trouve dans le *Talmud.* Mais l'ordre des Imprécations y eſt tout-à-fait différent. Ceux qui n'entendent point *l'Hébreu*, peuvent la voir dans le *Lex. Talmud. Buxt. p.* 828. comme il s'enſuit.

Ex

Après ce compliment, Le Peuple ſe mit à crier, *Hou! Anathama maranatha, phioï, macabatulé cethron, Hou! hou! hou!* Ce cri me cauſa une telle frayeur, que je m'étant échappé de la Sinagogue, je me mis à courir à toutes jambes, tous les Chiens de la Ville ſe mirent à mes trouſſes, & je ne m'arrêtai qu'à

Ex ſententiâ Domini Dominorum, ſit in Anathemate Ploni, in utrâque domo judicii, Superorum ſcil. & inferorum, in Anathemate item Sanctorum excelſorum, in Anathemate Seraphim & Ophannim, in Anathemate denique totius Eccleſiæ maximorum, & minimorum. Sint ſuper ipſum plagæ magnæ & fideles, morbi magni & horribiles. Domus ejus ſit habitaculum Draconum: caliginoſum fiat Sydus ejus in nubibus: ſit in indignationem, iram & excandeſcentiam: cadaver ejus objiciatur feris & ſerpentibus: lætentur ſuper ipſo hoſtes & adverſarii: argentum & aurum ipſius dentur aliis: & omnes filii ejus ad oſtium inimicorum ipſius ſint expoſiti ..... Abſorbeatur ſicut Korah & cætus ejus: cum terrore & tremore egrediatur anima ejus: increpatio Domini occidat eum: ſtranguletur ut Architophel: ſicut lepra Gechaſi ſit lepra ipſius: neque ulla ſit reſurrectio ruinæ ejus: in ſepulturâ Iſraelis non ſit ſepultura ejus: Alienis detur uxor ejus. In hoc Anathemate ſit N. N. & hæc eſt hæreditas ipſius, &c.

qu'à plus de quinze mille de *Damas*, où cette aventure arriva.

Comme le ſoir approchoit, & que j'étois extraordinairement fatigué, je fus demander le gîte à un vieux *Muſulman*, qui me reçut le plus affectueuſement du monde, & auquel je contai ce qui venoit de m'arriver. L'article de la Fuſtigation le toucha; mais celui de l'Excommunication faillit de le faire mourir de peur: il crut que j'avois amené plus de quinze Légions de Diables dans ſa Maiſon. Bref il alloit me chaſſer, lorſqu'un *Dervis* arriva, qui raſſura le Vieillard en lui diſant qu'il le déferoit de ces Diables. Pour cet effet, il me fit mettre les deux pieds dans une terrine pleine d'eau; il me pendit un eſpece de chapelet au cou; il marmota quelques mots entre ſes dents, puis il ſe mit à hurler & à faire des grimaces cent fois plus épouvantables que celles que le *Rabbin* avoit fait le matin: ce qui dura environ une heure. La furie du *Dervis* étant appaiſée, il me donna une petite

Piece

Piece de cuivre chargée de caracteres, qui avoient la vertu de tenir les Diables éloignés à plus trente milles; il jetta de la bouze de Vache & du poil de Chameau dans le feu; il dit au Vieillard qu'il pouvoit ſe tranquilliſer; & finit par me demander un *Sequin* pour ſes peines.

Le *Dervis* ayant reçu ſon *Sequin* il partit. Le Vieillard ſatisfait me donna bien à ſouper; je me couchai; & le lendemain je pris la route de *Smyrne*.

Etant arrivé à *Smyrne* je trouvai un *Juif* qui dogmatiſoit en cachette, & qui tâchoit de renouveller le *Sadducéeniſme*.

Tout le monde ſait que les *Sadducéens* rejettoient les Prophetes (*a*) & les Tradi-

(*a*) Pluſieurs prétendent que les *Sadducéens* rejettoient les Prophetes, parce que venant à J. C. pour le ſonder ſur ce qu'il penſoit touchant la Réſurrection des morts, le Sauveur choiſit préférablement un paſſage du *Pentateuque* pour leur prouver cette Réſurrection. *V. Matth. II.* 23. — SAINT JERÔME dit dans un endroit de ſes Ouvrages, *Sadducæi quinque tantum libros* Moïſis *recipiebant*, *Prophetarum vaticinia reſpuentes*. — GORIONIDES, *Cap.* 29. confirme la même choſe: *Sadducæi*, dit-il, *dicunt*

ditions; qu'ils ne s'attachoient purement qu'à la Lettre des Livres de *Moïſe*; & que ne trouvant rien dans aucun de ces Livres qui leur apprît que l'Ame fut immortelle, ils regardoient cette ſubſtance, ainſi que les *Epicuriens*, comme une propriété de l'organiſation du Corps.

Quoique ce dernier ſentiment me plût infinement, je ne voulois point l'adopter ſans connoiſſance de cauſe: c'eſt pourquoi je fus trouver ce *Juif*, & lui dis qu'il étoit bien vrai que le *Pentateuque* ne faiſoit aucune mention de l'immortalité de l'Ame, mais que ce Livre ne parloit auſſi nulle part de ſa mortalité: que par conſéquent l'on ne pouvoit ſe ſervir de ſon authorité pour affirmer le

pour

cunt ne credamus, neque audiamus ullam traditionem, aut ullam expoſitionem, niſi ſolam legem Moſis. — Mais *Druſius*, Lib. III. Cap. IX. ainſi que pluſieurs autres Savants, ſoutient qu'il n'y avoit que les *Sadducéens* qui demeuroient parmi les *Samaritains* qui rejettaſſent les Prophetes, & que ceux qui demeuroient en *Judée* regardoient les Livres Prophétiques pour avoir été inſpirés de même que ceux de *Moyſe*.

pour ou le *contre* de cette queſtion. J'ajoutai qu'il feroit de moi un Proſélite, s'il pouvoit me donner des raiſons qui prouvaſſent ſuffiſamment ſon opinion. Ce *Juif* me répondit qu'il étoit fort occupé ce jour-là, & qu'il me ſatisferoit une autre fois.

En attendant, je fus trouver un autre *Juif* qui écrivoit contre le *Sadducéen*, & lui demandai s'il avoit de bonnes raiſons à oppoſer à ſon Adverſaire? — j'en ai de très bonnes, me répondit-il; je veux prouver à toute la Terre qu'il eſt un Coquin & un Scélérat. — Mais, mon Ami, ce que vous alléguez-là ne ſont que des ſottiſes, & non des raiſons: un Homme peut fort bien être un Coquin, un Scélérat, & avancer une propoſition fondée & véritable. — Seroistu auſſi *Sadducéen*, toi, qui fais le raiſonneur?... bon: voici de nouvelles matieres à mettre dans mon Livre. Je prouverai qu'il a envoyé des eſpions chez moi pour.... ah mon cher Frere! ſi vous avez le malheur d'être l'un de

ſes

ſes Diſciples, ouvrez les yeux, rentrez dans le chemin de la Foi, ou vous allez vous perdre comme *Caïn.* — Je ne ſuis le Diſciple de perſonne : je ſerai celui de la Vérité auſſitôt que je trouverai quelqu'un aſſez habile pour me la montrer. Mais il me faut des raiſons, & juſqu'à préſent vous ne m'en avez donné aucune. — Tu ne ſais donc pas que *Caïn* eſt l'Auteur de l'opinion damnable des *Sadducéens* ſur la nature de l'Ame ? — non. — Tu n'as donc jamais lu le *Targum* de *Jeruſalem* ? — non — hé bien, lis-y : tu y trouveras que *Caïn* tuant *Abel* proféra ces paroles exécrables : *il n'y a ni Juge ni jugement après cette vie. Il n'y a aucune recompenſe pour les Bons, ni aucune punition pour les Méchants* (*a*). — Ce conte-là, dis-je à mon idiot de *Juif*, ne

(*a*) ואמר להבל אחוי ולית דיין ולית עלם אוחרן ולא למתן אגר טב לצדיקיא ולא לאתפרע מן דשיעיאעני קין *Sic reſpondit Cain & dixit Habeli fratri ſuo, non eſt judicium, neque judex, neque ſæculum aliud, neque merces bona juſtis, vel ultio impiis.* TARG. Geneſ. IV. 8.

ne prouve encore rien : parce que ſi *Caïn* a eu tort de tuer ſon Frere, il ne s'enſuit pas qu'il ait débité un menſonge en le tuant. D'ailleurs comme ce conte eſt rapporté dans le *Targum* & non dans le *Pentateuque*, & que ſelon votre adverſaire il n'y a que ce dernier Livre qui ſoit digne de Foi, il dira que c'eſt une invention humaine ſur laquelle il n'y a aucun fondement à faire. La queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'immortalité de l'Ame eſt affirmée ou niée dans les Livres de *Moïſe* : or elle n'eſt ni l'un ni l'autre, car le paſſage de *l'Exode* (*a*) qu'on allégue ordinairement n'y a aucun rapport direct : donc il faut des raiſons puiſées dans la ſaine Philoſophie pour combattre l'opinion des *Sadducéens* : mais vous n'êtes pas Philoſophe. Adieu.

— Le Lendemain je fus retrouver le *Sadducéen.* Je lui rapportai la converſation que j'avois eue avec celui qui ſe dif-

(*a*) Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob. *Exod. III. 6.*

diſpoſoit à le combattre; & lui dis que s'il n'avoit point de meilleures raiſons pour nier une Choſe, que ſon Antagoniſte n'en avoit pour la prouver, qu'ils ſeroient bien l'un & l'autre de ſe taire. Il m'avoua franchement que non: & que c'étoit juſtement parce qu'il n'avoit aucune preuve certaine de la mortalité de l'Ame, ni ſon Adverſaire de ſon immortalité, qu'il s'étoit mis à dogmatiſer ſur ce point. — C'eſt donc, lui dis-je, par envie de vous ſingulariſer que vous dogmatiſez? — ſans doute, me répondit-il: cela m'amuſe & me divertit; ſi je me fais des ennemis, je m'acquiers des admirateurs; l'une des choſes efface l'autre, & la ſatisfaction de faire parler de moi eſt de reſte. — Voici, répliquai-je, la premiere fois de ma vie que je trouve la ſincérité jointe à l'ignorance. Vous n'êtes cependant point l'homme que je cherche, car je veux de la ſincérité & du ſavoir.

En ſortant de chez le *Sadducéen* je rencontrai un de mes Compatriotes qui

voit le nom d'être un peu incrédule. Cet Homme s'appercevant que j'étois inquiet, rêveur & mélancolique, me demanda ce qui me tourmentoit? je lui dis que c'étoit la Vérité, que je ne ne pouvois trouver. — Tu trouverois plutôt la Pierre Philoſophale, reprit-il: penſes-tu que ſi tant de milliers d'Hommes ont couru en vain, & courent encore de même après elle, il te ſoit réſervé de la découvrir? crois-moi, vis tranquille, & ne t'inquiéte pas ſi la Vérité exiſte ou ſi elle eſt *trouvable*: ſa découverte ne te rendroit ni plus parfait ni plus heureux. As-tu beſoin de connoître ſi une choſe, purement indifférente à ton égard, eſt ou n'eſt pas, pour jouir des plaiſirs de la vie? la nature te tends les bras; tu es jeune; tu es environné d'un Océan de plaiſirs de toute eſpece; noyes-y tes ſoins, ton inquiétude, & ta vaine curioſité.

Au reſte je ſuppoſe que tu la trouves cette Vérité que tu cherches tant: Ceux qui ont intérêt qu'on ne la découvre

couvre jamais te tourmenteront ; Ceux qui ſe ſoucient fort peu qu'on la trouve ou qu'on ne la trouve pas, mais qui ont des raiſons pour qu'on ne la divulgue pas, te perſécuteront ; Ceux qui ont embraſſé un vain fantôme pour elle, & qui croient la tenir, te lapideront. Je le répéte donc, la recherche du Vrai eſt inutile, ſa découverte eſt nuiſible ; peut-être impoſſible, la vie eſt faite pour jouir, jouiſſons-en & ſoucions-nous du reſte. — Mais *Moïſe* & les *Prophetes* n'ont-ils point été.... — *Moïſe* étoit *Moïſe*, & les *Prophetes* étoient des *Prophetes* (*a*). Si tu aimes

à

(*a*) Mais non des *Prophetes* affamés, tels que ces *Viſionnaires* de la Légende, dont les jeûnes, les veilles, les méditations continuelles leur échauffoient tellement la tête, qu'ils liſoient dans le paſſé, le préſent & l'avenir ; & qui par deſſus le marché, voyoient encore de temps en temps Dieu, les Anges, les Saints, les Démons, & tous les Eſprits qui exiſtent dans l'Univers. Ecoutons raiſonner un *Savant Anglois* ſur la maniere dont les anciens Prophetes acqueroient le don de Prophétie. *Il*

à lire, ouvre l'Hiſtoire de tous les Peuples de la Terre, & tu verras de quoi l'ambition & la ruſe, l'imagination & l'enthouſiaſme ſont capables. Sais-tu le *François*? — oui: — écoute les Vers que je vais réciter, & fais-en ton profit.

Quand je cherche & que j'enviſage
Les preuves d'une Déïté,
J'en connois l'excellence & la ſolidité;
J'adore en frémiſſant cette Divinité,
Dont

In Judæorum ſacrificiis incipiebant hymni & choreæ in laudem numinis, propterea ut videtur, quod poſt hilaritatem illam quam è vini hauſtu conceperant, aptiores viderentur ſacro illi enthuſiaſmo percipiendo quo ſacra illa eſſent peragenda. Multis hæc probari poterant, ni vidiſſem orationem potiùs eſſe contrahendam. Et verò corporeis id genus auxiliis Judæos uſos eſſe conſtat ad concipiendum ſpiritum propheticam: ſic muſicam adhibuit Eliſæus, cibum filii Eſavi, & vinum ſenior Iſaacus. DODWELL, de jure Laic. p. 359.

L'on voit par ce paſſage que deux cauſes différentes peuvent produire le même effet. Les Prophetes de la nouvelle Loi ne prophétiſent qu'à jeun, qu'à l'aide des veilles, des méditations, d'une contention d'eſprit qui leur échauffe le ſang: Ceux de l'ancienne n'acqueroient l'eſprit prophétique que par les chants, la danſe, le vin, la bonne chere, & qu'au ſon des inſtruments.

Dont mon eſprit ſe forme une ſi belle Image:
Mais, quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obſcurité,
La Vérité cachée en un épais nuage
A mon eſprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité.
En vain de tout côté je cherche quelque uſage,
Qui du bon ſens ne ſoit point écarté,
De mille préjugés chaque Peuple entêté
Me tient un différent langage,
Où la Raiſon prudente & ſage
Ne voit qu'incertitude & qu'ambiguité.
Le Vulgaire en aveugle, à l'Erreur s'abandonne
Et la plus froide fixion,
Marquée au coin ſacré de la Religion,
Des Sots Admirateurs dont la Terre foiſonne
Frappe l'imagination.
Chrétiens ou Siamois, tout le monde raiſonne:
L'un veut blanc, l'autre noir, & ne s'accordant point,
Chacun des deux me dit: *ma créance eſt la bonne,*
Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sarbonne?
Aucun. Mais je demande un juge ſur ce point,
Qui ſoit droit & ſincere, & n'épouſe perſonne.
Ce ſera le Bon ſens, qui leur dit en deux mots.
„ *Vous êtes tous les deux bien fourbes, ou bien ſots.*
„ *l'Eſprit humain veut des preuves plus claires*
„ *Que les Lieux communs d'un Curé.*

„ *Ce fatras obſcur de Myſteres.*
„ *Qu'on débite au peuple effaré,*
„ *Avec le Bon Sens n'eſt pas bien meſuré;*
„ *La Raiſon n'y peut rien connoître:*
„ *Et quand on les croit, il faut être*
„ *Bien aveugle, ou bien éclairé.*

— Ma foi, ceci eſt bien vrai! m'écriai-je: — écoutes donc, me dit le *Sadducéen*, le plus beau eſt encore à venir.

Les Hommes vains & fanatiques
Reçoivent ſans difficulté
Les fables les plus chimériques:
Un petit mot *d'Eternité*
Les rend benins & pacifiques:
Et l'on réduit ainſi le Public hébété
A baiſer les liens dont il eſt garroté.
Ces viſions mélancoliques
Des Peuples arrogans ſoumettent la fierté,
Et produiſent en eux cette docilité
Qui dans les ſages Républiques
Entretient la tranquillité.

Zoroaſtre jadis par ſemblables pratiques
Sut fixer des *Perſans* l'Eſprit inquiété
Et ſurprit leur crédulité
En rangeant ſes Loix politiques

Sous

Sous l'Entendart de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu dans un Antre écarté
Des Viſions Béatifiques :
Il fit entendre à ces Hommes ruſtiques,
Que Dieu dans ſon éclat & dans ſa majeſté,
A ſes yeux éblouïs s'étoit manifeſté ;
Il leur montra des Ecrits autentiques
Qui contenoient ſa volonté :
Il appuya par des tons patétiques,
Un conte ſi bien inventé :
Tout le Monde fut enchanté
De ces fadaiſes magnifiques :
Ce menſonge ſubtil, paſſant pour vérité,
De ce Légiſlateur fonda l'authorité,
Et donna cours aux créances publiques
Dont le Peuple fut infecté.

— Et qui a fait ces vers? dis-je à mon homme: — c'eſt un Auteur François. — cet Auteur a terriblement de l'eſprit: ſi je croyois le trouver, je partirois tout à l'heure pour la *France*, je me mettrois ſous ſa conduite, & je n'en ſortirois pas que je n'en fuſſe autant que lui. — Tu es bien téméraire ? n'importe: ſi tu es curieux d'apprendre, tu peux partir: ſi tu ne trouves pas l'Auteur de ces vers, tu en trouveras mille

autres qui le valent bien, & qui ſe feront un plaiſir de t'inſtruire. — Si cela eſt, mon départ eſt réſolu. Adieu.

— Dès le moment j'écrivis à un Ami que j'avois à *Damas*; je le priai de vendre tous mes Effets & de m'en faire tenir le montant. Lorſque j'eus reçu mon Argent je m'embarquai pour la *France*; j'y fis mon cours de Philoſophie, & je ne gardai de *Juif* que la barbe: & ſi je n'ai point découvert la Vérité, j'en ai du moins approché de bien près. Enfin, au bout de quatre ans mes affaires me rappellerent à *Smyrne*, où j'eus l'honneur de connoître le Révérendiſſime *Pere Jean*; quelques années après j'eus la ſatisfaction de le rencontrer à *Petersbourg*, & les circonſtances que vous ſavez tous, me procurerent le bonheur de vivre aujourd'hui avec lui.

— Oh! oh! dit *Pere Jean* au *Juif*, je ne te croyois pas ſi reſpectable. Ma foi je t'en fais mon compliment. La Philoſophie pratique t'avoit mérité mon amitié, la théorique t'acquiert aujourd'hui mon

mon eſtime. Touche-là : & conte que ſi la ſincérité étoit bannie de la Terre, elle ſe trouveroit refugiée dans le cœur de *Pere Jean.*

Comme il étoit fort tard lorſque le *Juif* eut fini de parler, ceux qui avoient appétit ſouperent, & les autres ſe coucherent.

CHAPITRE VI.

Diego *revient de ſa Létargie, & ne ſe reſſouvient aucunement de ſon voyage en l'autre Monde. Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'Hiver nous avoit contraint de ſéjourner.*

Le lendemain matin *l'Eſpagnol* revint de ſa létargie, mais il ne ſe reſſouvenoit point d'un ſeul mot de tout ce qu'il nous avoit conté la veille (*a*) : ce qui

(*a*) Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que quelques propos que nous lui tinmes par la ſuite ſur cet article, quelques queſtions que nous lui fimes, il ne s'en reſſouvint point davantage.

qui donna lieu au *Compere* de diſſerter amplement ſur les cauſes phyſiques de l'oubli des choſes, qui ſe paſſent dans notre imagination pendant les rêves & les délires.

Lorſque la diſſertation du *Compere* fut finie, *l'Anglois* eut la complaiſance de nous régaler à ſon tour de ſon Hiſtoire. Le jour ſuivant *l'Allemant* & le *Suédois* firent la même choſe: & ces Hiſtoires firent naître cent petites obſervations qui donnerent lieu à quelques queſtions curieuſes & intéreſſantes, dont la diſcuſſion occupa la Société philoſophique pendant les trois mois que nous reſtâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces Hiſtoires, ces obſervations, ces queſtions, ſont trop longues à rapporter ici, je les réſerve pour un autre Ouvrage. En attendant, je paſſe à notre départ.

Le Lecteur ſe ſouviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hiver pour gagner *Samarcand* par la *Tar-*

ta-

tarie Orientale avoit été infructueuſe (*a*). C'eſt pourquoi lorſque le beau temps fut venu le *Compere* réſolut de dirriger notre route au *Sud-Eſt.*

Après avoir marché environ quarante cinq jours à travers des montagnes & des forêts immenſes, abondantes en toutes ſortes d'animaux, le Pays devint moins fertile. Le *Compere* nous ayant avertis que nous allions entrer dans le Déſert de *Samoio*, nous ſongeâmes à l'avenir; nous fimes une chaſſe qui nous procura environ ſix cens livres de viande que nous fimes ſécher à la fumée: après quoi nous entrâmes dans le Déſert, eſpérant d'y trouver quelques ſecours, qui joints à notre viande nous mettroient en état de le traverſer ſans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes: la terre n'étoit plus qu'un ſable rougeâtre, couvert de mouſſe ſe-

(*a*) *Voyez le Tom. I. p.* 334.

ſeche, & de quelques plantes de jong-marin, différent de celui qui croit en *Europe:* l'on n'y voyoit ni rivieres, ni ruiſſeaux; toute l'eau qu'on pouvoit trouver étoit une eau croupiſſante & verdâtre, contenue dans des étangs ſans poiſſon: quant aux animaux, ce Déſert n'étoit peuplé que d'une eſpece de Belettes que nous rencontrions aſſez rarement; encore falloit-il être bien ſubtil pour en approcher d'aſſez près pour les tirer.

A fait que nous avancions, le Déſert devenoit plus ſablonneux, plus ſec, plus ſtérile, & les Belettes plus rares. Quelques jours après le Soleil ne parut plus; nous nous trouvâmes déſorientés: ce qui nous fit réſoudre de ſéjourner en attendant qu'il reparût de nouveau: mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avoit point plus d'apparence qu'il ſe montrât que le premier inſtant de ſa diſparition. Comme nos proviſions diminuoient, & que les Belettes étoient devenues d'une ra-

rareté extrême, le *Compere* ſe détermina à nous conduire au hazard, eſpérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois ſemaines le Soleil ne paroiſſoit point encore, & nos vivres tiroient à leur fin. Nous nous vîmes reduits à deux livres de viande par jour entre nous huit; puis à une livre; ſi bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim & de fatigue. Le *Compere* avoit beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles; *Pere Jean* avoit beau nous encourager par ſa conſtance & par ſa fermeté, rien n'y faiſoit, le courage & la Philoſophie étoient à bout; *Diego* avoit beau promettre d'aller à *S. Jacques*, & de porter un cierge à *nuoſtra Signora del Pillar*, le *Saint* & la *Signora* étoient ſourds.

Enfin nous n'avions plus de vivres, nous ne ſavions de quel côté tourner, la mort s'offroit de toutes parts, lorſque tout à coup nous appercûmes un horiſon bordé d'arbres. Cette découverte nous ren-

rendit la vie : nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de ſapins aſſez éloignés les uns des autres : mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup l'eſpoir & les forces nous abandonnerent tout-à-fait, nous ne pûmes aller plus loin. Le ſeul *Pere Jean* tenoit bon : ſes forces n'étoient point encore affoiblies ; ſon courage naturel étoit au deſſus de la fortune la plus cruelle, du ſort le plus affreux : ſi quelque choſe pouvoit le toucher en ce moment, c'étoit l'etat déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le *Révérend Pere* prit un fuſil, de la poudre & des bales, il nous dit qu'il alloit faire un dernier effort pour nous conſerver la vie, & nous laiſſa. Le ſoir étant venu, & voyant qu'il n'arrivoit point, nous

nous

nous trouvâmes plus déſeſpérés, plus accablés que jamais. Le *Compere*, à l'imitation de *Séneque*, vouloit mourir en moraliſant, mais perſonne ne l'écoutoit plus; *Diego* même ne prioit plus: notre extrême foibleſſe nous avoit mis dans un état d'inſenſibilité, où la mort alloit terminer nos jours & nos malheurs, ſans nous en appercevoir. Bref, le plus robuſte d'entre nous n'avoit peut-être plus ſix heures à vivre, lorſque *Pere Jean* arriva.

Le bruit qu'il fit à ſon arrivée me fit ouvrir les yeux; je l'apperçus avec un Ours monſtrueux ſur ſes épaules & jurant comme un damné.

Lorſque le *Revérend* eut jetté ſa charge, il alluma du feu, & fit cuire une partie de ſa chaſſe. Après quoi il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon, mais il ne nous laiſſa point manger: il ſe contenta de manger pour nous: deux heures après il nous donna encore bouillon; ainſi du reſte; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures nos forces aug-

augmenterent, le Compere ſe remit à prêcher, *Diego* à prier, les autres à ſe lamenter, & moi à pleurer: la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'Ours, nous faiſoit regretter en quelque ſorte de n'être point morts avant l'arrivée de *Pere Jean.*

Deux jours après cette chaſſe le *Révérend* repartit derechef, & fut trois jours ſans reparoître. Nous crûmes qu'il s'étoit égaré, ou que quelque Bête féroce l'avoit devoré: enfin il revint, mais il n'avoit rien. Ce qui nous obligea de ménager le reſte de notre Ours, & de partir le plutôt qu'il nous fut poſſible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien: ſi nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étoient ſi rares, ces traces étoient ſi anciennes, que nous regardions cet endroit comme abſolument inhabité de tout ce qui peut avoir vie.

Pour ſurcroit de malheur, le Soleil qui s'étoit montré pendant quelques jours étoit en-

encore diſparu: nous voyagions derechef ſans ſavoir vers quelle partie du monde nous dirrigions nos pas. Bref, notre petite proviſion touchoit à ſa fin, lorſque nous arrivâmes dans un endroit où la mouſſe dont la terre étoit couverte, fit place à un eſpece d'herbe particuliere, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avancâmes encore quelques milles, nous rencontrâmes quelques brouſſailles parmi leſquelles il y avoit une garenne de lapins. *Pere Jean* fit auſſitôt un piége, & prit quelques uns de ces animaux: mais il ne nous parut point que cette garenne fût aſſez peuplée pour nous nourrir long-temps: c'eſt pourquoi nous nous mîmes en devoir de chercher s'il n'y en avoit point quelqu' autre dans les environs.

CHAPITRE VII.

Aventure Singuliere.

Nous rodâmes quelque temps çà & là; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée: nous ne déſeſperâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin; il nous paroiſſoit impoſſible que ce fût-là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux: ce qui, comme je viens de dire, nous avoit fait reprendre courage à tous; excepté à *l'Anglois*, qui paroiſſoit abſorbé dans une telle mélancolie qu'il ne parloit plus; il ne ſavoit même s'il devoit prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de ſéjourner trois ou quatre jours près de cette garenne, tant pour nous repoſer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous ſeroit

roit poſſible, le ſecond jour de ce ſéjour l'eſprit de *l'Anglois* parut plus troublé que jamais. Tantôt il avoit le viſage enflammé, les yeux étincelans, & marchoit d'une grande vîteſſe; tantôt il pâliſſoit, ſa vue s'égaroit, il s'arrêtoit, s'aſſeyoit; en faiſant des geſtes qui ne denotoient que trop l'état affreux où ſon ame étoit plongée.

Le ſoir étant arrivé il ſe coucha près de nous ſur le gazon; mais il ne put repoſer; il s'agitoit, ſe tournoit, s'aſſeyoit, & ſe recouchoit ſans ceſſe; il ſoupiroit, il gémiſſoit, & crioit quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fût plus tranquille, il parut même prendre quelque repos. Mais bientôt après il ſe leva d'une vîteſſe extrême; il marcha quelques pas avec précipitation; il s'arrêta tout court; il revint à nous; puis, étendant les bras, ſerrant les poings, & jettant vers le Ciel un regard terrible, il s'écria: — non!... c'en eſt fait! la fortune inexorable m'a perſécuté toute ma vie; elle

me brave en ce moment ; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ſes coups. — en même temps il ſaiſit une corde, il ſe la paſſe au cou, & court pour ſe pendre au premier arbre. Mais le *Compere* le pourſuivit, l'arrêta, le ramena, & lui adreſſa les paroles ſuivantes :

— Mon Ami, j'ai ſouvent entendu dire que la manie de ſe pendre prenoit quelquefois aux *Anglois*, mais on me diſoit en même temps qu'ils exécutoient cela avec tout le ſang froid imaginable : & vous vous êtes préparé a cette action par des agitations & des grimaces de Démoniaque. Ce n'eſt pourtant point que je préfére la maniere de vos compatriotes à la vôtre, car ſi l'envie de me pendre me prenoit à mon tour, je crois que je ne la mettrois en exécution ni d'une façon ni de l'autre : je raiſonnerois auparavant : & je ne me livrerois point ſi facilement à ce déſeſpoir funeſte, qui ſe manifeſte aux uns ſous l'ombre d'une mélancolie ſombre & farouche, & aux autres par les ſymptomes d'une frénéſie enragée.

Il eſt vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune: il eſt encore vrai que tout ce que vous avez ſouffert depuis quelques jours, eſt un rengrégement de maux capable d'ébranler la conſtance de l'homme le plus intrépide: enfin il eſt vrai que nous ne ſommes point ſûrs de ſortir jamais de ce Déſert affreux. Mais ce qui eſt paſſé eſt paſſé; il n'y faut plus ſonger. Quant à l'avenir, nous avons des apparences plus conſolantes que ces jours derniers: nous ſommes arrivés dans un endroit où la terre commence à ſe couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous ſervent de nourriture, & où nous pouvons en découvrir d'autres; ainſi du reſte, juſqu'à ce que le deſtin, las de nous pourſuivre, nous conduiſe dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, & ſa vue n'a fait ſur vous que l'effet ordinaire qu'il

fait ſur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraye d'une maniere horrible, & vous courez vous y précipiter. Quelle inconſéquence !

Notre mort eſt prochaine, ou elle eſt éloignée ; ſi elle eſt prochaine, ce n'eſt point la peine de l'avancer ; ſi elle eſt éloignée nous avons encore les temps de voir la fin de nos maux. La vie eſt le plus beau préſent que la nature nons ait fait ; c'eſt être ingrat que d'y renoncer ſi légérement. Si le Sage ne doit point ſe laiſſer éblouir par les honneurs & la proſpérité, il ne doit point non plus ſe laiſſer abattre par les malheurs (*a*) : la douleur & l'infortune ſont les aliments de la vertu, ainſi que le contraire eſt la pierre de touche de la philoſophie. „ Il y a bien „ plus de conſtance à uſer la chaîne qui „ nous tient qu'à la rompre, dit *Montagne* „ (*b*), & plus d'épreuve de fermété en „ *Re-*

(*a*) *Sapiens non metu frangitur, non poteſtate mutatur, non extollitur proſperis, non triſtibus mergitur.* Augustin. ad Simplician.

(*b*) Eſſais, Liv. II. Chap. III.

„ *Regulus* qu'en *Caton.* C'eſt l'indiſcré-
„ tion & l'impatience qui nous hâtent
„ le pas... C'eſt le rôle de la couardiſe,
„ non de la vertu, de s'aller tapir dans
„ un creux, ſous une tombe maſſive,
„ pour éviter les coups de la fortune
„ (*a*).... tous les inconvéniens ne va-
„ lent pas qu'on veuille mourir pour les
„ éviter. Et puis y a tant de ſoudains
„ changemens aux choſes humaines,
„ qu'il eſt mal aiſé à juger à quel poinct
„ nous ſommes juſtement au bout de
„ noſtre eſpérance. Toutes choſes, di-
„ ſoit un mot ancien, ſont eſpérables à
„ un homme pendant qu'il vit (*b*).

Je

(*a*) *Rebus in adverſis facilè eſt contemnere vitam:*
Fortius ille facit qui miſer eſſe poteſt.
MART. Lib. II. Epigram.

(*b*) MAD. DES HOULLIERES a fort bien rendu le commencement de ce paſſage de *Montagne.* Voici comme elle parle dans ſes *Réflex. Diverſes, Stan. X.*

En grandeur de courage on ne ſe connoit gueres
Quand on éleve au rang des Hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire

A

Je ne nie cependant point, qu'il y ait des circonſtances malheureuſes où la mort eſt préférable à la vie. Je ſais au contraire qu'il y a certaines occaſions, certains moments, où il eſt glorieux de ſe donner la mort: mais la difficulté eſt de connoître ces occaſions, ces moments, & de les ſavoir ſaiſir à point nommé, ſans les anticiper ni les outre-paſſer. Pour moi, je ne connois d'occaſion de ce genre, que celle où un galant homme eſt ſur le point de ſervir de triomphe à un ennemi lâche & mépriſable; ni d'autre moment, que celui où des tourments cruels, une mort ignominieuſe, vont aſſouvir par leur ſpectacle la férocité de quelque tyran odieux. Mais l'état où nous ſommes eſt bien éloigné de telles circonſtances.

Lorſ-

A rendu les noms ſi fameux,
Qu'ont-ils fait de ſi grand? ils ſortoient de la vie,
Lorſque de diſgraces ſuivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux:
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille:
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer!
Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Lorſque le *Compere* eut fini de parler, *Pere Jean* lui dit: — je voudrois bien ſavoir pourquoi mon *Cher Neveu* s'arroge le privilege d'empêcher les gens de ſe pendre lorſqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de Lieux Communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie & la violence; mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à ſa fantaiſie, ſurtout lorſque ſes actions ne portent aucun préjudice à perſonne.

Orça, notre Ami, continua *Pere Jean*, en s'adreſſant à *l'Anglois*, n'écoutes point *Mon Neveu.* C'eſt un bavard qui les trois quarts du temps ne ſait ce qu'il dit: il fait le Philoſophe, & il auroit ſouvent beſoin des leçons de ſes propres diſciples. Crois-moi, pends-toi. Il y auroit de la lâcheté à reculer après avoir été ſi loin. Si le *Compere* t'a dit *que la vie étant le plus beau préſent que nous ait fait la Nature, il y avoit*

de l'ingratitude à y renoncer ſi légérement, je te dis, moi, qu'il y auroit premierement de la cruauté en la Nature, ſi elle nous avoit doué d'une choſe, dont nous ne puiſſions nous défaire ſans lui être ingrats, lorſque cette choſe nous devient à charge. Je n'ai lu nulle part que la reconnoiſſance fût le prix de l'injuſtice. D'ailleurs, ſi la vertu du Sage conſiſte en partie à ſavoir ſupporter la douleur & l'infortune, ſa prudence lui dicte avant tout de ſe mettre à l'abri de leurs atteintes: & le meilleur abri qu'on puiſſe trouver en ce cas eſt la mort. *Mors omnium dolorum eſt ſolutio & finis*, dit *Séneque* à ceux qui entendent le latin, *ultra quam mala noſtra non exeunt, quæ in illam tranquillitatem, in qua antequàm naſceremus jacuimus, reponit* (*a*).

— Ici

(*a*) „ La Mort eſt la fin de tous maux, au „ delà de laquelle nous n'avons plus rien à „ ſouffrir : elle nous remet dans cet état de „ repos où nous étions avant que de naître. „ *Conſol. à Mar. C. XIX.*

Seneque n'a point tiré cela de ſon crû; pluſieurs Anciens avoient dit la même choſe avant lui;

— Ici *Pere Jean* nous défendit à tous, ſous lui ; entre autres *Lucrece*, Livre III.

Nil igitur mors eſt, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur :
Et velut anteacto nil tempore ſenſimus ægri,
Ad conſtigendum venientibus undique pœnis ;
Sic ubi non erimus, cum corporis, atque animai
Diſcidium fuerit, quibus è ſumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quicquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, ſenſumque movere :
Non ſi terra mari miſcebitur, & mare cælo.

„ Puiſque l'ame eſt mortelle, la mort n'eſt „ donc rien ; & ce rien ne doit point nous „ toucher : comme nous n'avons été en but à „ aucuns maux avant que de naître, de même „ lorſque la ſéparation de l'ame & du corps „ ſera faite, lorſque nous ne ſerons plus, rien „ ne pourra nous arriver ; rien ne pourra plus „ nous toucher ; quant même le ciel, la terre „ & la mer ſe confondroient.

Le Philoſophe de Sans Souci, qui ſans doute avoit lu *Lucrece* & *Seneque*, dit à peu près la même choſe en ces Vers, qu'il adreſſe au Marechal *Keith*.

Ainſi de l'avenir jugeons par le paſſé :
Comme avant que je fuſſe je n'avois point penſé.
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption ſeront anéanties,
Par un même deſtin je ne penſerai plus :
Non, rien n'eſt plus certain, ſoyons-en convaincus
Dès que nous finiſſons notre ame eſt éclipſée,
Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée (*)
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baiſſe & périt.

(*) ..... *ſeu ſumus in altas aëris aulas.*
LUCRET. Lib. III. v. 456.

ſous peine d'encourir ſon indignation, d'empêcher *l'Anglois* de ſe pendre, ſi l'envie lui en continuoit. Mais par un effet ſingulier de cet eſprit d'inconſéquence & de contradiction que l'homme porte en ſoi, *l'Anglois* qui s'étoit montré plus déterminé que jamais pendant le diſcours du *Compere*, perdit courage à celui du *Révérend:* les trois quarts de ſon tranſport s'évaporerent; un embaras extrême, cauſé par le remord d'avoir été ſi loin, & par la honte de reculer, lui ſuccéda: en un mot, je ne ſais ſi dans ce moment le pauvre *Anglois* étoit plus digne de compaſſion que de riſée.

Le *Révérend* s'étant apperçu de cet embaras reprit ſon diſcours, & lui dit: — Mais il me paroit que tu trembles? n'eſt tu plus cet Anglois intrépide? ſerois-tu devenu une femmelette craintive? Las d'être pourſuivi par la fortune ennemie, tu courois te refugier dans les bras de la mort, mais l'aſpect de cette mort te fait frémir: tu rebrouſſes chemin lorſque tu

tou-

touches au port ; & au lieu d'un ennemi tu t'en attire deux. A quoi ſert la Philoſophie dont tu fais profeſſion, ſi tu ne peux ſupporter les malheurs dont tu te plains, ni t'en défaire ? Crois-moi ; reprends ton premier deſſein ; fais face à la mort, & ſon maſque tombera ; elle ne paroit affreuſe qu'à ceux qui la craignent, elle belle, elle eſt aimable aux yeux de ceux qui la cherchent. Un homme qui ſe croit accablé de malheurs, & qui ne voit aucune fin à cet accablement, ne doit point marchander, il doit mourir : ſi la cauſe de ſon déſeſpoir eſt fondée, qu'il ſe pende ; ſi elle ne l'eſt pas, qu'il ſe pende de même pour ſe punir de ſa lâcheté. La mort à la propriété de ſervir à ces deux fins.

— Ces derniers mots ranimerent le courage de *l'Anglois :* il reprit tranquillement le chemin de l'arbre, vers lequel il avoit couru un moment auparavant comme un déſeſpéré, il grimpa deſſus & s'y accrocha avec autant de gravité, que ſi c'eût été la plus belle action de ſa vie.

A peine *l'Anglois* fut-il mort, que *Pere Jean* ſe mit en devoir de le décrocher: & comme le *Compere* lui démanda ce qu'il prétendoit faire de ce cadavre, le *Révérend* lui répondit qu'il vouloit le manger. Cette réponſe nous fit horreur à tous. Mais le *Révérend Pere* perſiſta dans ſon entrepriſe: il vuida, il écorcha *l'Anglois* le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos ſuivant.

— Mes Enfants, voici de la proviſion au moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le reſpect imbécile que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne ſont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'eſt point autre que celles des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un Bœuf ou de tel autre animal que ce ſoit; c'eſt une même ſubſtance un peu différemment modifiée; il eſt fécondé de même, le mê-

même méchaniſme le développe; l'homme n'acquiert ſon accroiſſement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la maniere des autres animaux, c'eſt-à-dire par l'appropriation, par l'aſſimilation de quelques particules de matiere, qui avoient appartenu auparavant à quelques autres individus; & la mort n'eſt en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obſtruction totale, qu'une ceſſation de toutes les facultés animales, & des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en ſoi qui puiſſe empêcher d'en faire uſage. Ce n'eſt donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point: de notre ignorance, parce que nous n'en connoiſſons point véritablement la nature: je viens de le démontrer: de notre orgueil, parce que nous nous imaginons ſottement que cette chair eſt d'une nature infiniment ſupérieure, infiniment plus reſpectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement! Si le corps hu-

humain eſt, comme on l'enſeigne au peuple, d'une nature au deſſus de celle des brutes, parce qu'il eſt la coque ou l'enveloppe qui renferme une ame immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort, ce corps abandonné n'a donc plus rien en ſoi qui nous porte à le reſpecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours: au contraire, ſi l'homme eſt en tout ſemblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres ſentiments, d'autres égards pour ſon cadavre que pour celui de ces dernieres? nous ſommes bien orgueilleux de nous élever ſi haut, ou bien injuſtes de les abaiſſer ſi bas.

Le reſpect que l'on a pour un corps mort, & qui empêche de le manger, eſt donc ridicule & mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'eſt plus que ſon cadavre ſoit enterré, brûlé ou dévoré? tôt ou tard les parties qui compoſent ce cadavre doivent ſe diſſoudre, il doit être anéanti; le chemin qui mene à cet àneantiſ-

tiſſement ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui eſt mort ; que ce chemin ſoit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'eſt pour lui la même choſe ; la terre, le feu, l'eau, l'eſtomach des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, ſont pour lui une ſépulture égale. Enfin, s'il y avoit quelque choix à faire pour la ſépulture de l'homme, l'eſtomach humain devroit l'emporter ſur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre eſtime, notre reſpect pour nos ſemblables, qu'en devenant nous mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertiſſant en notre propre ſubſtance (*a*).

Cependant, je n'entends point qu'il ſoit bon de manger un homme mort de maladie, ſurtout de maladie épidémique : mais il y a des cas où l'homme eſt mangeable, & très-mangeable même : tan-

(*a*) Comme faiſoient les *Meſſagetes* à leurs Peres & Meres.

tantôt un chartier ſe trouve écraſé par ſa charette; un charpentier tombe du haut d'un batiment & ſe tue; un couvreur en fait autant; tantôt un galant ſe bat en duel & perce ſon rival; un voleur aſſaſine un richard; la juſtice pend le voleur.... & la guerre! ventrebleu, la guerre! que d'occaſions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille aux dépends de notre Eſpece! mais non: l'on enterre le chartier, le charpentier, le couvreur & le galant, l'on mene le voleur à la voirie, & l'on enrage de faim ſur un champ de bataille couvert de morts.

— Révérendiſſime *Pere Jean*, dit *Vitulos*, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de révoltant, de cruel, à manger ainſi le corps de ſon ſemblable? — Eh, quel différence y a-t-il entre de la chair & de la chair? repartit le *Révérend*; n'ai-je point déjà fait voir que la chair d'un homine mort n'eſt point autre que celle d'un Bœuf ou de tel autre animal?

— Je veux, dit le *Compere*, que notre chair n'ait rien en ſoi qui la diſtingue de cel-

celle des autres animaux; mais les hommes ſont ſi ſenſuels, ſi cruels lorſqu'il s'agit de ſatisfaire leurs deſirs effrénés, & ſurtout leur gourmandiſe inſatiable, que ſi la mode de manger de la chair humaine venoit à s'introduire, ils s'égorgeroient à la fin les uns les autres pour ſe dévorer enſuite. L'on auroit beau leur repréſenter *que les Tigres & les Léopards, malgré leur extrême voracité, reſpectent leur Eſpece; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré*, ils s'entrechaſſeroient comme ils chaſſent les lievres & les ſangliers, & ils en viendroient à un point, où l'on verroit les petits enfants au marché, comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes, car je ſoutiens qu'il fallut que l'homme fit un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour aſſouvir ſon odieuſe voracité, que pour venir à celui d'aller à la chaſſe hu-

maine, & de faire une boucherie de ſa propre Eſpece.

Ce n'eſt pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de ſe nourrir d'un cadavre dans la plus grande néceſſité: car malgré les objections que *Mr. Vitulos* à faites à mon Cher Oncle, j'avoue que dans les circonſtances où nous ſommes, je ferois peut être le premier à manger de *l'Anglois*, ſi nous n'avions dans ce moment la reſſource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il ſoit déraiſonnable que 20 hommes, abandonnés dans un déſert ou à la merci des flots, & prêts à périr de faim, tirent au ſort pour voir qui d'entr'eux ſacrifiera ſa vie pour la conſervation des autres; mais je répéte que ſi l'uſage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre maniere dont mon Oncle a fait mention tout à l'heure, venoit à s'introduire dans les cuiſines, les hommes en vie courroient grand riſque: leur voracité naturelle l'emporteroit d'autant plûtôt, d'autant plus facilement ſur l'humanité, que

de

de l'état où ils ſont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard des uns des autres (*a*).

Je vais prouver ma theſe: & ſi je m'y prends d'un peu loin, je n'en viendrai pas moins au but que je me propoſe.

Si vous entrez dans les Etables d'un Laboureur vous y verrez un troupeau de pauvres Bêtes, chérir, careſſer, ſe fier à un homme qui les éleve, qui les nourrit, qui les accable de ſoins intéreſſés, qui les flatte d'une main traîtreſſe, pour les livrer enſuite à leur bourreau, c'eſt-à-dire, au boucher.

Si vous vous tranſportez delà dans les Etables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brébis bêlante, appeller ſans ceſſe leur premier maître; lui annoncer que l'heure de ſes ſoins ordinai-

(*a*) Le Lecteur eſt averti une fois pour toutes que lorſque le *Compere* inveſtive contre les hommes, c'eſt toujours contre les hommes civiliſés.

naires eſt venue; que ſon retardement les afflige, que ſa préſence les conſoleroit; tandis que le traître qui vient de les vendre & de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui, chargé du prix de leur tête. Cependant ſi un bruit ſoudain ſe fait entendre à la porte de cette étable, la brébis qui ignore l'horreur de ſa deſtinée bondit de joie, & croit que ſon maître chéri la cherche pour la conduire aux champs; le bœuf s'agite & mugit de ſatisfaction, il croit que ſon maître chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la creche à laquelle il eſt attaché: mais au lieu de ce maître ſi attendu, c'eſt le boucher impitoyable qui vient les arracher de ce lieu, pour les mener dans l'endroit où il exerce ſes cruautés ordinaires; pour les aſſommer, les égorger; les déchirer ſans pitié, ſans miſéricorde, pour les tranſporter enſuite dans une boucherie, dont le ſpectacle horrible ſemble réjouir la vue de ces vils eſclaves (*a*), payés

(*a*) Tels que les Maîtres d'hôtel, les Dépenſiers, les Pourvoyeurs, ou autres, chargés de la dépenſe & des proviſions de bouche.

payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable ſatisfaction d'aſſouvir leur gourmandiſe enragée de la chair & du ſang de preſque tout ce qui a vie ſur la terre.

Cet échantillon ſuffiroit pour prouver ce que j'ai avancé: mais pourſuivons.

Les boucheries ne ſont point les ſeuls théatres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuiſine de quelque Grand, vous y verrez la timide volaille auſſi cruellement maltraitée: ici c'eſt un cuiſinier qui égorge des tendres pigeons, qu'à peine la nature à couverts d'un peu de duvet: là ce ſont des faiſans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette eſpece qui palpitent & qui nagent dans leur ſang. Si delà vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fuſils redoublés, que les cris perçants du gibier bleſſé ou expirant: la légéreté de ſa courſe, la rapidité de ſon vol, ſes ruſes, ſon adreſſe, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'achar-

nement, de la barbarie du chaſſeur. Les rivieres les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuſes n'ont même pu mettre les poiſſons à couvert de la dent meurtriere de l'homme: il ſemble que la terre dénuée d'herbes, de racines, de plantes & de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente, qu'un globe de ſable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conſerver la vie, mais qui vont lui échapper. Comment donc ne dévoreroit-il point ſon ſemblable, s'il connoiſſoit une fois le gout qu'à la chair humaine?

— L'Ami, dit *Pere Jean*, il me paroit que ton imagination ſe reſſent un peu de la diette que tu as faite. — Qu'elle s'en reſſente ou non, reprit le *Compere*, ce que je viens de dire n'en eſt pas moins vrai, & d'autant plus vrai que depuis l'éléphant juſqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il aſſomme s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le ſont pas n'en

ſont

ſont pas plus à l'abri de ſes coups: tantôt il en tue un pour quelqu' uſage particulier; tantôt il en diſſéque un autre pour s'inſtruire; tantôt il en éventre un troiſieme pour s'amuſer.

S'il conſtruit, s'il équippe, s'il arme un vaiſſeau, il vous dira que *c'eſt pour courir à travers les mers glaciales à la pourſuite de quelques baleines, dont l'huile eſt néceſſaire pour peindre ſa maiſon, corroyer ſon cuir, & graiſſer ſes bottes.* S'il habitoit une ſimple cabane de roſeaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, ſa maiſon n'auroit pas beſoin de peinture: s'il alloit nuds pieds comme eux, il n'auroit beſoin ni de cuir ni de bottes; s'il leur reſſembloit enfin, l'huile de baleine ne lui ſeroit point plus néceſſaire que la graiſſe humaine n'eſt néceſſaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant, & qu'à l'aide d'une lunette il y découvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera, *au prodige!* il fera part de ſa découverte à tout l'Univers; il dira *que Dieu eſt admirable dans*

ſes opérations : comme ſi cette découverte étoit plus admirable que ce qu'il voit tous les jours ; comme ſi l'on ne pouvoit s'appercevoir des opérations merveilleuſes du Créateur qu'en martyriſant, qu'en diſſéquant les créatures ; comme ſi la puiſſance de Dieu ne pouvoit ſe voir qu'au microſcope.

Mais, dira-t-on, ſi l'on caſſe la patte à un animal, ſi on lui arrache un œil, ſi on lui ouvre le ventre &c., c'eſt pour faire quelques obſervations utiles à la médecine & à la chirurgie, ou pour prendre la nature ſur le fait dans ſes opérations ; ce qui inſtruit & amuſe tout à la fois. Fort bien : c'eſt pour cela que les médecins & les chirurgiens ſont aujourd'hui ſi habiles, & qu'ils tuent ſi peu de monde. Mais les Animaux, à la conſervation deſquels la Nature s'intéreſſe autant qu'à la nôtre, ont alors le même droit ſur nous. Que diroit-on cependant, ſi un chien, devenu chirurgien, caſſoit la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? que diroit-on, ſi un chat arrachoit

l'œil

l'œil à un enfant, pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique ſont étendue ſur la rétine? que diroit-on enfin, ſi une biche armée du ſcapel ouvroit le ventre à une nouvelle mariée, pour y découvrir le myſtere de la génération, ou ſeulement pour ſatisfaire ſa curioſité? ne crieroit-on pas *au meurtre! à la cruauté!* ne tueroit-on pas le chien, le chat, la biche, ou tout autre animal qui auroit oſé commettre un attentat ſi horrible? on feroit plus: les Hommes irrités ſe ligueroient pour exterminer entiérement l'Eſpece qui auroit produit de ſi exécrables individus. Eh! pourquoi donc les animaux ne ſe liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent ſi inhumainement? c'eſt que les animaux ſont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion... O hommes civiliſés! je le répéte donc, ſi vous goutiez une fois de votre chair, il ne vous faudroit point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle, pour vous égorger, & vous manger les uns les autres.

— Eh

— Eh ventrebleu, dit *Pere Jean*, laiſſes les s'entr'égorger & ſe dévorer: s'ils ſont tels que tu le dis, il n'y a point plus de mal qu'ils purgent la terre de leur eſpece, qu'il n'y en a que tu te taiſes: car pour le peu que tu continues, tu battras tout-à-fait la campagne, & tu la feras battre de même à ceux qui ſont aſſez ſimples pour t'écouter. Lorſque tu commences à brailler, tu fais comme ces Déclamateurs éternels, qui raiſonnent à tort à travers, & qui croyent faire monts & merveilles, lorſque le vulgaire ébloui de leur enthouſiaſme frénétique, de leurs grands mots vuides de ſens, leur prodigue ſes louanges inſenſées. Quant à moi je ne t'écoute plus.

Orçà, mes Amis, continua le *Révérend*, je vais mettre une des feſſes de défunt notre Confrere ſur labraiſe: ſi l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le diſe d'avance, pour que j'augmente la portion.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Départ de cet endroit. Sermon du *Compere*. Déſeſpoir de *Diego*.

Le *Compere*, fatigué de parler, ou piqué du compliment de ſon Oncle, mit fin à ſon diſcours. Alors la Société fit ſon dîné de quelques lapins rôtis; mais l'envie ne prit à perſonne de tâter du ragout du *Révérend*.

Le dîné étant fini, l'on tint conſeil ſur ce que l'on auroit à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on iroit à la découverte de quelques garennes; que ſi l'on n'en trouvoit point, l'on reviendroit tirer de celle-ci autant de lapins qu'il ſeroit poſſible, & que l'on partiroit le quatrieme jour comme il avoit été réſolu dès le commencement.

Le lendemain matin ſix d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouverent rien. C'eſt pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirrigeant toujours notre

notre route à l'avanture, parce que le Soleil ne s'étoit point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrein arride, nos vivres nous manquerent de nouveau : le ſixieme jour nous jeûnâmes ; le ſeptieme nous fûmes bien aiſe de manger chacun une tranche de *l'Anglois*, dont *Pere Jean*, qui avoit pris un gout extrême pour la chair humaine, conſervoit encore une cuiſſe & la moitié d'une épaule.

Le huitieme jour nous trouvâmes derechef quelques pelouſes de gazon, quelques ſapins épars à une aſſez grande diſtance des uns des autres, & peu de temps après encore une garenne ; mais elle étoit quatre fois moins peuplée que la prémiere.

C'eſt pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous ſeroit poſſible, de le partager & de nous ſéparer ; pour que chacun de nous ſe trouvant plus en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance, tachât de gagner par le chemin qu'il jugeroit à propos quelque contrée habitée, ſoit par les *Chinois*, par les *Tartares*, ou par quel-

quelque autre Peuple. Mais avant d'en venir à cette ſéparation, le *Compere* trouva bon de nous donner encore quelques conſeils philoſophiques. Pour cet effet, il monta ſur une éminence, nous fit approcher tous, & nous parla en ces termes.

— Mes chers Amis, l'intolérance & la perſécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude & la délicateſſe de notre conſtitution nous empêchent d'y vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe inſipide, dont les premiers Hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos ſemblables, qu'à la maniere dont nous avons été élevés, c'eſt-à-dire, à l'Etat de Société dans lequel nous ſommes nés. Or puiſque cet Etat eſt la ſource de tous les maux, ſa diſſolution ne peut être que celle de tous les biens; renonçons-y pour jamais; fixons notre ſéjour dans ce Déſert; acquérons inſenſiblement la force de ſoutenir l'intempérie des ſaiſons, & la nourri-

riture groſſiere que la nature nous offre; vivons d'herbes & de racines; faiſons-nous de tanieres comme ces Lapins que nous avons trouvés, & nous ſerons heureux comme ils l'étoient: ſéparons-nous ſurtout, non ſeulement pour que chacun de nous pourvoye plus aiſement à ſa ſubſiſtance, mais encore de crainte que la préſence de l'un ou de l'autre ne reveille en nous le deſir de retourner parmi les Hommes.

Regardons-nous donc comme des Pélerins, qui après un long voyage ſont prêts à rentrer dans leur Patrie: efforçons-nous de perdre toutes les connoiſſances que nous avons acquiſes dans le cours de notre vie: en un mot, redevenons ſemblables à nos premiers parens, qui vivoient errants, ſans induſtrie, ſans parole, ſans guerre, ſans liaiſon, ſans nul beſoin de leurs ſemblables, ſe ſuffiſſants à eux mêmes, contents de peu, vivant des ſeuls aliments que la nature leur offroit, heureux, enfin, & mille fois plus heureux que tout les Rois de la Terre.

Si après notre ſéparation, le hazard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe ſon ſéjour: la facilité qu'il aura à ſe procurer ſes beſoins lui fera d'autant mieux oublier comme il a vecu: & lui fera préferer mille fois ſon état à celui de ces Tyrans odieux, ou de ces lâches Eſclaves, qui vivent au milieu des Villes en but à toutes les paſſions, à tous les vices, & à tous les maux qu'on puiſſe imaginer.

Si le même hazard lui fait rencontrer une femelle ſauvage de ſon eſpece, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce Déſert, qu'il approche de la premiere ſi la nature l'exige; qu'il approche également de la ſeconde; mais que ce ſoit ſous condition, ſous promeſſe qu'elle n'apprendra aux enfants qui naîtront de leur commerce aucuns mots, aucun ſignes qui puiſſent augmenter leurs idées, leurs connoiſſances, leurs deſirs, leurs beſoins, & faire leur malheur; que pour cet effet elle les abandonnera lorſ-

qu'ils ſeront en état de brouter l'herbe, & de diſtinguer les racines propres à leur ſubſiſtance d'avec celles qui ne le ſont pas.

Tel d'entre nous qui ſe ſera trouvé dans le cas que je viens de dire, & qui en aura agi de la maniere que je le preſcris, pourra s'applaudir d'être le Pere d'une Nation nouvelle, d'une Nation ſauvage, robuſte, heureuſe, indépendante, du moins juſqu'à ce quelque Animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des Loix, des Arts, des Sciences &c; ou que par un concours de circonſtances malheureuſes, cette Nation devienne l'artiſan de ſes propres malheurs, en inventant elle même toutes ces choſes.

— Mes Enfants, dit *Pere Jean*, pour le coup la diete à entiérement fait tourner la tête à mon Neveu. Il ne s'agit point ici de diſcuter ſi l'Etat de Nature eſt préferable à l'Etat de Société, ni de ſavoir ce qu'un Homme qui veut devenir

nir ſauvage doit faire, lorſqu'il rencontre une femelle de ſon eſpece dans les bois. Nous ſommes ici huit Perſonnes: nous ſommes dans un Déſert immenſe d'où nous ne ſommes pas ſûrs de ſortir de notre vie; nous ſommes dans un canton où les vivres ſont ſi rares qu'il eſt impoſſible que nous ſubſiſtions 15 jours de la chaſſe d'un mois; que chacun de nous prenne donc ſon parti, qu'il cherche à ſe prolonger la vie, en attendant que le hazard lui procure l'occaſion de rencontrer mieux: choiſiſſez tous votre route, pour moi je vais prendre la mienne.

— A ces mots le *Juif*, *l'Allemand*, & le *Suedois* demanderent un de nos fuſils, quelques munitions, quelques proviſions, nous dirent *adieu*, & diſparurent. Nous ne reſtions plus que cinq: le *Compere*, *Pere Jean*, *Vitulos*, *Diego* & moi: mais la bande étoit trop forte pour ſubſiſter: il fut réſolu de nous ſéparer dans l'inſtant, & de prendre chacun le chemin que nous jugerions à propos.

Nous conſentîmes d'autant plus facilement à cette triſte réſolution, que les circonſtances où nous nous trouvions nous ôtoient tout autre moyen de nous conſerver la vie. Le *Compere* s'applaudiſſoit déjà de toucher au moment où il alloit rentrer dans l'état de Nature: il nous débita encore mille viſions philoſophiques ſur cet état, & avança des paradoxes ſi extravagants, que j'aurois cru qu'il avoit perdu l'eſprit, ſi je n'euſſe ſçu que ſon cerveau étoit dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avoit que *l'Eſpagnol* qui étoit inconſolable. Lorſque nous fûmes prêts de nous ſéparer, il ſe mit à pouſſer des hurlements épouvantables. — Ah! mon très-cher & très honnoré Maître! s'écria-t-il, Philoſophe incomparable! dont le ſoleil n'a point vu de ſemblable depuis *Pékin* juſqu'à *Salamanque!* ah! très-redoutable, très-vertueux & très-ſecourable *Pere Jean!* conſolateur des affligés! pourvoyeur des affamés! dont l'Ame ſtoïque eſt auſſi inébranlable que les murailles

railles du *Capitole!*... & vous, mon ami *Jérôme!*... que va devenir ſans vous le pauvre Gentilhomme *Diego Arias-Fernando de la Plata, y Rioles, y Bajalos?* que va devenir ſans vous le pauvre *Diego*? Cet Etat de Nature, que mon doux Maître dit être le plus heureux Etat de la vie, eſt pour moi une perſpective effroyable, eſt pour moi un Etat....., ah! je ne puis vivre dans cet Etat de Nature!... Je veux toute fois que ce ſoit un bon Etat, puiſque mon cher Maître le dit: mais je n'y puis penſer ſans frémir d'horreur!.. la ſeule idée que je m'en forme, me fait dreſſer les cheveux auſſi roides que la pique de *Don Garcias* de *Palaſtro*..... ah! malheureux! que vas-tu devenir! quoi! vivre ſeul, ſans ami, ſans ſecours, ſans conſolation!... Hélas! pauvre *Diego*! pauvre *Diego!* comment ſupporteras-tu les horreurs de la ſolitude ſans être né Ours ou Chathuant? comment ſouffriras-tu l'ardeur d'une inflamation, ſi perſonne ne te ſaigne, les douleurs d'un abcés ſi perſonne ne te le

perce, & la diſlocation d'un membre ſi perſonne ne te le remet ? comment guériras-tu de la fievre ſi on ne te donne le Quinquina, de la vérole ſi l'on ne t'adminiſtre le Mercure, & de la diarrhée ſans l'Ipéchacuana ? qui te nourrira lorſque tu ne pourras plus marcher, qui te défendra de la gueule du Loup lorſque tu ſeras le plus foible, qui t'appliquera un emplâtre au talon ſi tu es piqué d'un Scorpion ? Ah ! ſi les maux qui peuvent nous arriver dans cet Etat de Nature que mon cher Maître vante tant finiſſoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas: mais je peux me caſſer une jambe, & vivre encore ſix mois dans des douleurs inſupportables ; un chancre incurable peut me ronger une feſſe, & je puis vivre des années dans des tourments affreux ; une fiſtule maudite peut me ſurvenir à *l'anus*, me ronger *l'inteſtin rectum* & tout ce qui en dépend, ſans avoir le moindre pauvre petit Chirurgien pour me faire l'opération, ô Etat de Nature ! Etat de Nature ! tu n'es pas mon Etat !

Lorſ-

Lorſque *Diego* eût fini ſa jérémiade il fut conclu que nous ne nous ſéparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche, & nous fimes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour *Pere Jean* apperçut un Daim: & comme cet Animal étoit à la portée du fuſil, le *Révérend* le jetta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. *Pere Jean*, *Vitulos*, *Diego* & moi, réſolûmes de ne point encore nous ſéparer ce jour-là: mais le *Compere* vouloit abſolument cette ſéparation, il lui tardoit de devenir ſauvage: cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce Daim nous continuâmes notre chemin. Vers le ſoir nous apperçûmes que le terrein formoit une pente ſur notre gauche; nous prîmes cette route; & en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un Ruiſſeau rempli d'Ecreviſſes. Pour le coup il ne fut plus queſ-

tion de ſéparation: le *Compere* jura qu'il vouloit vivre & mourir avec nous, & qu'il n'abandonneroit point le Ruiſſeau ſans être ſûr de trouver mieux. Ayant planté nos Tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aiſément des fatigues de notre voyage, qu'il ne ſe paſſoit point de jour ſans que nous ne viſions quelques Animaux ſauvages venir boire à ce Ruiſſeau; ce qui donnoit occaſion à *Pere Jean* d'en jetter de temps en temps quelqu'un ſur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres Camarades: mais ſoit qu'ils prirent un route tout-à-fait contraire à la nôtre, nous n'en apprîmes aucune nouvelle.

CHAPITRE IX.

Continuation de notre voyage. Découverte d'un Peuple inconnu.

APRES avoir ſéjourné environ huit jour, le *Compere* propoſa de remonter le Ruiſſeau, dont la ſource paroiſ-

roiſſoit être à *l'Eſt.* Nous conſentîmes d'autant plus volontiers à cette propoſition, que nous n'avions rien à craindre de la diſette, auſſi long-temps que nous n'abandonnerions point ce Ruiſſeau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours nous arrivâmes dans un endroit où ce Ruiſſeau ſortoit d'entre des rochers eſcarpés : ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours & demi nous eûmes traverſé ces rochers, & nous nous trouvâmes dans plaine une immenſe qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, compoſées de branchages entrelaſſés, & couvertes de roſeaux. Etant entrés dans l'une de ces cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni uſtenciles, ſinon quelques nattes de jong étendues près d'un foyer où l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous

viſitâmes les autres cabanes, & nous trouvâmes par tout la même choſe; à la réſerve d'un peu de fromage, & d'une dixaine de livres de viande enfumée que nous prîmes pour paſſer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux Enfants d'environ dix ans, couverts de peaux, & gardant un troupeau de chevres: Auſſi-tôt que ces Enfants nous eurent apperçus, ils ſe mirent à courir à toutes jambes en pouſſant des cris affreux, & entrerent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirrigé notre route ſur la leur, nous traverſâmes le bois, & nous arrivâmes dans une habitation compoſée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une Nation à demi ſauvage, vêtue de peaux, & parlant à peu près comme les grénouilles croaſſent.

Dans un inſtant nous fûmes environnés de toutes la bourgade. Les Hommes étoient armés d'arcs, de fleches, &

& de long bâtons dont la pointe étoit durcie au feu ; quelques uns même avoient des haches ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation avec quelque Nation à qui le fer étoit connu : car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçaſſent aucun art, aucun métier, en un mot qu'ils connuſſent d'autres occupation que la chaſſe. Quoique ces Hommes fuſſent tous armés, ils ne témoignerent en aucune maniere de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous préſenterent du lait dans une eſpece de jatte de bois, qui paroiſſoit avoir été creuſée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande ſeche, quelques fruits inconnus en Europe, mais de très-mauvais gout.

Nonobſtant ce bon accueil, nous nous tinmes ſur nos gardes, & nous refuſâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant apperçus de notre défiance, ils nous menerent dans une hutte vuide, qui ſe trouvoit à la portée du piſtolet des autres, & nous

nous firent entendre par ſigne que nous pouvions nous en accommoder. Enſuite le plus âgé d'entre eux ramaſſa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi leſquelles il en mit quelques noires: puis ayant mis ces pierres dans ſon bonnet, les Chefs de famille s'approcherent & en tirerent chacun une. Ceux auquels les pierres noires tomberent, pouſſerent un cri de joye, diſparurent à l'inſtant, & revinrent un moment après avec cinq chevres & une jatte de bois, qu'ils nous préſenterent, en nous faiſant ſigne que nous pouvions nous ſervir de ces Animaux pou en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme, & nous propoſerent de les tirer au ſort: ce que nous fimes pour leur complaire. Lorſque nous fûmes ainſi partagés, toute la bourgade environna notre cabane, & ſe mit à hurler ſi épouvantablement que Diego faillit de mourir de frayeur. Ces hurlements n'étoient cependant qu'une eſpece de cantique, par lequel ils nous ſouhaitoient toutes ſortes de plaiſir & de proſpérité.

Lorſ-

Lorſque le cantique fut fini, nos Hôtes s'éloignerent environ deux cens pas de notre cabane, ils s'aſſirent ſur leur cul, à la maniere des Tailleurs, & nous laiſſerent avec ces femmes. Pendant ce temps-là, celles-ci nous firent entendre par leurs geſtes, par leurs careſſes, la raiſon pourquoi elles étoient envoyées: mais nous étions trop épuiſés par les fatigues que nous avions eſſuyées, pour les aider à remplir l'objet de leur miſſion. D'ailleurs elles étoient ſi laides, ſi mal-propres, qu'elles étoient plus capables de nous faire paſſer toute envie que de nous en donner. Voyant que nous ne nous remuions pas, elles ſe mirent à ſe lamenter, & puis à hurler comme ſi on les eut ecorchées. Alors *Pere Jean* nous dit: — Vertu de froc! ſi nous ne ſatisfaiſons ces femelles-là, leurs maris & toute la ſacrée-bourgade vont nous tomber ſur la carcaſſe. — J'aimerois mieux être empalé, répondit le *Compere*, que d'en toucher une; — & moi auſſi dit *Vitulos*; — & moi

moi de même, ajoutai-je; — & moi, non, dit *Diego;* il faut apprendre à ſe vaincre dans ce monde, c'eſt un péché que d'être ſi délicat: mais, hélas! la Nature me refuſe ſon ſecours dans ce moment-ci, il ne me reſte que le deſir de bien faire. O mon Bon Ange! vous ſavez que dans tout cas d'impoſſibilité le deſir eſt réputé pour fait.

— Lorſque *Diego* eut fini de parler le *Révérend* dit qu'il avoit bien prévu que cette beſogne alloit retomber ſur lui: il ſe mit donc en devoir de s'en acquitter, & s'en acquitta ſi bien ques ces femmes furent enſuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos Hôtes ſe rapprocherent de notre baraque, ſe mirent à beugler comme auparavant, les maris reprirent leurs femmes, & l'on nous laiſſa tranquilles.

Lorſqu'ils furent partis, le *Compere* nous dit: — je ne ſai à quoi ceci tournera; mais il me ſemble que nous ſommes chez une Nation qui eſt plus diſpo-

ſée

ſée à nous faire du bien, qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de choſes, mais ils nous ont offert tout ce qu'ils poſſédent. O Nations policées! recevez-vous ainſi l'Etranger? non: vous lui demandez des paſſeports, vous le mettez en priſon lorſqu'il n'en à pas; s'il en a, & qu'il ſéjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien ſans intérêt, ou ſans vue d'intérêt; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez ce qu'aucun Animal ne paye ſur la Terre, c'eſt à dire, ſa ſubſiſtance; vous lui tendez des embuches, vous le trompez, vous le ruinez; vous le tourmentez, vous le pendez enfin, ſi en ſuivant la Loi naturelle, il a le malheur de violer les Loix barbares que vous avez forgées!

— Environ une demi heure après, deux Députés de la Bourgade nous apporterent environ trente livres de viande fraîche, & firent mille cerémonies, mille contorſions, en nous la préſentant; puis

puis ils ſe boucherent les oreilles avec les doigts, & ſe mirent à hurler comme leurs compagnons avoient fait auparavant. Le *Compere* leur témoigna par ſes geſtes que nous leurs étions très-obligés de leurs égards & de leurs généroſité; mais ils ne parurent pas faire grand cas de cette eſpece de témoignages. *Pere Jean* s'imaginant qu'il leur falloit des expreſſions de reconnoiſſance plus ſenſibles, ſe mit à faire des grimaces épouvantables, & à beugler d'une ſi terrible maniere que je craignis que la baraque ne croulât, & nous enſevelît tous. Les deux Députés ſenſibles aux politeſſes du *Révérend*, lui cracherent au viſage, & l'eſſuyerent avec leur barbe.

Une faveur ſi ſinguliere anima *Pere Jean*: il redoubla ſes grimaces & ſes beuglements; nous nous mîmes à faire comme lui, les deux Envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit & fit *Chorus*; ce tintamare infernal dura juſqu'à ce qu'épuiſſés & couverts de ſueur, nous tombâmes tous à la renverſe.

Cette

Cette ſcene acheva de nous concilier la bienveillance de nos Hôtes: pour marque de leur eſtime, ils allumerent un grand feu vis à vis de notre cabane, & laiſſerent deux Hommes qui paſſerent le reſte de la journée & toute la nuit à en avoir ſoin.

Le lendemain *Pere Jean* voulut rendre viſite à nos Hôtes. Ayant chargé nos deux fuſils de frais, il en donna un à *Vitulos* & garda l'autre pour lui; le *Compere* & moi prîmes chacun un arc, *Diego* ſe chargea de la marmite, & nous nous mîmes en marche. Le *Révérend* marchoit le premier; *Diego* le ſuivoit en frappant ſur la marmitte en guiſe de tambour; le *Compere* & moi faiſions le corps de la troupe, & *Vitulos* l'arriere garde.

Lorſque nous fûmes arrivé à la cabane de l'Ancien, *Pere Jean* déchargea ſon fuſil pour lui faire honneur. l'Ancien, qui n'avoit jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante & ſe mit à courir en criant comme un énergumene.

Cette aventure mit toute la bourgade en alarmes. Mais *Pere Jean* ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde ſe raſſura; l'Ancien complimenta le *Révérend*, & finit par nous faire donner deux chevres, & cinq jeunes Filles, qui parurent fort ſatisfaites de leur deſtinée.

La viſite étant finie, nous retournâmes dans le même ordre à notre baraque; tandis que quatre Hommes, marchant en cadence, conduiſoient nos nouvelles proviſions.

Le reſte de la journée ſe paſſa fort tranquillement de part & d'autre. Le ſoir étant venu, *Pere Jean*, en qualité du plus fort, s'appropria la plus belle de nos Filles; le *Compere*, comme Philoſophe, s'empara de celle qui ſuivoit; quant à *Vitulos*, *Diego* & moi, nous tirâmes les trois autres au ſort.

Au bout de deux jours, l'on nous retira

tira nos femmes & l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change ; ſoit que ces dernieres fuſſent plus belles, ou que le changement reveillât notre appétit. Cela continua ainſi pendant trois ſemaines. Au bout de ce temps-là, le *Compere* ne put plus contenir l'excés de ſa joie : il couroit quelquefois autour de notre cabane en faiſant des ſauts & des cabrioles tels que *Diego* n'avoit faits de ſa vie. — O divine Philoſophie ! s'écrioit-il dans l'entouſiaſme qui l'agitoit, je n'ai jamais douté que ta lumiere ne conduiſit l'homme à la connoiſſance du Vrai : mais je ne me ſerois point imaginé qu'il y eût des Hommes qui vécuſſent heureux, ſans être auſſi ſauvages que les *Ourangs-outangs*, ou les *Rhinoceros* : voici cependant un Peuple à demi ſauvage, à demi ſociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puiſſe deſirer en ce monde : il jouit de tous les avantages de la ſanté la plus robuſte ; il vit dans un Pays qui n'eſt ni aſſez riche pour donner de l'en-

vie à perſonne, ni aſſez ſtérile pour y manquer du néceſſaire, lorſque l'on ſait ſe contenter de la nourriture la plus ſimple. Ce Peuple eſt doux, humain, généreux, exempt de crainte & d'ambition, de jalouſie même; il n'a ni Loix, ni Religion, ni Préjugés qui le tourmentent. Un Viellard vénérable eſt le Pere commun de ce Peuple fortuné, ſans en être le Maître: il n'a rien à demander à ſes Enfants, rien à leur ordonner, il n'a que des conſeils paternels à leur procurer. O Peuple mille fois heureux! je veux finir mes jours avec toi. Je déteſte mon ingrate Patrie; je vais brûler les haillons que je porte, & qui me rappellent encore la mémoire des Etats policés; je renonce à ma langue maternelle; je ne veux plus que croaſſer ou hurler comme tu fais; en un mot je veux vivre, mourir, & être enterré au milieu de toi.

— En finiſſant ces mots le *Compere* ſe dépouilla nud comme la main, & jetta ſes habillements dans le feu: puis s'étant cou-

couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque, il ſe mit à croaſſer comme les grenouilles; & quelques inſtances que nous lui fimes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE X.

Raiſonnement de l'Eſpagnol *ſur l'état du* Compere.

DIEGO avoit cru d'abord que le *Compere* badinoit; mais lorſqu'il vit que c'étoit tout de bon, il ſe leva en s'écriant: — je crois en vérité que mon doux Maître eſt devenu fou! ſeroit-il poſſible que le plus grand Philoſophe de la Terre eût perdu l'eſprit tout d'un coup? Juſte Ciel! qu'eſt-ce que de nous! Hélas! le révérend Pere *Yvo de Ribeira* avoit bien raiſon de dire que les choſes d'ici bas ſont fragiles & périſſables. „ Tout ce qui exiſte dans le monde, „ diſoit-il, n'eſt porté à ſa perfection

„ qu'avec lenteur & par degré; mais
„ un inſtant l'abſorbe ou l'anéanti. Le
„ bled ſemé dans les champs doit être
„ un certain temps dans la terre avant
„ que ſes parties ſéminales commencent
„ à végéter, ſe développer, & s'éten-
„ dre; avant qu'elles briſent l'enveloppe
„ qui les renferme: alors il lui faut un
„ temps beaucoup plus conſidérable pour
„ paſſer par les différentes formes, par
„ les différents degrés d'accroiſſement
„ néceſſaires, par leſquels il parvient à
„ ſon état de perfection & de maturité.
„ Mais en eſt-il là? un vent impétueux
„ annonce tout-à-coup un orage terri-
„ ble, une grêle foudroyante arrive qui
„ l'écraſe & le hache en pieces.

„ Un pêcheur bâtit une cabane ſur
„ le bord de la mer; un ſecond pêcheur
„ en bâtit une autre près de celle là, &
„ d'autres pêcheurs en font de même;
„ inſenſiblement la nouvelle habitation
„ s'accroit, les habitants s'y multi-
„ plient, l'induſtrie y devient néceſſaire,
„ le commerce s'y introduit & les arts

„ de

„ de même; un Prince bienfaiſant ac-
„ corde à ce Lieu des privileges dictés par
„ ſa ſageſſe & par ſa prudence, l'habi-
„ tation devient une Ville grande & opu-
„ lente, la renommée porte aux quatre
„ coins de la Terre que cette Ville égale
„ *Tyr* & *Cartage*. Alors un valet ivre
„ oublie une chandelle dans un maga-
„ zin; le feu prend à des matieres com-
„ buſtibles, la maiſon brûle, l'embra-
„ ſement ſe communique à toute la rue,
„ à toute la Ville, & en moins de 24
„ heures, il ne reſte d'un endroit ſi flo-
„ riſſant qu'un monceau de décombres
„ fumants".

Ah Pere *Yvo de Ribeira!* Pere *Yvo de Ribeira!* ſi vous étiez préſent à ce ſpectacle funeſte & déplorable qui eſt devant nos yeux, que ne diriez-vous pas de l'Eſprit humain? helas! vous en diriez la même choſe que ce que vous venez de dire de l'accroiſſement lent & graduel du bled qui couvre les campagnes, de celui d'une Ville riche & floriſſante, & de leur deſtruction ſubite.

En effet, ſi l'on conſidére l'Eſprit de l'Homme immédiatement après ſa conception, l'on verra que les nerfs étant encore foiblement animés, cet Eſprit n'éprouve que des ſénſations extrêmement foibles & confuſes, ne réagit ſur les fibres nerveuſes que d'une force proportionelle à la quantité de leur mouvement (*a*). Cependant à meſure que le germe ſe développe, les ſenſations acquierent plus de vivacité, & l'Eſprit plus d'aptitude à faire uſage de ſes facultés naiſſantes : il vient inſenſiblement au point d'acquerir quelques perceptions, quelques idées ; de lier ces idées ; de diſtinguer, de ſe rappeller celles dont il a déjà été affecté. Enſuite la ſphere de ces idées s'élargit : aux ſignes naturels dont elles étoient revêtues ſe

ſe

(*a*) Ce que *Diego* débite ici eſt encore un lambeau de la Philoſophie du *Compere*, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ſes brayes pour ſes chauſſes, il faut l'excuſer. C'eſt mon Camarade *Diego* qui parle.

ſe joignent des ſons, des mots, des termes & autres ſignes de la penſée: la nature des Choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changements, leur ſucceſſion, leurs uſages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'Eſprit un fond d'idées, ſur lequel il s'exerce ſans jamais s'épuiſer. A meſure que les opérations, qu'il faiſoit ſur les Choſes ou ſur leurs images, s'étendent ſur les termes qui repréſentent ces mêmes Choſes, ſes idées deviennent plus générales ou plus univerſelles; ſes connoiſſances s'accumulent, ſe perfectionnent & ſe multiplient: enfin il parvient avec le temps à un tel degré de perfection, que ce n'eſt point ſans raiſon que quelques uns l'ont pris pour un rayon de la Divinité.

Mais ſi au bout de ce temps qu'il fallut à l'Eſprit pour en venir là, la machine organiſée à laquelle il eſt uni ſe détraque tout-à-coup, ſi le cerveau éprouve quelque changement ſubit & funeſte, *adieu* l'intelligence, les réflexions, le raiſon-

nement, les connoiſſances; *adieu* toutes les facultés de l'eſprit, *adieu* l'Eſprit même; il diſparoit avec autant de célérité, qu'il avoit mis de temps à devenir ce qu'il étoit (*a*).

O mon très-honoré Maître! tel eſt pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeuneſſe votre Eſprit fut comme une étoile nouvelle & reſplendiſſante qui paroit ſur l'horiſon, & qui efface toutes les autres par ſa clarté. Inſenſiblement cet aſtre eſt monté vers ſon

(*b*) *Prætereà, gigni pariter cum corpore, & unà*
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis:
Inde, ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus:
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque:
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumus in altas aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere; & (ut docui) ſimul ævo ſeſſa fatiſcit.
LUCRETIUS. De Rerum Natura. Lib. III. v. 445. & ſeq.

ſon apogée, ſon éclat diſſipoit les ombres de la nuit ; mais un nuage ténébreux s'eſt élevé tout à-coup, & l'a offuſqué : cet Eſprit qui faiſoit l'admiration des ſages, la frayeur des foibles, & la honte des ſots, s'eſt éclipſé dans un inſtant, peut-être pour ne reparoître jamais!.... O très-rédoutable *Pere Jean* de *Domfront!* il ne me reſte plus que vous dans le Monde ; ſi l'Eſprit vient à vous tourner auſſi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête auroit-elle effectivement tourné à mon doux Maître? l'état où je le vois ne ſeroit-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire & préméditée à toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, ainſi qu'il l'a dit lui même? .... C'eſt cela ! & non autre choſe. Mon Maître a abandonné ſon Savoir, comme un outil inutile qu'on rejette après s'en être ſervi. Le vaſte Savoir de mon cher Maître lui a fait connoître que l'Homme en Société eſt tyran ou eſclave, & toujours méchant ; que

que toutes les connoiſſances, que toutes les ſciences que l'Homme cultive en cet état détériorent de plus en plus ſon Eſpece : la force du génie de mon Maître chéri, lui a fait connoître le *maximum* & le *minimum* de tout cela, il en a conclu ce qu'il y avoit à en conclure, & il eſt devenu tel que le voilà.

Que l'on ne diſe pas que la renonciation au plus bel avantage que la Nature ait donné à l'Homme, c'eſt-à-dire, aux connoiſſances qui nous élevent ſi fort au deſſus des animaux, à l'uſage de cette faculté ineſtimable par laquelle nous acquerons ces connoiſſances, eſt une inſtigation du Diable, eſt l'effet d'une ingratitude déteſtable envers l'Auteur de la Nature, car je prouverois par l'exemple des plus ſaints Perſonnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en ſe dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant en quelque ſorte ſemblable aux Brutes.

Parmi ces Hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné

né les honneurs, les richeſſes, l'aiſance & la volupté, pour ſe retirer dans les déſerts, où ils ſe creuſoient de tanieres, où ils ne ſe nourriſſoient que d'herbes & de racines, comme font la plupart des Animaux. D'autres ſe ſont dépouillés de leus habillements, des parures du ſiecle, & ont marché nuds ou preſque nuds, en dépit de la rigueur des ſaiſons. D'autres ont renoncé à l'uſage de la parole, ils ne ſe ſont plus expliqué que par ſignes, ou ne ſe ſont plus expliqués du tout (*a*). Tous enfin ont cru qu'on ne pouvoit être vraiement parfait qu'en ſuivant les traces que les Bêtes nous frayent.

O très-humbles, & très-pieux Solitaires! ô mon Maître! ſi les hommes ordinaires n'euſſent jamais porté leurs regards au delà de leur ſphere; ſi les autres, ſatisfaits d'avoir vu, ſe fuſſent re-

(*a*) Cette maniere de vivre ſinguliere eſt décrite plus au long aux pages 6 & 7 de ce Volume.

retirés dans les bois, euſſent fermés les yeux, & ſe fuſſent tus pour jamais, le genre humain s'en ſeroit trouvé mieux; notre *St. Pere le Pape* ſeroit bien plus grand Seigneur qu'il n'eſt; & les trois quarts du mal qui exiſte ſur la Terre ſeroient encore à naître. Je veux donc ſuivre votre exemple, ô Hommes incomparables! duſſe-je être réduit à l'état que je craignois tant lorſqu'il s'agit de nous ſéparer dans le déſert: je renonce au peu de connoiſſances que j'ai acquiſes; je renonce à la parole, & je n'en réſerve l'uſage que pour réciter le *Pater* & le *Miſerere.*

CHAPITRE XI.

Autres réflexions ſur le même ſujet.

PERE JEAN & *Vitulos* faillirent d'étouffer de rire, en voyant le *Compere* & *Diego* croaſſer l'un à côté de l'autre: quant à moi il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prit. Ce n'eſtoit pourtant

pas

pas que l'état de *l'Eſpagnol* me touchât en aucune maniere, car il y avoit long-temps que je ſavois qu'il étoit fou; mais celui du *Compere* me pénétra de douleur, & me porta à faire les réflexions les plus affligeantes ſur la condition du Genre humain.

— Eſt-il poſſible! m'écriai-je, que cet Eſprit qui nous éleve ſi fort au deſſus des animaux, qui doit ſervir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la ſource de notre bonheur & de notre tranquilité, ſoit un ſujet perpetuel d'humiliation, ſoit la cauſe de nos égaremens & l'inſtrument de nos malheurs.

Quelle eſt donc la cauſe d'un effet ſi funeſte? notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos paſſions: notre inquiétude, qui nous porte ſans ceſſe à vouloir connoître ce qui ne nous touche pas: notre ignorance, qui ſe laiſſe éblouir par le vain éclat des objets fantaſtiques qui nous environnent: notre orgueil, qui nous fait croit

croire que rien n'eſt inacceſſible à nos recherches, à notre pénétration: nos paſſions enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne conſiſte qu'en tout ce qui les flatte.

Le *Compere* né d'un temperament vif & inquiet à prétendu accumuler connoiſſances, ſur connoiſſances, & il n'a point vu que ce qu'il prenoit pour de l'or n'étoit qu'un faux clinquant. Il avoit remarqué que la Société eſt remplie de maux, il a cherché la ſource de ces maux, il a cru l'avoir trouvée dans la Religion & les Loix qui conſtituent cet Etat, dans les Sciences qu'on y cultive, dans les Opinions qui y ſont répandues: animé par cette découverte, ſa voix s'eſt élevée, il a tonné contre cette ſource, & s'eſt attiré malheurs ſur malheurs: alors au lieu de rentrer en lui même, & de voir ſi en prêchant contre des abus il ne s'abuſoit point lui même, il a renoncé fiérement à tout ce qui caractériſe l'homme civiliſé, il a bravé la Société irritée, &

il

il n'a point ſenti qu'il n'étoit dans ce moment que le jouet de ſon aveuglement, de ſon orgueil, & qu'il alloit devenir la victime de ſon propre reſſentiment: enfin il vouloit inſtruire l'Univers, & il a fini par extravaguer: il croyoit faire l'admiration des Sages de la poſtérité, il eſt devenu l'objet de leur pitié.

La Vraie Philoſophie ne conſiſte donc point à avoir vu que l'illuſion, le vice & la méchanceté ſont l'apanage des Hommes civiliſés; ni à publier en dépit de tout ce qui peut arriver que la Religion, les Loix, les Opinions différentes &c., en ſont la cauſe; ni à devenir ſauvage après ce bel exploit: mais elle conſiſte, & je le vois aujourd'hui, à ſavoir vivre tranquille & heureux (*a*) au milieu de la Société, quelque dépravée qu'elle ſoit: un chacun en poſſéde les moyens; le

(*a*) Je parle ici du bonheur intérieur, qui ne dépend d'aucune cauſe externe.

le ſimple uſage de ſa raiſon & de ſa prudence ſuffit pour celà (*a*). Et lorſque je réfléchis ſur ce que j'ai vu tant de fois dans les différents lieux où nous avons ſéjourné, mille exemples s'offrent à ma mémoire, & confirment ce que j'avance. Ah *Wiſton! Wiſton!* je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condiſciple eût ſuivi les conſeils que vous lui avez donnés lorſqu'il vous rencontra à *Paris* (*a*), il ſe ſeroit bien épargné des peines, ainſi qu'à ceux qui l'ont ſuivi : il y auroit longtemps que le fantôme qui me faſcinoit les yeux ſe ſeroit évanouï....

— J'al-

(*a*) *O cæcis mortalia plena tenebris*
Pectora, & ô mentes caligine circumſeptas
Stultitiæ! incedunt deſerta per avia : vix, heu!
Vix paucis noviſſe datum, quo tendere tutum,
Qua ſit iter, per quod vera & bona ſumma petantur :
Non docet hoc gemini nodoſa ſcientia Juris,
Non quæ Pæonio ſanat medicamine morbos,
Non Rhetor, non Grammaticus. Sapientia ſola
Hoc aperit : fida hæc hominum dux atque magiſtra eſt.
PALING. in Taur. pag. 12.

(*b*) *Voyez* la page 102. du premier Volume.

— J'allois continuer ſur le même ton, lorſque *Vitulos* m'interrompit pour me demander d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes ayant des moyens auſſi faciles que je le diſois pour ſe rendre heureux, il y en avoit ſi peu qui le fuſſent; pourquoi ils s'abandonnoient preſque tous aux impulſions de leur inquiétude, aux ténébres de leur ignorance, aux tranſports de leurs paſſions?

Je ne ſavois d'abord ſi je devois lui répondre: mais après quelques moments de réflexions je lui dis: — Monſieur *Vitulos*, ſi les Hommes ne ſont point heureux, ayant tous les moyens de l'être, c'eſt parce qu'ils ſont comme le *Compere*, comme le *Révérend* que voilâ, comme *Vitulos*, tant d'autres & moi avons fait: c'eſt parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne, ils ne ſe donnent point la peine de réfléchir ſur la vraie maniere par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils ſont ſuſceptibles; en un mot, c'eſt que par une fatalité inconcévable, l'homme,

nialgré le pouvoir qu'il a du contraire, ſe plait à chercher hors de lui ce qui n'y exiſte pas, ce qu'il a ſenti mille fois exiſter au dedans de lui même.

— Et ce peuple qui croaſſe, dit *Pere Jean*, & qui t'a ſi bien régalé, te ſemble-t-il auſſi qu'il ne ſoit point heureux?

— Sans doute, répondis-je: il faudroit pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices. mais il eſt trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand peur qu'il n'erre par l'extrêmité oppoſée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumieres, & qu'il ne ſoit méchant d'une toute autre maniere qu'on ne l'eſt dans nos contrées. Quoiqu'il en ſoit, ſes erreurs n'en ſeroient pas moins des erreurs, ni ſes vices, des vices, & par conſéquent ſon état véritablement malheureux. Le *Compere* croaſſe ici à ſa maniere: mais ſi nos Hôtes ſi doux, ſi bienfaiſants, ſi tranquilles en apparence, vouloient lui permettre d'aller croaſſer quelques jours parmi eux,

il découvriroit bientôt qu'ils ne ſont point tels qu'il ſe l'eſt imaginé. Sa Révérence ſe ſouvient qu'il en vint ici un il y a quatre jours, qui nous fit entendre que ſa Nation eſt fort nombreuſe, qu'il y a plus avant quantité d'autres Bourgades ſemblables à celle ci: je ne m'étonnerois pas ſi ces Bourgades ſe réuniſſoient quelquefois pour aller en courſe ſur quelque Peuple voiſin; car les haches, & autres effets que nous avons vus ne viennent certainement point de leur cru: je me trompe donc de beaucoup ſi nos Hôtes ſi hoſpitaliers, ſi charirables, ne ſont que des brigands fieffés. Enfin, ſi nous demeurons ici, le temps nous apprendra à quoi nous devrons nous en tenir ſur leur compte. — Ma foi, dit *Pere Jean*, tu pourrois bien avoir raiſon. Si tu avois toujours raiſonné de même, je ne t'aurois point pris ſi ſouvent pour un ſot.

CHAPITRE XII.

Changement de Scene.

Le *Révérend* avoit à peine fini de parler, qu'un bruit confus ſe fit entendre. Nous ſortîmes de la cabane pour voir ce que c'étoit, & nous appercûmes toute la Bourgade en mouvement.

Quoique *Pere Jean* eût la meilleure opinion de nos Hôtes, il ne laiſſa point de s'armer d'un de nos fuſils, de faire prendre l'autre à *Vitulos*, à moi la hache, & de dire au *Compere* & à *Diego* de prendre nos arcs & de ſe tenir ſur leur garde en cas d'événement. Mais le *Compere* ne fit point ſemblant d'écouter ſon Oncle, & *Diego* croyant qu'on alloit combattre ſe cacha ſous la littiere dont le ſol de la cabane étoit couvert.

Un inſtant après nous vîmes paroître le Vieillard paré extraordinairement, & marchant à la tête des Hommes de la bourgade, dont les uns étoient armés d'arcs,

d'arcs, les autres de maſſues ou de haches. Quatre femmes venoient enſuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, & ayant le corps peint de diverſes couleurs. Le reſte des femmes & des enfants ſuivoient.

Cette troupe marchoit d'un pas grave, & dans un profond ſilence. En paſſant devant notre cabane elle pouſſa un cri de joie & s'arrêta. Le Vieillard s'étant avancé avec quatre des ſiens, nous fit entendre qu'ils alloient à quelques diſtances de là, d'où ils ne tarderoient pas à revenir: & comme le *Compere* témoignoit vouloir les accompagner, il lui fit ſigne de demeurer.

Lorſque ce compliment fut fini le Vieillard ſe remit à la tête de la troupe, celle-ci pouſſa un ſecond cri, & ſe remit en route.

Au bout d'environ un demi quart d'heure elle entra dans un bois & diſparut. Alors *Pere Jean* nous dit qu'il vouloit voir ce-

quelle alloit faire, *Vitulos* dit la même choſe, ils prirent leurs fuſils & ſe mirent en chemin; enfin je me joignis à eux avec la hache ſur l'épaule, le *Compere* ſuivit en croaſſant, & *Diego* en tremblant.

Lorſque nous fûmes à l'entrée du bois, nos Hôtes, qui s'y étoient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de *cornets-à-bouquin*, & de hurlements effroyables. Auſſitôt *Pere Jean* avança plus avant, & voulut, malgré les inſtances que nous lui fimes, percer juſqu'à l'endroit où ils étoient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçants, qui nous ſemblerent être ceux de quelques enfants. Ces cris nous firent redoubler le pas, nous arrivâmes à portée de la troupe, & nous apperçûmes à travers les brouſſailles tout le monde proſterné devant un gros vilain Bouc, aux pieds duquel le Vieillard venoit d'ouvrir le ventre, & d'arracher les entrailles

à

à deux des quatres petits innocents dont j'ai parlé plus haut. Ce ſpectacle horrible nous fit dreſſer les cheveux ; & mit *Pere Jean* dans une telle fureur, que ſans conſidérer ce qui pouvoit arriver, il jetta d'un coup de fuſil le Vieillard ſur le carreau : en même temps il m'arracha la hache, il fondit ſur ces barbares, il en avoit déjà jetté une dixaine par terre, la troupe épouvantée prenoit la fuite a toutes jambes, avant que *Vitulos* eût ſongé à le ſeconder.

Après cet exploit, le *Révérend* écumant de rage vint prendre le *Compere* par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, & lui dit : — regarde, Malheureux, conſidére les fruits de la férocité aveugle & enragée des Peuples qui approchent le plus de cet Etat de Nature, que tu prétends être l'Etat le plus parfait que l'on puiſſe imaginer. Mais vois, & juge par ce ſpectacle ſanglant, de quoi ſeroient capa-

bles des hommes dont l'ignorance fût pouſſée à quelques degrés de plus.

— Ce que nous venions de voir, ce que *Pere Jean* venoit de dire, avoient pétrifié le pauvre *Compere.* Mais lorſqu'il eut un peu repris ſes ſens, il s'écria: — O l'abominable Eſpece, que l'Eſpece humaine ! qui l'auroit jamais cru ! . . . j'avois renoncé à la parole & à la raiſon, je renonce pour le coup à l'humanité ! . . . je renonce à la vie ! . . . ah mon cher Oncle ? prêtez-moi votre main ſecourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus ſupporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort ! . . . — mais le *Révérend*, au lieu d'écouter ſon Neveu, nous dit qu'il falloit retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite & des proviſions, & partir de cet endroit ſans délai. *Vitulo*s trouva cette propoſition un peu hardie: il lui dit que ſi les Barbares revenus de leur premiere frayeur nous appercevoient dans la plaine, nous courrions grand

riſ-

riſque d'en être maſſacrés. Mais le *Révérendiſſime* lui répondit que les gens cruels étoient ordinairement des lâches, & qu'il ne les craignoit pas.

La deſſus nous nous remîmes en route vers notre cabane, & nous n'apperçûmes perſonne. La troupe, diſſipée, s'étoit enfoncée dans le bois.

CHAPITRE XIII.

Continuation de notre Route.

LORSQUE nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le Pays. Enſuite nous tirâmes à travers une plaine ſablonneuſe droit à une chaîne de montagnes, qui paroiſſoient à deux ou trois lieu de nous.

Lorſque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées. C'eſt pourquoi nous en-

entreprîmes de les paſſer; & en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui ſortoit d'un rocher, & nous fimes nos diſpoſitions pour paſſer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir, qu'à réfléchir & raiſonner ſur ce que nous venions de voir. Le *Compere* honteux d'avoir été la duppe de ſes fauſſes conjectures perſiſtoit toujours à vouloir être aſſommé; le *Révérend* alloit enfin le ſatisfaire; mais *Vitulos* vint à bout de leur faire entendre raiſon.

Lorſque le jour fut venu, nous tînmes conſeil ſur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut réſolu que nous tirerions droit au Midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du *Mogol*, & paſſer de là à *Surate*, & de *Surate* en *Europe*.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers de pâturages immenſes, parſémés

de

de quelques bocages, & entrecoupés de ruiſſeaux. Au bout de ce temps-là nous rencontrâmes un *Horde* de trois à quatre cens *Tartares*, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, & qui finirent par nous voler nos armes & tout ce que nous avions, malgré la réſiſtance de *Pere Jean*, les reproches du *Compere*, les repréſentations de *Vitulos*, les cris de *Diego* & mes pleurs.

Lorſque nous eûmes quitté ces *Tartares* nous pourſuivîmes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir: notre ſeule reſſource ne conſiſtoit plus que dans les herbes & les racines: heureuſement que nous découvrîmes parmi ces dernieres un eſpece de raifort, qui étoit d'aſſez bon gout, & très nourriſſant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques *Tartares*, qui nous régaloient comme les autres, & qui nous auroient volé de même ſi nous euſſions eu encore quelque choſe à voler. Enfin au bout de trois mois de fatigues,

& de périls de toutes eſpeces, nous arrivâmes dans le *Mogol.*

Il s'agiſſoit de traverſer ce vaſte Empire & de vivre un peu plus à notre aiſe que nous n'avions fait juſqu'alors; mais nous n'avions pas le ſou. *Pere Jean* qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre réconfort en mille occaſions, le fut encore dans celle-ci. Il connoiſſoit parfaitement les ſimples, il ſe mit à en chercher de propres contre différentes maladies, & s'annonça pour Médécin dans la premiere Ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de ſon habit fut la cauſe que l'on ne ſe fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fievre maligne, & un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, & les préſents lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque ſéjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de Ville en Ville, & nous arrivâmes à

Labor, où la Renommée avoit déjà devancé notre nouvel *Eſculape.*

A peine fûmes nous dans cette Ville que les Principaux de l'endroit voulurent voir ſa *Révérence*: c'étoit à qui le fêteroit, à qui l'employeroit dans les circonſtances où ſon miniſtére étoit néceſſaire. Enfin au bout de trois mois nous avions pour plus de deux mille ecus de bien, tant en argent, qu'en bijoux qu'en étoffes &c.

Nous étions réſolus de ſéjourner au moins un an dans cette Ville, lorſqu'un ſoir le *Révérendiſſime* ayant gouté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, ſe trouva attaqué tout à coup d'une colique affreuſe. Il ne douta point que les Médecins de *Labor*, jaloux de ſes ſuccès, ne l'euſſent fait empoiſonner; il eut recours à tous les remedes imaginables en cette occaſion, & grace à l'effet de ces remedes, à la force de ſon tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette avanture nous fit partir le lendemain. *Pere Jean* avoit non ſeulement le même régal à craindre pour l'avenir; mais auſſi les aſſaſſins, que Meſſieurs de la Médecine n'auroient point manqué de lui ſuſciter, au défaut de tout autre moyen de ſe défaire de lui.

A la ſortie de *Lahor*, nous paſſâmes par *Nicodar*, par *Syrina*, & nous arrivâmes à *Delly*, où la ſcience du *Révérend Pere* doubla notre capital. De *Delly* nous fûmes à *Agra*, où il gagna encore quelque choſe. Enfin d'*Agra* nous vînmes en droite ligne à *Surate*, où nous trouvâmes un Vaiſſeau qui nous tranſporta à *Goa*; & dans cette derniere Ville, un autre Vaiſſeau qui partoit dans la quinzaine pour *Lisbonne*.

CHAPITRE XIV.

Naufrage, & ce qui s'enſuivit.

Il ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traverſée de *Goa* en *Europe.* Mais lorſque nous fûmes à environ trente lieues de *Lisbonne*, un Orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, & nous pouſſa jusques vers la pointe du *Cap. de S. Vincent*, où notre Vaiſſeau fut briſé en mille pieces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage: la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'uſage entier de mes ſens: je ne les recouvrai que lorſque je me trouvai dans l'eau; que pour me craponner à un morceau du grand mât que je rencontrai ſous ma main.

Lorſque le jour fut venu je regardai de toutes parts, je ne découvris que le ciel, & la mer qui s'étoit calmée. Tou-

tes les horreurs d'une mort prochaine ſe préſenterent à mon eſprit, je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les Saints du Paradis à mon ſecour : enfin le déſeſpoir le plus affreux alloit me ſaiſir, quand j'apperçus un vaiſſeau *Anglois* qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorſque ce vaiſſeau fut à portée, l'Equipage m'apperçut, & le Capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point ſitôt dans cette chaloupe que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramaſſé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi? ils me répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le *Compere*, le *Révérend*, *Vitulos* & *Diego* ne fuſſent péris. Ce qui faillit de me faire évanouir de douleur & de triſteſſe.

Le Capitaine de ce Vaiſſeau prit tous les ſoins poſſibles de moi : il me donna deux de ſes chemiſes, un chapeau & quelques autres nippes dont j'avois beſoin. Comme ſon Vaiſſeau étoit deſtiné

pour

pour *Gibraltar* il fit faire une quête à ſon arrivée en cette Ville ; & au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt cinq à trente guinées dans la poche. Cette ſomme ſuffiſſoit pour me reconduire en *France:* mais comme ma ſanté étoit fort délabrée tant par les peines que j'avois ſouffertes, que par le ſouvenir de mes pauvres Camarades que je regrettois ſans ceſſe, je réſolus de faire quelque ſéjour en cette Ville.

Pendant ce ſéjour je fis connoiſſance avec un Vieillard *Hollandois*, logé dans la même maiſon que moi, & qui s'étoit ſauvé d'*Eſpagne* à cauſe de l'*Inquiſition.* Comme je paſſois preſque toutes les après-dinées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les *Inquiſiteurs?* & il me répondit en ces termes:

— Lorſque j'étois encore en *Hollande*, des perſonnes de la premiere conſidération d'*Eſpagne* me ſolliciterent plus de cent fois de paſſer en leur Pays, pour

y établir quelques manufactures qui y manquoient; mais ma Religion, qui eſt celle des *Unitaires*, m'empêcha pendant plus de ſix ans de me rendre à ces ſollicitations. Enfin les avantages que je voyois à cet établiſſement, & les promeſſes qu'on me fit d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma Patrie avec ma Famille & mes biens, & d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me deſiroit.

En moins de deux ans, pourſuivit le Veillard, le Ciel avoit tellement béni mon entrepriſe, que ſans conter les ouvriers que j'avois amenés de *Hollande*, j'occupois plus de deux cens familles que j'avois trouvées dans la derniere miſere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits, m'avoient attiré l'eſtime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maiſon, ma table leur étoient ouvertes; & nos converſations ne rouloient que ſur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de Société pour faire fleurir l'Agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les Dévots me ſoupçonnerent de dogmatiſer ; un orage terrible alloit éclater ſur ma tête & ſur celle de tous mes amis, lorſqu'un ſoir un honnête homme accourut nous avertir de nous ſauver tous dans l'inſtant, ſi nous ne voulions point tomber entre les mains de *l'Inquiſition.* Nous n'eûmes le temps de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma Femme & mes deux Fils : une Fille que j'avois, & qui étoit alors dangereuſement malade, ne put être tranſportée : elle fut abandonnée à la garde de Dieu ; & depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

— Ici les larmes empêcherent le vénérable Vieillard de continuer. Lorſqu'elles furent un peu appaiſées je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ſes biens ? — tout eſt

perdu! s'écria-t-il: la manufacture eſt anéantie: les pauvres gens que je nourriſſois ſont réduits à une miſere affreuſe: mes amis diſperſés ſont auſſi malheureux que moi; & s'il m'en reſtoit encore, ils n'oſeroient ouvrir la bouche pour implorer la Juſtice, & reclamer les Droits de l'Humanité.

— J'avoue que ſi quelque choſe m'a touché dans la vie, ce fut la ſituation de ce Vieillard. Lorſqu'il eût fini de parler je le conſolai le mieux qu'il me fut poſſible, & je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'eſpoir de revoir ſa Fille un jour, & de rentrer dans ſes biens.

CHAPITRE XV.

Continuation de ma Route.

La vûe continuelle d'un homme malheureux que je chériſſois; celle de la mer qui mouille les murailles de *Gibraltar* & qui me rappelloit ſans ceſſe la perte

perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon ſéjour & de partir de cette Ville.

Après avoir pris congé du Vieillard & du Capitaine *Anglois*, je partis pour *Madrid*. Comme c'étoit au milieu de l'Eté, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur, je reçus un coup de Soleil au moment que j'allois entrer dans *Grenade*: & comme cet accident m'avoit fait perdre connoiſſance, l'on me tranſporta dans la Ville, où l'on me mit entre les mains d'un Médecin *François*, qui prit tous les ſoins poſſibles de ma perſonne juſqu'à mon entiere guériſon.

Lorſque je fus rétabli je payai le Médecin, je le remerciai de ſes ſoins, & me diſpoſai à continuer ma route.

La veille de mon départ je me trouvai en compagnie avec deux *Religieux de l'Ordre* de *S. Dominique*. Ces *Révérends Peres* ayant appris que je partois

le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux *Auto-da Fé* quel'on eût faits dépuis long-temps? je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces ſortes de ſpectacles, où l'humanité avoit tant à ſouffrir.

— Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces *Peres*, il ne s'agit que de brûler des Hérétiques. — Les Hérétiques, repartis-je, ſont des hommes comme nous: un Hérétique ſouffrant eſt notre ſemblable qui ſouffre.... — Monſieur, eſt peut être Hérétique auſſi? interompit le *Religieux*: — Je ne ſuis point ici pour faire ma confeſſion de foi, repliquai-je: je dirai ſeulement que je ne ſai par quel Droit votre Ordre s'arroge le pouvoir en ce Royaume de martyriſer les gens pour leurs opinions: — oh! oh! dit le *Dominicain*! vous ne ſavez point par quel droit notre Ordre s'arroge ce pouvoir? eh bien, vous ſaurez que c'eſt par un Droit qui fait honneur à la Raiſon, à la Nature & à la Re-

ligion. Comme vous me paroiſſez peu inſtruit ſur cet article, & qu'un petit détail ſur la nature de ce Droit pourra vous deſſiller les yeux, & peut-être faire de vous un bon Catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'eſt un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une ſeule Religion, dans laquelle on puiſſe ſe ſauver. Hors d'icelle, quelque juſte que l'Homme puiſſe être, il eſt en abomination aux yeux de ſon Créateur; il ne lui plait qu'autant que ſes œuvres ſe trouvent juſtifiées par la Foi, & que cette Foi eſt ſoutenue par le Culte qu'il exige. L'un & l'autre eſt l'objet de la Révélation, la Révélation eſt la baſe de la vraie Religion, celle-ci eſt la Religion Chrétienne.

Comme Dieu connoit la foibleſſe de la Raiſon de l'Homme, ſon inconſtance naturelle, la corruption de ſon cœur; & que d'ailleurs il eſt infiniment jaloux de la pureté de cette Foi & du Culte qu'il a établi; qu'il en veut l'étendue,

la défenſe & la perpétuité, il a établi ſur la terre un ORACLE infaillible de ſes décrets éternels, qu'il faut croire ſur ſa parole ſous peine de réprobation: un INTERPRETE irréfragable de ſa volonté ſuprême, qu'on ne peut contredire, ſans s'oppoſer à la Divinité même: un FANAL certain, auquel on doit avoir recours dans les ténébres du doute & de l'ignorance: un CHEF UNIQUE de la Hiérarchie eccléſiaſtique, pour *arracher* (*a*), *perdre*, *diſſiper*, *édifier* & *planter en ſon nom*, *par ſa doctrine*, en un mot, pour faire ici bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion. Or cet Oracle, cet Interprete, ce Fanal, ce Chef, eſt *Notre Saint Pere le Pape de Rome*, *légitime Succeſſeur de Saint Pierre*; d'où il s'enſuit que la vaie Religion eſt la Religion du Pape; & que comme les Payens, les Juifs, les Hérétiques, les préten-

(*a*) *Bulle de* CLEMENT VIII. Oſculta Fili &c.

tendus Gens d'eſprit, ne croient point au Pape, ils ſont hors de la vraie Religion & abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination le neuf dixiemes de ſes Enfants qui ſont ſur la Terre, parce qu'il ſont hors de la vraie Religion, il ne laiſſe point de recevoir en grace ceux d'entre eux, qui ſe ranent dans le giron de l'Egliſe, & qui ſe ſoumettent aveuglement à ſa doctrine, & à ſes déciſions. C'eſt pourquoi nous n'épargnons ni ſermons, ni promeſſes, ni diſputes, ni controverſes, ſoit pour convertir les Infideles & les Incrédules, ſoit pour ramener les Hérétiques dans le ſentier de la Vérité. Mais lorſque la voie de la douceur eſt inutile, que l'opiniâtreté des Ennemis de la Foi eſt inflexible, ou que quelqu'autre cauſe phyſique ou morale s'oppoſe au progrès de l'Evangile, en vertu de l'Authorité que Dieu a donnée à ſon Vicaire, & dont celui-ci nous a fait part, nous n'héſitons point d'avoir recours à la rigueur,

gueur, à la perſécution, à la violence, à la cruauté même, perſuadés que tout eſt permis contre des Hommes que Dieu a rejettés de devant ſa face; que c'eſt un œuvre qui lui eſt agréable de pourſuivre juſqu'au moindre de ſes Ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, & d'arrêter ainſi la propagation de l'Erreur.

— Mais, *mon Pere*, interompis-je, eſt ce que la Religion Chrétienne s'eſt établie par ce mélange ſingulier de douceur & de cruanté?

— Point du tout, mon Enfant, reprit le *Dominicain*, la Religion chrétienne s'eſt établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure & exémplaire des Apôtres & des premiers Chrétiens. l'Egliſe étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de perſuaſion. Ses Chefs manquoient de politique, de crédit, & ſurtout de cette ſainte audace, par laquelle leurs ſucceſſeurs ſe diſtinguerent ſi noblement dans la ſuite. Mais lorſque les Chrétiens ſe virent aſſez

forts

forts par leur nombre, par le courage des Evêques, par l'appui de quelques Grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele, qui leur faiſoit enviſager les ſupplices avec intrépidité, ne leur manquoit point lorſquil s'agiſſoit, ou de vanger le ſang de leurs Freres, ou de planter l'Evangile par le fer & par le feu, ainſi que par la prédication.

Le troiſieme ſiecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus ſainte des repréſailles, ils égorgerent dans la *Syrie* & la *Paleſtine* (*a*) les Magiſtrats qui avoient ſévi contre eux : ils noyerent la Femme & la Fille de *Maximin*, & firent périr dans les tourments ſes Fils & ſes Parens.

Quelque temps après *S. Cyrille* appuya cette démarche par ſes diſcours & par ſa conduite. Il chaſſa de ſon authorité les *Novatiens*, & dépouilla leur Evêque des ſes revenus (*b*). A la tête d'un peuple ému

(*a*) *V. l'Eſſai ſur l'Hiſt. Générale.*

(*b*) *V.* BARBEYRAC *dans la Préface de ſa Traduction du* Droit de la Nature & des Gens de PUFF.

ému il attaqua les *Juifs* dans leurs Sinagogues, les chaſſa d'Alexandrie, & fit piller leurs biens par les Chrétiens. *Parce que*, dit S. Auguſtin, *tout appartient aux Fideles, les Méchants ne poſſédent rien en propre* (*a*).

L'Intrépide Patriarche n'en demeura point-là: il ſoutint fort & ferme que l'Authorité ſéculiere eſt au deſſous de l'Authorité eccléſiaſtique: & pour le prouver; cinq cens Moines entourerent un jour le *Gouverneur Oreſte*, qui ne portoit point aſſez de reſpect à *Son Eminence*, le bleſſerent d'un coup de pierre, & l'auroient écraſé ſi les gardes de ce Gouverneur n'euſſent arrêté leur fureur. Il eſt vrai qu'il en couta la vie à un Moine, mais il fut à l'inſtant béatifié: & pour appaiſer les manes du Martir de Jeſus Chriſt, il ne fallut pas moins que le ſang de la célébre *Hypachie*, que les Chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs Autels (*b*).

Ce

(*a*) *ibid.* (*b*) *ibid.*

Ce que vous venez d'entendre, Mon Cher, ſuffiroit pour vous faire comprendre qu'il eſt très-permis, & même de néceſſité de précepte, de mettre tout en œuvre pour le progrés de la Foi, pour l'extirpation de l'Héréſie, ainſi que pour le ſoutien de la puiſſance, de la grandeur & de la majeſté des Miniſtres du Seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive Egliſe n'étoit qu'une étincelle, en comparaiſon de celui qui anima les Fideles dans les ſiecles poſtérieurs.

Tandis que les Empereurs, devenus Chrétiens, commencent à perſécuter leurs Sujets (*a*) par des Edits plus ou moins rigoureux contre les *Donatiſtes*, les *Priſcillianites*, les *Manichéens* &c. Tandis que l'on s'égorge en Aſie (*b*) & dans vingt autres endroits pour la Conſubſtantialité du *Verbe*: qu'à Rome les

(*a*) *V. l'Hiſt. Eccl. du* 3, 4, 5. *ſiecle &c.* — *l'Hiſt. Gener. par une Societé de Gens de Lettres.* — (*b*) *Ubi ſup.*. — AMM. MARCEL.

les Vicaires de J. C. emploient toute leur politique & les inſpirations d'en haut pour affermir le Pouvoir & l'Authorité, que Dieu leur à donnés ſur les Royaumes & les Rois de la Terre. Tandis que par une miſſion divine & particuliere *Charlemagne* court maſſacrer (*a*) tous les Habitans *d'Eresbourg*, qu'il renverſe le Temple *d'Irmenſul*, & qu'il égorge les Prêtres ſur les débris de l'Idole; qu'il pénétre juſqu'au *Veſer*, qu'il fait main baſſe ſur tout ce qui oſe lui réſiſter, qu'il laiſſe aux Peuples ſoumis des Miſſionnaires pour les convertir & des Soldats pour les forcer; tandis qu'il fait tuer quatre mille-cinq cens priſonniers pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, & qu'il ſacrifie plus de victimes à ſa ſainte ambition que tous les Payens qu'il vainquit n'en auroient immolé à leurs Idoles juſqu'au jour du jugement. Tandis enfin que l'Impératrice

(*a*) *V. l'Hiſt. d'Allemagne* — MEZERAI *Hiſt. de Fran.* — *Hiſt. Eccl.* — *Eſſai ſur l'Hiſt. en génér.*

trice *Théodora* pourſuit pieuſement les *Paulitiens* (*a*) juſques dans le fond de *l'Armenie*; qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour vanger la Religion, & pour remplir ſes coffres des dépouilles de ces Hérétiques abominables, je viens à cet heureux temps qui a vu naître les *Croiſades*.

Vers la fin du onzieme ſiecle *l'Europe* ſe trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des Barbares avoient rempli *l'Angleterre*, la *France*, *l'Eſpagne*, *l'Italie* & *l'Allemagne* d'un monde infini: la plupart des Monaſteres étoient ſi pauvres que les Religieux étoient obligés de travailler: les Peuples étoient plongés dans des déſordres affreux: la *Terre Sainte* étoit entre les mains des Infideles: or pour dépeupler la Terre, enrichir les Moines, reformer les mœurs, & recouvrer *Jeruſalem*, le Ciel ſuſcita un

S.

(*a*) *V.* MAIMBOURG. *Hiſt. des Icon. Liv. 6. p.* 263 *Edit. de Holl.*

S. Hermite, nommé *Pierre* (*a*), qui prêcha de la part de Dieu la *Croiſade* à tous les Fideles, & de la part du Pape, *Indulgence pléniere* à quiconque ſeconderoit l'Entrepriſe de ſon corps, ou de ſes biens.

Deux motifs auſſi puiſſants font effet. Plus de quatre-vingt-mille *Croiſés* partent de *France* & *d'Allemagne* (*b*) ſous la conduite de *l'Hermite*. L'avant-garde, commandée par *Gautier-ſans-argent*, eſſaye ſon courage en maſſacrant ſur ſa route la moitié des *Bulgares*. Le Général ſuit ſon Lieutenant : ſur le refus qu'on fait en *Hongrie* de lui fournir des vivres, il prend *Malavilla* d'aſſaut, & en fait paſſer tous les habitans au fil de l'épée. Punition juſtement due à un peuple opiniâtre, qui refuſoit de coopérer à une ſi ſainte expédition !

Quinze

(*a*) *Hiſt. Eccl.* — MEZERAI *Abrégé Chron.* — *Hiſt. Univ.* — MAIMBOURG *Hiſt. des Croiſ. ad an.* 1095.

(*b*) *Ubi ſup. ad an.* 1096.

Quinze mille Allemands commandés par le Prédicateur *Godeſchald* ſuivent l'Armée de *l'Hermite.* Mais à l'approche de ces nouveaux Apôtres, les *Hongrois* prennent l'allarme, ils tombent à leur tour ſur le Prédicateur & ſes quinze mille hommes, & les exterminent tous. Deux cens mille autres *Croiſés* ſuivent ces derniers: il font main-baſſe ſur tous les *Juifs* qu'ils peuvent attraper; contraignent le reſte à éventrer leurs femmes, leurs enfans, & à ſe tuer eux-mêmes de déſeſpoir. Après une ſi ſainte action, le Ciel récompenſe ces pieux Héros de la couronne du martyre: ils ſont aſſommés ſur leur route, ainſi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant *l'Hermite* & *Gautier* arrivent devant *Conſtantinople* avec le reſte de leurs troupes: & pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchants pour l'exécution de ſes décrets, une troupe de *Bandits* ſe joint aux *Soldats de* JESUS-CHRIST; ils ravagent

enſemble les environs de la Ville; ils paſſent le *Boſphore;* tout céde, tout plie ſous eux: mais le Diable jaloux de leurs exploits ſuſcite le *Sultan de Bithinie*, qui les défait entiérement.

Sept cens-mille autres *Croiſés* percent en *Aſie* (*a*). Leurs Chefs réparent l'Echec de *l'Hermite*: ils prennent *Nicée*, *Antioche*, *Edeſſe*, *Jeruſalem*, & font un tel maſſacre des *Infideles*, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, ſi ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un ſuccès ſi glorieux, deux cens mille autres *Croiſés* s'aſſemblent (*b*). *Hugues de France* repaſſe en Europe, & ſe met à leur tête. L'on en tue une partie dans la *Grece*; *Soliman* tombent ſur le reſte, le taille en pieces, & leur Chef meurt abandonné dans *l'Aſie mineure*. Tant il ſe trouve d'obſtacles à faire le bien!

Les

(*a*) *Ubi ſup ad an.* 1098. *& ſeqq.*
(*b*) *Ubi ſup.*

Les *Croiſés* affoiblis par leurs Victoires, par les maladies, par le temps, par la diviſion de leurs conquêtes, par la diſcorde de leurs Chefs, par la perte *d'Edeſſe* (*a*), ſollicitent une ſeconde *Croiſade.*

St. Bernard prêche cette nouvelle entrepriſe avec tout l'entouſiaſme dont il eſt capable ; il déchire ſon habit, fait des miracles, prophétiſe, abſout, & le zele apoſtolique reſaiſit la *France* & *l'Allemagne.* l'Empereur *Conrad* court en pillant faire exterminer ſon armée par le *Sultan d'Icone.* *Louis le jeune* eſt battu par l'Ennemi à *Laodicée*, & deshonoré par ſa Femme à *Antioche.* La faim, la miſere, rechaſſent les nouveaux *Croiſés* en Europe. *Saladin* bat les *Chrétiens* de *l'Aſie* à *Tyberiade* (*b*), prend *Gui de Luſignan*, la Vraie Croix, *Jeruſalem*; tout alloit être perdu ! mais par une protection particuliere d'en haut, ce *Saladin*

(*a*) *Ubi ſup. ad ann.* 1140. 41. 42, 43. *& ſeqq.*
(*b*) *ibid ad ann.* 1187. 88. 89. *&c.*

din oublie de vanger le ſang des *Infideles* que les *Chrétiens* avoient fait couler en pareille occaſion, 88 ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la conſternation. *l'Empereur Barberouſſe* jure de vanger la Chrétienneté. Ce Prince paſſe en Aſie, bat deux fois *l'Ennemi*, prend *Icone* d'Aſſaut, & va tout rétablir en *Paleſtine*. Mais, par un malheur inconcevable, ce Grand Homme ſe noye dans le fleuve *Cydnus* (*a*), & ne laiſſe après ſa mort que 7 à 8 mille hommes, que ſon *Fils* raſſemble pour les joindre au débris de l'Armée de *Luſignan*.

Cependant *Philippe Auguſte* & *Richard* arrivent en *Syrie* (*b*) : ils ſe trouvent à la tête de trois cens mille Combattans, ils prennent *Ptolemaïs*, & concertent de pouſſer plus loin leurs exploits. Mais le Démon, qui a toujours intérêt de traverſer les plus ſaintes entrepriſes, ſeme la diviſion entre ces deux Princes, & *Phi-*

(*a*) *ibid. ad an.* 110. — (*b*) *ibid. ad eund. an.*

Philippe repaſſe en France: *Richard* bat *Saladin* à *Céſarée*; *Saladin* ruine l'armée de *Richard*; & ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'Empereur *Henri VI*, ſon ennemi.

(*a*) L'Ardeur de ſe croiſer ne ſe ralentit point. Il ſe forme une Armée de *Héros nouveaux*, qui s'embarquent à *Veniſe* pour la *Dalmatie*. A leur deſcente ils prennent *Zara*, au lieu de paſſer en *Terre Sainte*. *Conſtantinople*, qui vraiſemblablement avoit encouru la colere du Ciel, devient un nouvel objet de leur ſainte fureur. Ils eſcaladent, pillent, brûlent, ſaccagent cette grande Ville; ils blaſphément, violent, & font main baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruiſent les Egliſes, briſent les Autels & les Images, ils danſent dans le Sanctuaire de *Sainte Sophie*, & précipitent l'Empereur *Mirzuflos* du haut d'une colomne. Pour couronner cet exploit, *Baudouin* de *Flandre*

(*a*) *ibid. ad. an.* 1202. 2, 3. &

dre s'empare de la couronne du précipité; puis les *Bulgares* attrapent le nouveau couronné, lui coupent les bras & les jambes, & le jettent aux bêtes féroces.

(*a*) Tandis que ces choſes ſe paſſent en Aſie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux armées de *Croiſés* ſe forment contre les *Albigeois* & les *Maures*. L'une de ces Armées prend *Béziers*, en extermine tous les habitans, ruine ceux de *Carcaſſonne*, s'empare de *Lavaur*, égorge le Seigneur de cette Ville & 80 Chevaliers, noye la Fille du même Seigneur dans un puit, & brûle autour d'elle trois cens *Lavaurois* pour achever le groupe. L'autre ravage tous les pays où elle paſſe (*b*), tue cent mille *Maures* dans les plaines de *Toloſa*, met aux fers deux-cens-mille autres de ces Infideles, & revient chez elle en remerciant Dieu du ſuccès d'une ſi glorieuſe expédition.

La

(*a*) *ibid. ad an.* 1208. (*b*) *Ad an.* 1212.

(*a*) La ſainte ardeur de ſe croiſer continue : elle paſſe même juſqu'aux Enfants. Une multitude innombrable d'Ecoliers partent ſous la conduite des Moines & des Maîtres d'Ecole. Mais l'Eſprit malin pouſſe les conducteurs à en vendre une partie aux *Muſulmans*, & le reſte périt de miſere en route.

Les *Croiſés* de l'Aſie, ſortis de l'eſpece de létargie où ils étoient depuis quelque temps, prennent *Damiette* & redeviennent en état de pouſſer leurs conquêtes en *Egypte* (*b*). Sur ces entrefaites un *Bénédictin* diſpute le commandement de l'Armée au *Roi de Jéruſalem*; le Prêtre du Seigneur l'emporte ſur le Souverain, & enfourne l'Armée entre deux bras du *Nil*, pour la garantir de toute ſurpriſe : mais Sultan *Mélédin*, conſeillé par Lucifer, y inonde les *Croiſés*, les

(*a*) *ad eund. an.*
(*b*) *Ubi ſup, ad an.* 1218. 19-20-21. *& ſeqq.*

les contraint de faire une treve honteuſe & de ſe retirer en *Phénicie.*

(*a*) *Saint Louis*, inſpiré du même zele, croit mieux faire que ſes Prédéceſſeurs. Il équippe une flotte; il part de *France*, & aborde en *Egypte.* L'intempérance, les débauches & les maladies enlevent la moitié de ſon Armée; les *Saraſins* défont le reſte à *Maſſoure*, & le prennent priſonnier avec ſes deux Fils. Après ce déſaſtre il eſt contraint de rendre la Ville de *Damiette* pour ſa rançon, de payer quatre-cens mille livres pour les autres priſonniers, & de repaſſer en France ſans avoir rien fait.

(*b*) Quelques années après le zele du *St. Roi* ſe ranime: il s'embarque pour aller convertir le *Roi de Tunis*, & deſcend vers les ruines de *Carthage*: mais la Peſte déſole ſon Armée, il en eſt attaqué lui même, & meurt par humilité ſur un tas de cendres.

Ce

(*a*) *Ad an.* 1250. (*b*) *ad eund. an.*

Ce déplorable événement, que Dieu a ſans doute permis pour des cauſes à lui connues, oblige les *Croiſés* de faire une treve avec le *Proſélyte manqué*, & de venir paſſer l'hiver en *Sicile*.

La Campagne ſuivante ils paſſent en Aſie. Ils prennent *Jaffa*, *Beaufort*, *Nazareth* & *Antioche*; ils font mourir environ dix ſept-mille Perſonnes, & emmenent plus de cent-mille Eſclaves. De ſi glorieux ſuccès font eſpérer de rétablir les choſes en ce pays-là; mais le contraire arrive (*a*): *Sultan Melecſeraph* reprend *Tyr*, *Sidon*, & d'autres Villes; il bat les *Chrétiens* par tout ou il les rencontre, & ruine pour jamais leurs affaires en *Terre Sainte*.

— Mais, mon Pere, dis-je au *Dominicain*, puiſque Dieu étoit l'Auteur de ces entrepriſes, pourquoi y périt-il tant de *Croiſés* ? pourquoi s'y commit-il tant de

(*a*) *Ad eund. an.*

de déſordres ? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes ?

— Quand au premier article, répartit *le Religieux*, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette *Terre Sainte*, ces Lieux ſacrés, que ſon Divin Fils a honorés de ſa préſence, & arroſés de ſon ſang. Quand au ſecond, je réponds qu'il n'eſt point d'entrepriſe ſi louable, de zele ſi pur, où il ne ſe gliſſe un peu de corruption ; telle eſt la fragilité de la Nature humaine: mais cette corruption, & tout ce qui en dépend, n'eſt qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, & de l'accompliſſement de ſa volonté. Enfin, quant à la troiſieme queſtion que vous me faites, il eſt vrai qu'il paroit étonnant que Dieu ne maintint point les *Croiſés* dans leurs conquêtes : mais les autres avantages qui réſulterent de l'entrepriſe des *Croiſades* ne cédent en rien à la poſſeſſion de la *Paleſtine* entiere. Ecoutez bien :

No-

Notre Saint Pere le Pape étendit ſa puiſſance, affermit ſon autorité, & agrandit ſon patrimoine.

Les Princes Chrétiens s'accoutumerent inſenſiblement au joug qu'il trouva à propos de leur impoſer pendant ces ſaintes guerres.

La haine que tout bon *Catholique* doit avoir pour les *Infideles* & les *Hérétiques* s'enracina ſi fort, qu'elle ne s'effacera jamais.

L'Ignorance & la ſimplicité, qui ſont les baſes de la Vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des Sciences & de la Raiſon, qui ſont les inſtruments du Diable, fut reculé auſſi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de pluſieurs millions d'Hommes qu'elle avoit de trop.

Les Moines acheterent une partie des terres des *Croiſés* à vil pris, & eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes *Croiſés* obtinrent par leur zele l'abſolution de leurs péchés.

En-

Enfin la colere du Ciel s'appaiſa par les pleurs & les gémiſſements de 400 mille Familles pillées, ruinées & abandonnées: par la fumée des Villes qu'on brûla, & des Provinces qu'on ravagea; par les cris des Vierges qu'on viola, & par la mort d'une multitude innombrable de *Juifs*, *d'Infideles* & *d'Hérétiques* qu'on égorgea.

A votre avis, Mon Cher, ces avantages ſont ils médiocres?

Ce n'eſt pas tout. Les *Croiſades* ne furent point le ſeul moyen que le Ciel ſuſcita pour extirper l'Erreur, & accroître le gouvernement de notre Mere la Ste. Egliſe. Liſez les Hiſtoires, ſur-tout celles des huit derniers ſiecles; vous verrez les ruſes pieuſes des Papes, la noble ambition des Evêques, le ſaint entouſiaſme des Moines, la docilité Evangélique des Princes, le zele apoſtolique des Peuples, concourir à l'envi pour la deſtruction des Ennemis de la Foi. Vous verrez perſécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoler, tenailler, brûler, maſ-

ſa-

ſacrer, ſans pitié, ſans miſéricorde, indiſtinctement d'âge, de ſexe & de condition, juridiquement ou ſans forme de procés,

Les *Vilgariens* en *Eſpagne* & en *Italie* (*a*):

Les Juifs en *France* (*b*), en *Portugal* (*c*), & en *Angleterre* (*d*):

Les *Vaudois* à *Minerbe* (*e*):

Les *Stadings* en *Allemagne* (*f*):

Les *Manichéens* en *Champagne* (*g*):

Les *Albigeois* à *Montſegur* (*h*):

Les *Riſoques* en *Baviere*, en *Bohême* & en *Autriche* (*i*):

Les *Flagellans* en *Miſnie* (*k*):

Les *Proteſtants* à *Strasbourg* (*l*), à *Volzei* (*m*), à *Deventer* (*n*) & en mille autres Endroits.

Vous y verrez le Maſſacre de *Merindol* & de *Cabriere* (*o*):

Le

(*a*) *Hiſt Eccl.* ad ann. 1001. — (*b*) 1002. — (*c*) 1189. — (*d*) 1206. — (*e*) 1210. — (*f*) 1232. *& ſuiv.* — (*g*) 1239 — (*h*) 1243. — (*i*) — 1315. — (*k*) 1414. — (*l*) *Théat. des Mart. ad an.* 1526. — (*m*) *ibid ad an.* 1528. — (*n*) *ibid* 1571. — (*o*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1545.

Le Maſſacre de *Calabre* (*a*):

Le Maſſacre de *Vaſſi* (*b*):

Le Maſſacre de *S Barthelemi* (*c*):

Le Maſſacre *d'Irlande* (*d*), & bien d'autres Maſſacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis je, les Faſtes de la Catholicité; vous y verrez brûler *Jean Hus & Jérôme de Prague* en dépit du Droit des Gens (*e*):

Enfermer & griller toute *l'Infanterie Huſſite* dans les granges de *Bochmiſchbroda* (*f*):

Condamner plus de huit mille Perſonnes au feu par le Dominicain *Torquemada* (*g*):

Maſſacrer plus de quinze millions d'Infideles par les *Eſpagnols* en *Amérique* (*h*):

Brûler plus de huit cens *Anglois* ſous le Regne de leur Reine *Marie* (*i*):

Ex-

(*a*) Mezerai *Abrégé Chron. ad an.* 1560. — (*b*) *ibid* 1562. — (*c*) *ibid* 1572. — (*d*) Laurent Echard *Hiſt. d'Angl. ad an.* 1620. — (*e*) *Hiſt. Eccl. ad an.* 1415. — (*f*) *Hiſt. d'All. ad. an.* 1434. — (*g*) *Hiſt. Eccl.* — (*h*) *Hiſt. univerſ.* — (*i*) *Hiſt. d'Anglet. ad an.* 1550--58.

Exterminer plus de dix-huit mille perſonnes ſous le gouvernement du Duc *d'Albe* (*a*):

Pourſuivre l'Héréſie juſques dans les ſépulcres de ſes Sectateurs; troubler les cendres des Rois, flétrir leur mémoire, remplir l'Europe de larmes, d'horreur & de ſang pour empêcher la Réformation. En un mot, raſſemblez les Faits, comptez plus de *cinquante millions* de victimes que le zele de Religion a ſacrifiées depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme juſqu'à ce jour, & ne me demandez plus ce qui nous autoriſe à pourſuivre à outrance ceux qui ne penſent pas comme nous.

Ah! mon cher Frere! pourſuivit le *Dominicain*, pour peu que votre cœur ſe prête aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point ſentir que par de ſi glorieuſes marques, par de ſi conſ-

(*a*) *Hiſt. des Pays-bas.*

conſtantes prérogatives, notre Sainte Religion l'emporte ſur toutes les Religions de la Terre ! ſi quelques *Infideles*, quelques *Hérétiques* ont voulu quelquefois prouver, ſoutenir, étendre leurs opinions par de ſemblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce ſecours ſurnaturel & divin qui ne nous manque jamais en telle occaſion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées ſur des raiſons frivoles, ſuccédoient à leur zele; ou ſuccombant eux-mêmes ſous le poid de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement qu'il n'appartient qu'aux ſeuls *Catholiques* de ſubjuguer la Terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

— Mon *Pere*, dis-je au *Dominicain*, ſi je ne ſavois que ce vous venez de me conter s'eſt paſſé parmi les Hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des Annales de l'Enfer. Non, mon *Pere*: rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la Religion. Il n'y a pas long-

temps

temps que j'ai vu un Peuple barbare immoler deux petits Enfants à un Bouc infâme, & j'ai dit qu'une telle action étoit horrible & abominable: ſi j'avois le malheur de voir ſacrifier aujourd'hui autant d'Hérétiques au vrai Dieu, je dirois que ce ſeroit un ſacrifice exécrable.

— Mon cher Frere, me dit le *Religieux*, je ſuis bien fâché que votre cœur demeure inſenſible aux impulſions de la vérité. Adieu: je prie le Ciel qu'il daigne vous éclairer un jour; & je vous ſouhaite un heureux voyage.

— Lorſqu'il eut fini ces paroles, il partit avec ſon Compagnon.

Pour moi, lorſque le ſoir fut arrivé, je me couchai de bonne heure afin de partir le lendemain de grand matin.

CHAPITRE XVI.

Suite de mes Aventures.

Je dormois d'un profond ſommeil lorſque vers le minuit un bruit ſoudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna de la part du *St. Office* de le ſuivre à l'inſtant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raiſon pourquoi ; mais il me réïtéra ſon ordre d'un ton ſi ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vîte & de le ſuivre ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il m'eut conduit & enfermé dans un des Cachots de *l'Inquiſition.*

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en quarré, ſur autant de hauteur, à plus de vingt cinq pieds ſous terre ; où il eſt impoſſible de diſtinguer le jour d'avec la nuit ; où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir, quelques feves mal cui-

cuites & de l'eau puante; où quelques brins de paille à demi pourrie ſervent d'oreiller & de grabat; où l'on eſt quelquefois des mois entiers, même des années, ſans parler à perſonne; où l'on eſt aſſommé de coups de nerf de bœuf, lorſqu'on ſe plaint un peu trop haut de ſa ſituation: voilà quelle étoit ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, ſurtout au bout de quelques jours de ſéjour: jugez ſi je me reſſouvins de mon entrétien de la veille.

Après ſix ſemaines d'empriſonnement, Celui qui avoit coutume de m'apporter mon néceſſaire me parla pour la premiere fois, & me conſeilla de demander l'audience des *Révérends Peres Inquiſiteurs:* je la demandai des l'inſtant même, & elle me fut accordée pour le lendemain. Lorſque je fus devant ces Meſſieurs, l'un d'eux me demanda ce que je voulois? je lui dis que je ſuppliois *Leurs Révérences* de me faire élargir, ou du moins, d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avoit

arrêté. L'on ne me répondit rien, & l'on me renvoya au Cachot.

Quatre jours après je comparus derechef devant le Sacré Tribunal. L'on me fit la même demande, j'y fis la même réponſe, & l'on me renvoya à mon Trou. A peine y fus-je rentré que la rage & le déſeſpoir me ſaiſirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces la tête contre un ancre de fer qui étoit attaché à la muraille: le ſang que je ſentis ruiſſeler ſur mon viſage augmenta ma fureur; deux ſemblables coups alloient mettre fin à tous mes maux; mais ayant apperçu que l'ancre étoit caſſé par la violence du coup que je m'étois donné, je réfléchis que je pouvois par ſon moyen me procurer ma délivrance, en me conſervant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur & la force ſuffiſſantes pour ce que j'en voulois faire, je me mis à l'ouvrage des l'inſtant même; & en moins de deux jours, je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon Cachot.

La

La pierre que j'avois ôtée me procura la facilité d'en ôter une ſeconde; celle-ci une troiſieme; tellement qu'au bout de ſix jours la muraille ſe trouva percée, & le trou aſſez grand pour y paſſer. Ce trou donnoit dans un ſouterrein d'une grandeur prodigieuſe, & auſſi obſcur que le Cachot même. Je ne ſuis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rode, que je ratonne, que je furte partout; & je ne rencontre que des cordes, des poulies, de billots, des roues, des chevalets, & autres attirails patibulaires: à la fin je trouve une porte, mais elle étoit trop bien fermée pour que je puſſe l'ouvrir: je rode de nouveau; je découvre une cheminée, je crois mon évaſion certaine, l'eſpoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au millieu, où par un malheur inattendu, je rencontre une grile de fer qui s'oppoſe à ma ſortie. Cet obſtacle n'abbat point mon courage. Je ſaiſis l'ancre, que j'avois eu ſoin d'em-

porter avec moi, je parviens à percer la cheminée au deſſous de la grille. Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, & dont le toit communiquoit aux maiſons voiſines; mais comme c'étoit en plein jour, je n'oſai hazarder de continuer ma route: je réſolus de deſcendre dans le ſouterrein pour y attendre la nuit. Je riſquois d'autant moins à prendre ce parti, que quelque temps avant ma ſortie du Cachot mon Pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour 24 heures, & que je n'avois plus de viſite à attendre de luy avant le lendemain matin.

Etant deſcendu, je ramaſſai toutes les pierres qui étoit tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derriere quelques planches qui étoient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon Cachot & le ſouterrein.

Je finiſſois à peine cette derniere beſogne que j'entendis du bruit du côté de la

por-

porte. M'étant fourré le plus vîte qu'il me fut poſſible derriere les mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit; & comme ces planches n'étoient pas trop ſerrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands Hommes baſanés, aux yeux hagards & farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, & ayant deux piſtolets à la ceinture. Trois Gros Peres *Dominicains* (dont l'un étoit mon *Souhaiteur* de bon voyage) & un *Secrétaire* du *S. Office* qui les ſuivoit, vinrent s'aſſeoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, ſur laquelle étoit un Benitier d'un côté, un Miſſel de l'autre, & au milieu, un Crucifix paſſé en ſautoir ſur une Epée nue. A ce ſpectacle épouvantable je me crus perdu ſans reſſource; l'on pouvoit découvrir le trou que j'avois fait, & me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre Gros Perſonnages eurent ri & gognardé entre eux en-

viron un demi quart d'heure, ils ſe leverent, & réciterent d'un ton mâle & vigoureux le Pſeaume *Exurgat Deus.* Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux ſe tinrent debout à côté de la table, & me parurent plus terribles que jamais.

Le Pſeaume étoit à peine fini que j'entendis quelques gémiſſements, ſans que je ſuſſe trop de quel côté ils partoient. Un inſtant après la porte du ſouterrein s'ouvrit derechef. Une Fille d'environ 17 ans, qui malgré ſa douleur & ſon abattement étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre ſpectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant ſur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez & de la bouche, en un mot, tel que le portent ces Freres Pénitents que l'on voit dans quelques Villes de *France*, en *Italie* & ailleurs.

Cette infortunée Créature s'étant avancée à pas chancelants & les yeux baiſ-

ſés

ſés juſqu'auprès de la table, ſe jetta aux pieds de ſes Juges en répandant un torrent de larmes, & ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Mais ſes ſoupirs & ſes ſanglots étant un peu appaiſés, elle leur dit en *françois*, & d'une voix capable d'attendrir les rochers: — Hélas *Mes Peres!* qu'allez vous faire de moi! n'ai-je point aſſez ſouffert depuis un an que je ſuis enſévelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle miſere, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus triſtes, les plus noires.... Levez vous, ma Belle Enfant, interrompit un des *Inquiſiteurs*, l'on vous a amené cette fois devant nous, pour que vous confeſſiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accuſée dans votre procès, & que vous méritiez par cet aveu ſincere d'éprouver la douceur, la clémence & la charité du *S. Office.*

— Eh! quel aveu, quelle confeſſion puis-je vous faire? reprit la Fille, je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la premiere fois que je parus devant vous:

vous: je vous le répéte encore: je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je ſers & que j'adore: je ne crois pas avoir jamais offenſé un Pere que j'aime & que j'honore, non plus qu'une Mere tendre & reſpectable, dont la mémoire me ſera toujours en vénération, dont les leçons de ſageſſe, les exemples de vertu me ſeront éternellement devant les yeux: je ne crois point non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'étoit poſſible, & auquel je ſouhaite toute le bonheur qui puiſſe m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre..... Briſons, s'il vous plait, ſur ces lieux Communs, interrompit derechef le *Dominicain*, nous avons les oreilles rebattues de ces ſortes de propos: il ſemble que les trois quarts de ceux qui paroiſſent devant nous ſe ſoient donné le mot pour nous débiter les mêmes diſcours. Venons au fait, ma chere Enfant: avouez de bonne foi que votre Pere, qui s'eſt

échappé à nos recherches, eſt un de ces Impies, qui mépriſant cette quantité prodigieuſe, mais reſpectable, de Myſteres & d'articles de Foi, que notre Mere la Sainte Egliſe croit, enſeigne & commande de croire, ainſi que toutes les pratiques pieuſes & ſalutaires qu'elle a inſtituées pour la ſantification de nos Ames, ſe ſont ingérés de réduire leur croyance preſqu'à rien, & de borner leur morale à la ſimple obſervation de la Loi Naturelle (*a*): de ſorte que ſous les apparences trompeuſes d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entiere des opinions d'autrui, pour qu'on tolére les leurs; de même qu'à force de ſe rendre

(*a*) Ces mots ne me laiſſerent plus douter que cette Malheureuſe ne fut la Fille du Vieillard *Hollandois*. Car le plupart des Unitaires de Hollande rejettent non ſeulement les Myſteres que l'Egliſe Romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la Raiſon humaine, quoique réçu parmi les *Proteſtants*: telle eſt la doctrine du *Péché Originel* &c. D'ailleurs ſi cette Fille s'explique en *François*, c'eſt apparemment qu'elle ignore encore *l'Eſpagnol*, & que l'Inquiſiteur n'entend point le *Hollandois*.

dre officieux, complaiſans, néceſſaires, & de paroître les plus paiſibles, les plus fideles & les plus honnêtes de tous les Hommes, pour mieux attirer les ſimples dans leur parti, & par conſéquent dans la naſſe de Satan, cette maudite engeance à déja fait une brêche conſidérable au troupeau des Fideles. O race indigne & déteſtable! que n'es tu engloutie dans le fin fond de l'abyme, avec *Coré*, *Dathan* & *Abiron*, ainſi qu'avec tous les *Payens*, les *Juifs*, les *Hérétiques*, & tous les Sorciers qui exiſtent ſur la Terre! ..... mais non, ſubſiſtez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zele, des travaux & des veilles des Miniſtres du Seigneur, & nommément du *S. Office*, qui ne cherche que la gloire de Dieu & le ſalut de vos ames. Ah! ma chere Fille! vous ignorez encore juſqu'où vont ce zele, cette charité, qui nous animent pour le redreſſement des pauvres fourvoyés!

Ne nous laiſſez donc point inſiſter davantage ſur la Confeſſion que l'on exige

exige de vous. Avouez que votre Pere ne vous eut point ſitôt inculqué ſes principes abominables, que vous conçûtes un ſouverain mépris pour la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine, & une haine implacable pour la *Très-Sainte Inquiſition* : qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le Diable s'eſt emparé de vous; qu'il vous à ſéduite par ſes illuſions ; que vous vous êtes donnée à lui : que vous avez uſé de maléfices & de ſortiléges: avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'Egliſe & ſes Miniſtres ; nommez-nous vos complices; révélez-nous la retraite de votre Pere, ainſi que celle de tous ceux qui lui reſſemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux ſur leurs égarements, & que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils ſont.... — Ah ! pour mon Pere ! s'écria la Fille, ſuſſé-je mille fois où il eſt, fut il le plus criminel de tous les Hommes, je n'obéirai ſur ce point qu'à la voix de la Nature : cette voix aimable & touchante

ne

ne nous criera jamais de vendre nôtre propre ſang. Pour ceux qui reſſemblent à ce Pere ſi chéri, ſi reſpectable, j'en connois peu, mais ce ſont des Perſonnes ſages, vertueuſes, qui ne différent de vos opinions qu'autant que la raiſon le leur enſeigne, & qu'une conſcience éclairée les y oblige: qui font le bien pour l'amour du bien: qui autant qu'il le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, & que je me garderois bien auſſi de vous nommer, ſi je ſavois où ils ſont: au contraire, ſi la foi la plus pure, la vertú la plus ſevere, dont j'ai fait profeſſion toute ma vie, ſont récompenſées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai ſoufferts dépuis que je ſuis entre vos mains, & que je ſouffrirai peut-être encore, je prie le Ciel de les préſerver d'une telle récompenſe. Pour ce qui eſt du mépris, de la haine, que l'on m'accuſe d'avoir pour l'Egliſe & ſes Miniſtres, je puis vous proteſter dans toute la ſincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs, que mes Parens

m'ont

m'ont enſeignés, fut de ne haïr ni mépriſer perſonne, de telle Religion qu'il fût: ce qu'à leur exemple j'ai conſtamment pratiqué juſqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la Superſtition de mépriſable, que le Vice de haïſable; qu'il falloit ſe borner à déplorer le ſort du Superſtitieux & celui du Vicieux; les plaindre l'un & l'autre, les éclairer s'il étoit poſſible, les traiter en tout comme nos Freres. Et tel eſt le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré les peines que j'ai ſouffertes dépuis que je ſuis en votre pouvoir, ma patience, & l'eſpoir que j'ai toujours eu que le temps & la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux ſur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout reſſentiment. Or cette haine, ce mépris, ainſi que ces prétendues illuſions du Diable, & tout ce qui s'enſuit, n'exiſtent que dans le cerveau de ceux qui par foibleſſe, ou par méchanceté, ſont venus vous débiter la plus abſurde & la plus ſanglante des calomnies. — Ma

chere Enfant, dit *l'Inquiſiteur*, vous venez d'avouer ſans y penſer que vous êtes Hérétique. Courage, dites nous en quoi conſiſte plus particulierement votre Héréſie, & les ſuites qu'elle a eues: ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur; avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire ſubir la queſtion.

— Grand Dieu! s'écria cette Malheureuſe, la queſtion!... hélas! pourrois-je la ſupporter!... ah! *mes Peres!* qui vous autoriſe à tourmenter vos ſemblables, qui avec toutes les vertus morales poſſibles ont le malheur d'être d'une autre ſentiment que vous? — qui nous autoriſe? repartit *l'Inquiſiteur*, l'honneur de la Religion, la gloire d'un Dieu vangeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des Armées.... Arrêtez! s'écria la Fille; ce Dieu-là n'eſt point mon Dieu; mon Dieu n'eſt point terrible, il n'eſt point le Dieu des Armées: mon Dieu n'approuve ni conduit les perſécutions, ni la déſolation du Genre Humain; il hait la diſcorde, l'injuſtice, la vengeance, la vio-

violence, la cruauté, la fureur, & généralement tous ces funeſtes fruits de l'ambition, du fanatiſme & de l'intérêt. Mon Dieu eſt bon: toute la Nature me l'annonce ainſi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne & répand partout la terreur & l'effroi: elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel & capricieux, qui *s'abreuve* de ſang & de pleurs, ou qui s'appaiſe par des pratiques inſenſées & par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ſes plus tendres ſoins, qui nous a prodigué ſes largeſſes, qui nous a donné une raiſon pour nous conduire dans la jouiſſance de ſes bienfaits: elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la juſtice, la charité, la bienfaiſance, & qui exige de nous la pratique de ces vertus; un Dieu qui a pitié de nos foibleſſes, qui, s'il nous punit, il nous punit en Pere. Et s'il réſerve, ce Dieu, quelque ſupplice épouvantable, ce n'eſt que pour les Méchants obſtinément Mé-

chants ; & ſurtout pour ces Hommes vains & cruels, qui ſe ſont fait un Dieu ſemblable à eux, c'eſt-à-dire, un monſtre compoſé de l'odieux aſſemblage de toutes les paſſions & de tous les vices ; un monſtre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniſer les Conſciences, d'être les fléaux de l'Humanité, l'horreur & l'opprobre de la Nature.

Juſte Ciel ! quelle impiété ! s'écria *l'Inquiſiteur :* Créature abominable ! il n'y a que le Démon qui puiſſe t'avoir inſpiré de tels blaſphêmes contre les attributs de la Divinité, ſi ſolidement établis dans l'Ecriture Sainte, & contre ſon divin Culte ſi étroitement preſcrit par l'Egliſe ... Bourreaux ! faites votre devoir : arrachez lui à force de tourments la confeſſion de ſes liaiſons avec Satan, ſon maître, le détail de ſes autres crimes, & la révélation de ſes Complices.

L'Inquiſiteur eut à peine prononcé ces pa-

paroles, que deux des quatre ſpectres qui avoint amené cette Créature infortunée, ſe mirent à la dépouiller des haillons dont elle étoit couverte: les deux autres préparerent ce qu'il falloit pour cette exécution.

Le profond ſilence qui regnoit dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayants, la ſombre lueur dont il étoit éclairé, les funeſtes inſtruments dont il étoit meublé, la douleur, l'accablement de la Victime, les regards irrités des Juges, l'air féroce des Bourreaux, ſuſpendirent tous mes ſens, & faillirent de me faire mourir de frayeur & d'angoiſe.

Quand cette malheureuſe fut entiérement dépouillée, à la réſerve des parties que l'on ne nomme pas, les Bourreaux lui lierent les mains derriere le dos, y attacherent une corde paſſée dans une poulie qui tenoit à la voute, & l'éleverent par ce moyen auſſi haut qu'ils purent. L'ayant tenu quelque temps ainſi ſuſ-

ſpendue, ils lâcherent la corde, & elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre: cette ſecouſſe terrible lui diſloqua toutes les jointures; la corde qui lui ſerroit les poignets lui entra dans la chair juſqu'aux nerfs; & la douleur qu'elle en reſſentit lui fit pouſſer des cris effroyables. Un inſtant après l'on recommença ce cruel ſupplice; ſes plaintes, ſes cris redoublerent; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fut ſorciere, parce qu'elle ne l'étoit pas; ni le lieu où ſon Pere s'étoit caché aux pourſuites du *S Office*, ni celui où s'étoient retirés ceux de ſa croyance (*a*), parce qu'elle ne la ſavoit pas, parce qu'elle aimoit mieux mourir que d'expoſer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avoit environ une heure qu'on lui faiſoit ſouffrir des tourments inexprimables, lorſque les forces lui manquant tout à coup, elle parut comme morte. Un des *Inquiſiteurs* s'étant levé appliqua ſa

(*a*) C'étoit apparamment quelques Ouvriers que ſon Pere avoit amenés de *Hollande*.

ſa main infame ſur le ſein livide & meurtri de cette Malheureuſe, & dit, d'un ton de ſcélérat, *qu'il n'étoit point néceſſaire d'appeller le Médecin, qu'il ſuffiſſoit de lui introduire quelques goutes d'Eau de Méliſſe dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette eſſence lui rendit la connoiſſance; mais elle demeura étendue par terre ſans pouvoir remuer aucun membre. Alors les *Inquiſiteurs* s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs les blaſphêmes inouis qu'elle avoit vomis contre la Divinité & ſon ſaint Culte: il ajouta enſuite qu'elle ne devoit pourtant point déſeſpérer de la miſéricorde de Dieu; il lui prôna le zele & la charité du *S. Office*, qui ne vouloit point la mort du pêcheur, mais le ſalut de ſon ame *&c.* Ce diſcours, les promeſſes & les menaces, qui le ſuivirent, ne l'ébranlerent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit. Mais lorſque cet *Inquiſiteur* eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher: — helas! *Mes*

Peres ! avez-vous renoncé à toute humanité ! ce ſpectacle douloureux ne vous touche-t il pas ! ah ! conſidérez ces membres diſloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, & ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur & de déſeſpoir ; ayez pitié de mon ſexe, de ma jeuneſſe & de mon triſte ſort !.... non, Barbares ! s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne ſont point faits pour être ſenſibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des Lions & des Tigres furieux. Monſtres abominables ! voici mon corps ; jettez vous deſſus ; raſſaſiez vous du plaiſir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon ſang ; aſſouviſſez votre rage exécrable ; je reſpire encore ...., & vous ! ô déplorables Victimes ! qui gémiſſez dans les cachots affreux dont ces lieux ſont remplis, puiſſent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux ſort, & vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puiſſe ma mort être le dernier des forfaits de mes Bourreaux ! — Elle alloit

con-

continuer ; mais on la reſaiſit de nouveau, on lui entonna pluſieurs pintes d'eau dans l'éſtomach, enſuite on la coucha dans un banc creux, où on la ſerra d'une ſi cruelle force qu'elle perdit derechef connoiſſance.

Lorſqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la premiere fois ; & le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu : après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, & autres matieres pénétrantes, on les lui chauffa d'une ſi terrible maniere, qu'en moins d'une heure la chair étoit tellement crévaſſée, que les nerſs & les os paroiſſoient de toutes parts. De ſi horribles tourments ne furent plus capables de lui arracher une ſeule plainte : ſon courage, ſa réſignation, braverent la cruauté des *Inquiſiteurs* & l'acharnement de leurs miniſtres. Enfin, ſes forces l'ayant abandonnée pour la troiſieme fois, on l'emporta. Et à ce que j'appris par la ſuite, trois jours après elle

fut traînée dans un vil tombereau en la Place publique, où chargée des imprécations de ſes Juges & de l'exécration d'un Peuple immenſe, elle fut brûlée vive ; pour apprendre à toute la Terre que ſi toutes les Vertus morales poſſibles ſuffiſſent pour nous faire tolérer, eſtimer, honorer des Peuples les plus Barbares, elles paſſent pour des crimes énormes chez une Nation qui fait gloire de profeſſer une Religion établie par un Homme Divin, qui ne prêchoit que la douceur & la charité, & qui mourut ſur une Croix en pouvant de ſon ſouffle anéantir ſes Bourreaux.

Lorſque je me vis ſeul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même: — O les abominables ſcélérats que ces *Inquiſiteurs !* tout ce que l'on m'avoit conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence ſuffiſſoit à un homme pour vivre tranquille & heureux au milieu de

la

la Société, quelque dépravée qu'elle fût (*a*); mais je vois tout le contraire .... Le ſacrifice horrible que j'ai vu faire de deux Enfants à un Bouc infect, étoit du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la ſuperſtition d'un peuple enſéveli dans les plus épaiſes ténébres de l'ignorance; mais ce qui vient de ſe paſſer devant mes yeux n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la ſatisfaction exécrable d'aſſouvir ſa rage de meurtre & de ſang.... Quoi! les Prêtres d'un Dieu de vérité, les Prêtres d'un Dieu de paix & de miſéricorde, non contents de repaître de menſonge & d'impoſtures l'eſprit d'un Peuple auquel ils doivent leur aiſance & leur opulence; non contents de leurs querelles inteſtines, & de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne penſent pas comme eux, ou qui les ont offenſés; non contents, enfin, de pouvoir allumer le flambeau de la diſcorde par leur ſouffle empoiſonné, & d'avoir armé mille fois la moi-

(*a*) *Voyez* cy deſſus, page 209.

moitié du genre humain contre l'autre, ces Prêtres abominables ſe ſont érigé des Tribunaux où ils jugent ſans raiſon, ſans pitié, ſans miſéricorde tous ceux dont ils ont juré la perte ; & deſcendant de ces Tribunaux odieux, ils montent à l'Autel, où les mains enſanglantées du meurtre de leurs freres, ils oſent offrir des ſacrifices à l'Eternel !.., Grand Dieu ! ſi tu as des raiſons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime !

CHAPITRE XVII.

Suite de mes Aventures.

J'EUS à peine fini ces réfléxions que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, & j'entrai dans le grenier que j'avois découverte. Comme il étoit ſoir, je paſſai par une lucarne, je courus de toits en toits & je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne ſus que de-

devenir: je n'oſois deſcendre dans aucune maiſon, de crainte d'être vendu. L'Inquiſition eſt ſi cruelle, que ſi elle venoit à ſavoir qu'un *Eſpagnol* eût oſé favoriſer l'évaſion d'un de ſes priſonniers, un tel homme ſeroit ſûr d'être brûlé vif pour prix de ſa charité. Cependant je franchis le pas; je me mis à deſcendre dans une de ces maiſons, réſolu d'aſſommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'oppoſeroit à mon évaſion.

Je fus à peine au ſecond étage qu'une Servante qui faiſoit un lit dans une chambre m'apperçut ſûr l'eſcalier. A mon accoûtrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon viſage extenué, à mes yeux étincelans de crainte, de colere & de déſeſpoir, cette Fille me prit pour le Diable; elle pouſſa un cri épouvantable & tomba à la renverſe. Ce cri fit monter le Maître de la maiſon qui faillit de s'évanouir à ſon tour lorſqu'il me vit: mais je le raſſurai, je m'approchai de lui, & je le recon-

connus pour le Médecin François qui m'avoit guéri du coup de ſoleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à ſon tour me ſauta au cou, m'embraſſa & m'arroſa de ſes larmes. Etant deſcendus dans ſon Cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de tout ſon cœur; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux *Dominicains* avec auſſi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon empriſonnement. — Comment! me dit-il, un homme de votre âge a ignoré juſqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expoſe dans ce Pays, lorſqu'on s'aviſe de blâmer la conduite & la façon de penſer des Eccléſiaſtiques? ſoyez plus prudent à l'avenir vis à vis ces gens-là, non ſeulement en *Eſpagne*, mais encore dans tous les Pays où vous pourrez vous trouver.

— Je ſavois, lui répondis-je, que les Eccléſiaſtiques ſont très-dangereux en ce Pays; mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui: pour ailleurs

leurs ils ſont beaucoup moins à craindre : ils piaillent, ils tempêtent, ils tourmentent les gens, mais ils ne les mettent point à la torture ; ils ne les brûlent pas.

— S'ils ne les brûlent pas, ce n'eſt pas leur faute, reprit le Médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu : qu'on leur permette demain d'établir l'Inquiſition partout où elle n'eſt pas, dans deux mois les buchers ſeront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté & de la fureur n'en exiſte pas moins dans leur ame atroce, quoiqu'il n'y paroiſſe pas : il ne leur manque qu'une entiere liberté, pour que ce germe ſe développe, pour qu'il prenne un accroiſſement ſubit & prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraſer tout l'Univers (*a*).

Non

(*a*) Entre les Portraits de toute eſpece que *Mauzolli*, autrement dit *Palingene*, nous a laiſſés dans ſon *Zodiacus vitæ Humanæ*, l'on reconnoîtra aiſément les Originaux d'après leſquels il a fait les Vers ſuivants.

Poſt

Non contents du mal que certains d'entr'eux ont fait ſur la Terre, ils ont craint

Poſt ſequitur medius digitus, qui infamis habetur,
In qua ſede aliud genus eſt tibi conſtituendum,
Illorum quibus eſt magnæ ſolertia mentis:
Ingeniique vigor, nec non vis magna loquendi:
Sed pravi ſunt, injuſti, vitiiſque referti,
In terras curvi, nunquam æthera ſuſpicientes,
Aſtuti in primis, falſoque in pectore vulpem
Geſtantes, turbamque ignaram decipientes.
Quumque odio virtutem habeant, quum numina temnant
Se ſimulant juſtos tamen ac virtutis amantes,
Proque albis nigra, & pro nigris alba loquuntur:
Omnia vel lucri faciunt vel laudis amore,
Nec niſi præſentem vitam ſperantve timentve;
Hi ſunt qui ſemper prudentibus adverſantur,
Armatique dolis, confidentesque favori,
(Quem ſibi ſervitio turpi vel munere blando
Conciliare ſolent) ſanctis conatibus obſtant
Prudentum, & nubem veris rationibus obdunt:
Quæ ſi non proſunt artes, tunc res agitur vi,
Utuntur ferro, flammis, atroque veneno:
Lædere ſi nequeunt furtim, graſſantur apertè.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Qui

craint que la Poſtérité Sacerdotale ne dégénerât; ils lui ont tranſmis leurs fureurs avec leurs Ecrits. Entr'autres un *Nicolas Eymeric* (*a*) a eu l'audace déteſtable d'avancer dans ſon *Directorium Inquiſitorum* que non ſeulement les Hommes privés, mais que les Princes & les Rois peuvent être jugés ſecrétement par *l'Inquiſition*, ſans être entendus;

Qui quum ſceptra tenent, & præſunt urbibus, ætas
Ferrea regreditur, mavortia bella reſurgunt: Juſtitiam & leges vincit furor; omnia demum Bacchantur vitia impunè, & jacet obruta virtus. Hoc hominum genere eſt nullum ſceleratius inter Mortales, nec cœlicolis odioſius ullum eſt.

Sagitt. p. 202.

Ceux qui n'entendent point ce Latin pourront voir la Traduction que *M. de la Monnerie* en a faite en 1731.

(*a*) Ce *Nicolas Eymeric* étoit un *Dominicain* natif de *Gironne*. Il fut Inquiſiteur général ſous le Pape *Innocent* VI; puis Chapelain de *Gregoire* XI, & Juge des cauſes d'héréſies. Son *Directorium Inquiſitorum* fut imprimé ſucceſſivement à *Barcelonne*, à *Rome*, à *Veniſe* &c. les Editions les plus complettes ſont celles où ſe trouvent les Commentaires.

dus, & enſuite être mis à mort par le fer ou par le poiſon. Un autre ſcélérat, nommé *Penna*, a orné ce Livre exécrable de Commentaires non moins horribles: & les éditions d'un tel Livre ſe ſont multipliées à la face de *l'Europe* étonnée.

Votre *Dominicain* a vraiſemblablement prétendu relever les faſtes de la Prêtraille des premiers ſiecles, en étalant les proueſſes de *S. Cyrille* (*a*); mais il a paſſé le plus beau de l'Hiſtoire. Je ne parle point des brouilleries du Pape *Victor* avec *S. Irénée* & autres pour la célébration de la Pâque (*b*); ni de celles du pape *Etienne* avec *S. Cyprien* (*c*); ni de la mort de *Priſcillien* & de ſes *Sectateurs*, cauſée par des *Evêques Eſpagnols* (*d*); ni des violences de *Théophile d'Alexandrie*, de l'orgueil des Prêtres des *Gaules* (*e*) &c, cela nous me-

(*a*) V. Ci-deſſus, pag. 237.
(*b*) EUSEB. *Hiſt Eccl. Lib. V. Cap.* 23. *& ſeqq.* —— (*c*) Vie de *S. Cyprien* par LE CLERC, Biblioth. Univerſ. Tom. XII. p. 351. & ſuiv. —— (*d*) SULP SEVER. *Hiſt. Sac. Lib. II.* —— (*e*) ID. *Dialog. I. Cap. XXI.*

meneroit trop loin: il me ſuffit de vous rapporter quelques paſſages qui pourront ſervir de *pendant* à ce que le bon *Pere* vous a débité.

„ L'an 305, dit *M. Fleuri* (*a*), il „ s'aſſembla onze ou douze Evêques à „ *Cirthe*, où ils ſe reprocherent des cri- „ mes énormes. La plupart avoient livré „ les Ecritures aux Payens pour éviter „ la perſecution, pendant qu'un grand „ nombre de ſimples Fideles l'avoient „ ſoufferte conſtamment: d'autres les „ avoient eux mêmes jettées au feu. Un „ *Purpurius* de *Limate*, étant accuſé „ d'avoir fait mourir les deux enfants de „ ſa Sœur, au lieu de s'excuſer, dit „ hardiment: *Pour moi, j'ai tué & je* „ *tue ceux qui ſont contre moi. Ne m'obli-* „ *gez pas d'en dire davantage, vous ſavez* „ *que je ne me ſoucie de perſonne.* Dès „ qu'il y eut des Empereurs Chrétiens, „ les plaiſirs commencerent à s'introdui- „ re dans l'Egliſe, & l'on ne voyoit „ par-

(*a*) *Hiſt. Eccl.*

„ parmi les Eccléſiaſtiques, qu'inimi-
„ tiés & que diviſions. Et parce que
„ les Evêques étoient riches & conſidé-
„ rés, on ſe ſervoit de toutes ſortes de
„ voies pour parvenir à l'Epiſcopat, &
„ quand on y étoit parvenu, l'on pre-
„ noit une authorité tyrannique. Ces
„ déſordres augmenterent toujours, juſ-
„ ques à ce qu'ils vinſſent au comble où
„ on les a vûs, comme le ſavant Arche-
„ vêque Irlandois *Uſſerius* le montre
„ par un grand nombre de paſſages
„ d'Auteurs célébres, qui nous ont laiſſé
„ des peintures affreuſes de la corruption
„ de leurs Siecles".

„ Les Sectes des *Neſtoriens* & *Euty-*
„ *chiens*, dit un autre Auteur (*a*), nées
„ en partie de l'oiſiveté & de la ſuperſ-
„ tition, & en partie des haines parti-
„ cu-

(*a*) Diſſertations Hiſtoriques &c. imprimées à *Amſterdam* en 1707. p. 8. 9. — Voyez, pour le V. ſiecle, les Paſſages D'ISIDORE DE DAMIETTE, cités dans les *Epit. Ecc. & Crit.* de M. LE CLERC. *pag.* 167. *& ſui.* 4. Edit.

„ culieres, de l'envie & de la malignité
„ des Eccléſiaſtiques, mirent la derniere
„ main à l'intolérance en matiere de
„ Religion. Il eſt vrai qu'elle étoit déjà
„ née (*a*), cette intolérance, mais elle
„ n'avoit pas encore exercé ſa tyrannie,
„ avec toutes les cruautés dont elle a été
„ accompagnée depuis le malheureux
„ ſiecle, auquel on ſe diviſa pour des
„ opinions, *deſquelles il auroit été aiſé de*
„ *convenir, ſi l'eſprit du Chriſtianiſme*
„ *avoit préſidé dans les Aſſemblées des Ec-*
„ *cléſiaſtiques.* Depuis ce temps-là on
„ ne vit en *Orient* que proſcriptions, que
„ maſſacres, que fureurs. *Je paſſe ſous*
„ *ſilence*, dit un Evêque du V. Siecle,
„ perſécuté pour le *Neſtorianiſme*, *les*
„ *chaînes*, *les cachots*, *les confiſcati-*
„ *ons*, *les notes d'infamie*, *ces maſſacres*
„ *dignes de compaſſion*, *dont l'énormité eſt*
„ *telle*, *que ceux mêmes qui ont eu le mal-*
„ *heur d'en être les témoins*, *ont peines à*
„ *les*

(*a*) V. Amm. Marcell. *Lib. XXII. Cap. V. pag.* 327. Edit. Gronov.

„ *les croire véritables. Toutes ces tragé-*
„ *dies ſont jouées par des Evêques.....*
„ *Parmi eux l'effronterie paſſe pour une*
„ *marque de courage; ils appellent zele,*
„ *leur cruauté; leur fourberie eſt honorée*
„ *du nom de Sageſſe* (*a*). Cela alla toû-
„ jours depuis en augmentant. L'Em-
„ pereur *Juſtinien* ne voulut pas avoir
„ moins de zele que les Prélats du V. &
„ du VI. ſiecle. *Il ne croyoit pas*, dit
„ Procope (*b*), *commettre un homicide,*
„ *quand ceux qu'il condamnoit à mort fai-*
„ *ſoient profeſſion d'une autre Religion que*
„ *la ſienne.* L'Univers vit commettre
„ dans ces malheureux ſiecles des cruau-
„ tés effroyables. On ſoutenoit des ſieges
„ dans les Monaſteres, on ſe battoit
„ dans les Conciles, on entroit à main
„ armée dans les Egliſes (*b*), on traitoit
„ avec la derniere cruauté tous ceux que
„ l'on ſoupçonnoit de favoriſer *des Opi-*
nions

(*a*) ETHERIUS, *Tyanorum Epiſcop. inter Opera Theodoreti. Tom. V. pag.* 688. *&* 689.
(*b*) PROCOPE, *Anecdot. Cap. XIII.*
(*c*) EUTICHII *Annales. pag.* 155.

„ *nions, qui ſouvent n'étoient entendues de*
„ *perſonne, non pas même de ceux qui les*
„ *défendoient avec le plus d'entêtement &*
„ *d'opiniâtreté.*

Après le VI. Siecle, les Papes, les Evêques & tous les Eccléſiaſtiques en général, devinrent encore pires que ceux qui les avoient précédés. L'Ignorance, l'impoſture, la ſuperſtition, le fanatisme, les perſécutions, les cruautés, de toute eſpece augmenterent de ſiecle en ſiecle; & l'Enfer infeſta l'Egliſe de tant d'abominations (*a*), que les cheveux me dreſſent d'horreur quand j'y penſe.

Le

(*a*) *Voyez* les Mém. Annal. & autres Monum. de l'Hiſt. Eccl. Ils ſont remplis de faits qui confirment ce que le Médecin avance ici. *St. Bernard* même, tout Abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des Eccléſiaſtiques de ſon temps. *Curritur paſſim ad ſacros ordines*, dit-il, *& reverenda ipſis quoque Spiritibus angelicis miniſteria Homines apprehendunt ſine reverentia, ſine conſideratione, in quibus poſſima ſortè appareat intra parietes abo-*

— Le Médecin alloit continuer, mais je lui temoignai tant d'inquiétude qu'il prit le parti de ſe taire. Il ajouta ſeulement

abominatio, ſi juſta Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem poſt fornicationes, poſt adulteria, poſt inceſtus, ne ipſæ quidem, apud aliquos, ignominiæ paſſiones, & turpitudinis opera deſunt. Utinam non fierent, quæ uſque adeo non conveniunt. Utinam nec Apoſtolum hoc ſcribere, (*Rom. I.* 28.) *nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quod humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido. Numquid non olim Civitates illæ ſpurcitiæ hujus matres divino prædemnatæ judicio, & incendio ſunt deletæ? numquid non ipſam, utpote conſciam tantæ confuſionis tellurem abſumſit ignis, ſulphur, & ſpiritus procellarum? quis reædificavit Urbes flagitii? quis turpitudinis mœnia dilatavit? quis extendit propagines virulentas? væ! væ! Inimicus Hominum ſulphurei illius incendii reliquias infœlices circumquaque diſperſit; execrabili illo cinere Eccleſiæ corpus aſperſit: & ipſorum quoque Miniſtrorum ejus nonnullos, ſanie fœtidiſſima, ſpurciſſimaque reſperſit. Ingrediuntur cum hac macula Templum Dei viventis, inhabitant cum hac macula, Templum ſanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quod & tam graviſſimas conſcientias gerunt & nihilominus ſe ingerunt in Sanctuarium Dei.* Serm. ad Cler. de Contemt. Mundi, ſive de Perſ. Suſtinenda. *Cap. XXXIX.*

ment que j'euſſe à me tranquilliſer, qu'il ſe faiſſoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchiſſement, il me raſa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, & me fit une couronne de Prêtre; puis il me donna un habit & un manteau noirs, ſa Domeſtique me fit un petit colet, & il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je partiſſe le lendemain matin à l'ouverture des portes de la Ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante *Piaſtres*, & me pria de lui écrire lorſque je ſerois en lieu de ſûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi, nous nous dîmes *Adieu*, & je partis.

CHAPITRE XVIII.

Suite de mes Aventures.

ETANT ſorti de la Ville, je rencontrai un Muletier qui avoit amené deux Officiers *d'Antiquera* à *Grénade.* Je fis marché avec cet homme, je montai ſur une de ſes mules, & en quatre jours il me tranſporta à *Cadix.*

Au moment que j'entrai dans cette Ville, j'appris qu'il y avoit un Vaiſſeau qui alloit mettre à la voile pour *Londres.* A cette nouvelle je cherchai le Capitaine, & je reconnu le galant homme qui m'avoit ſauvé la vie après mon naufrage, & qui m'avoit ſi généreuſement traité à *Gibraltar.* Je n'eus point le loiſir de lui faire grand compliment, je lui dis ſeulement que puiſqu'il avoit eu la bonté de me ſauver la vie une fois, il falloit qu'il me la ſauvât une ſeconde; en un mot, que *l'Inquiſition* étoit à ma pourſuite. Cet honnête homme ne perdit

dit point de temps à me demander quel étoit les ſujet de mon démêlé avec *l'Inquiſition*, il chercha les moyens de me déguiſer, il me fit paſſer à ſon bord, deux heures après il leva l'ancre, & partit.

Lorſque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon Libérateur ce qui m'étoit arrivé à *Grenade :* ce récit le toucha; mais celui de ce que j'avois vu dans le ſouterrein lui fit dreſſer les cheveux.

Lorſque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier deſſein étoit de me retirer en *France;* mais que mes dernieres aventures m'avoient fait concevoir une telle averſion pour les Pays ou le *Catholiciſme* étoit la Religion dominante, que j'avois juré de n'y remettre jamais le pied.

Le Capitaine approuva ma réſolution, & me demanda en même temps dans quel Pays j'avois deſſein de me fixer dorenavant? — Dans votre Pays, lui répondis je : dans ce Pays opulent & heu-

heureux, où l'on dit que la liberté regne autant qu'il eſt poſſible qu'elle regne parmi une Nation policée; dans ce Pays où tout Particulier poſſéde paiſiblement ce qu'il a; où un Homme raiſonnable peut dire ce qu'il penſe; où un chacun peut aller en Ciel par le chemin qu'il lui plait.

— L'opulence & la liberté ne ſont point ſi grandes dans mon Pays que vous le croyez, reprit le Capitaine. Un Nation qui à plus de douze cens millions d'écus de dette (*a*); qui ſe plaint ſans ceſſe que ſes reſſources ſont épuiſées; à qui l'étendue de ſes domaines coute des ſommes immenſes, en la dépeuplant tous les jours; chez qui les Artiſans s'atroupent trois ou quatre fois l'an, en criant, *du travail, ou du pain!* une telle Nation n'eſt point riche.

Une Nation qui s'écraſe elle même par ſes propres forces; que des diviſions inteſtines déchirent continuellement; chez

(*a*) C'eſt-à-dire plus de 150 mille *Livres ſterlins.*

chez qui les ſuffrages des Citoyens ſont à l'enchere; chez qui l'on ne voit que des Edits de réforme ou d'amélioriſſement, & tout aller de mal en pis; une telle Nation n'eſt point heureuſe.

Une Nation chez qui une vérité très indifférente dans un temps, devient dans un autre la cauſe de mille procedés tyranniques contre ſon Auteur, celle de la perte de ſes biens, de ſa liberté, de ſa vie même; chez qui les évenements ordinaires, & qui ne dependent point de nous, ſont punis de mort, &c; une telle Nation n'eſt point libre.

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chere Nation ne ſont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes ſe glorifient à tort. Cette liberté ſurtout, qu'ils ſont ſonner ſi haut, n'eſt qu'une eſpece d'yvreſſe frénétique qui les agite, & les tourmente; n'eſt qu'un vain fantôme dont la tyrannie eſt aux yeux d'un homme qui penſe, ſouvent plus réelle & plus dure que celle du Deſpote le plus abſolu.

Quant

Quant à la Liberté de conſcience que vous prétendez regner dans ma Patrie, je vous dirai qu'il en eſt là comme ailleurs. La *Religion Dominante y domine ;* c'eſt tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, & du mépris que l'on y eſſuye de la part de ceux qui ſont à la tête du Parti plus fort, ceux qui en font profeſſion ſont comme dans tous les Pays: leurs Prêtres ou leurs Miniſtres ſont vains, hypocrites, tracaſſiers, turbulents, opiniâtres, abſolus & vindicatifs : l'ignorance & l'impoſture y tracent le ſentier que la multitude doit tenir, les préjugés la guide & l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la Religion, l'homme eſt chez nous, comme partout ailleurs, le plus ſot, ou le plus furieux de tous les animaux; ou ſi vous l'aimez mieux, il eſt le jouet des paſſions de ceux qui le guident. Bridé par la ſuperſtition (*a*), épouvanté de l'ave-

(*a*) *Nulla res Multitudinem efficacius regit quam ſuperſtitio* Tit. Liv. de *Numa* Lib. I.

l'avenir (*a*), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le ſauvent ou le damnent à leur gré: c'eſt un dogue enchaîné qui ſe laiſſe battre ou flatter par ſon maître, & qui ne connoit ſa force & ſon courage que pour s'élancer avec furie ſur ceux contre leſquels il eſt lâché (*b*).

Jugez par cette eſquiſſe, continua le Capitaine, ſi ma chere Nation à lieu de ſe glorifier de ſes avantages & de ſes prérogatives, & de mépriſer ſouvérainement tous ceux que le hazard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant ſi vous vous déterminez à vous fixer à *Londres*, ou dans quelque autre Ville *d'Angleterre*, vous pouvez conter ſur tous les ſervices qui dépendront de moi.

— Je

(*a*) *Factunt animos humiles formidine Divûm,*
Depreſſoſque premunt ad terram.....
LUCRET. de Rer. Nat.

(*b*) Tel eſt l'art de régir les crédules Humains,
Qui fermes dans le plique leur donnent nos mains,
Aveugles inſtruments de celui qui le guide,
Avec un eſprit foible ont un cœur intrépide;
Qu'au nom de la Patrie on rend ſéditieux;
Qu'on méne au ſacrilege avec le nom des Dieux.

— Je remerciai le Capitaine, & lui dis qu'il falloit bien que je me fixaſſe quelque part; que puiſque ma deſtinée étoit de vivre parmi les hommes, & qu'ils étoient partout plus ou moins foibles, ſots & méchants, je devois bien me réſoudre à les ſupporter tels qu'ils étoient: mais que j'aimerois mieux mourir que de demeurer dans un Pays où l'on faiſoit des *Auto da Fe.*

CHAPITRE XIX.

Suite de mes aventures.

LORSQUE nous fûmes arrivés à *Londres.* Le Capitaine *Anglois* me força d'accepter quelques *guinées*, & me réitéra ſes offres de ſervice: je le remerciai mille fois de ſa généroſité, & nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier ſoin fut de donner de mes nouvelles au Médecin: mais comme je craig-

craignois que ma Lettre ne fût interceptée, je n'oſai y faire mention de la tendre & ſincere reconnoiſſance dont j'étois pénétré à ſon égard. Je lui écrivis comme un Parent qui ſeroit charmé d'apprendre de ſes nouvelles, & rien de plus: il lui ſuffiſſoit de ſavoir que j'étois en lieu de ſûreté; il n'avoit pas beſoin que je lui exprimaſſe les ſentiments de mon cœur, après le ſervice qu'il m'avoit rendu; il me connoiſſoit aſſez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre ſi ma Lettre étoit arrivée à bon port; & encore plus, de ſavoir ſi la généroſité de mon Ami ne lui avoit point été funeſte. Enfin je reçus de ſes nouvelles. Il m'exprimoit la joie extrême qu'il reſſentoit de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenoit que l'on avoit fait des recherches extraordinaires après moi; que l'on avoit viſité toutes les maiſons du voiſinage de *l'Inquiſition*; que l'on avoit fait faire ſerment à tous les habitans de ces maiſons pour tirer d'eux quelque connoiſſance de mon évaſion; que ſa ſervan-

te & lui en avoient été du nombre, & qu'ils avoient juré l'un & l'autre qu'ils ne ſavoient ce qu'on leur vouloit dire. Enfin, il ajoutoit que le ſurlendemain de mon départ, l'on avoit brûlé la malheureuſe créature que j'avois vu ſi cruellement tourmenter dans le ſouterrein, ainſi que 22 autres perſonnes de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, ſans conter ceux qui furent fouettés & condamnés à une priſon perpétuelle, ou aux galères pour toute leur vie.

Quoique le Capitaine m'eût promis de me rendre tous les ſervices qui dépendroient de lui ſi je me déterminois à demeurer à *Londres*, je ne ſus d'abord ſi je devois me fixer dans cette Ville ou ailleurs : tantôt je voulois aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelques bourgades du Nord de *l'Angleterre*, & partout je trouvois les mêmes difficultés pour ſubſiſter : j'avois l'ame trop haute pour me réſoudre à chercher une condition ; & je ne poſſédois aucun talent, je ne ſavois aucun métier.

Cela

Cela ſeul auroit fait le malheur de ma vie. Mais le ſouvenir de mes aventures paſſées, mes réflexions continuelles ſur la vie humaine, mettoient le comble à mes maux. — „ Eſt-il poſſible ! m'écrois-„ je quelquefois, que je ſois né homme ; „ que je ſois né pour être auſſi malheu-„ reux que je le ſuis ! J'ai paſſé ma jeu-„ neſſe aux Etudes ; & malgré toutes „ les peines que j'ai priſes, malgré le „ fouet qu'on me donnoit réguliérement „ toutes les ſemaines, je ſuis ſorti du „ College auſſi ſot que j'y étois entré. „ Je m'étois mis dans la tête que les „ Ignorants ont toujours tort, & je crus „ que les Savants avoient toujours rai-„ ſon : mon *Compere* étoit de ces der-„ niers, je ſuivis ſes conſeils, ſa per-„ ſonne ; je menai avec lui une vie er-„ rante & infortunée, juſqu'à ce qu'-„ après avoir vu ſa Philoſophie échouer „ dans les Déſerts de la grande *Tartarie*, „ je vins faire naufrage avec lui & mes „ autres Compagnons ſur les côtes de „ *l'Eſpagne occidentale*.

„ Ayant eu le bonheur d'échapper de
„ ce naufrage, je crus que le deſtin las
„ de me pourſuivre alloit mettre fin à
„ mes maux : je pris le parti de me re-
„ tirer dans ma Patrie, d'y aller vivre &
„ mourir dans la Religion de mes Peres,
„ mais j'éprouvai en route que les Mini-
„ ſtres de cette Religion ſont dans cer-
„ tains endroits des Tyrans exécrables;
„ un honnête Homme m'apprit enſuite
„ qu'ils étoient ailleurs des impoſteurs
„ odieux, & toujours prêts à devenir
„ tels que ceux que j'ai vu tourmenter
„ ſi cruellement les Innocents; il m'ap-
„ prit enfin que le Pays que je croyois
„ être le plus heureux Pays de la Terre,
„ ne valloit pas mieux que les autres. ....
„ O mon *Compere*, mon *Compere!* vous
„ aviez bien raiſon de dire que les So-
„ ciétés civiliſées étoient le réceptacle
„ de toutes les erreurs, de tous les vi-
„ ces & de tous les maux : c'eſt bien dom-
„ mage que vous en ayez conclu qu'il en
„ étoit tout autrement chez les Sauvages !

Ce-

Cependant comme il falloit que je vecuſſe dans cet Etat de Société, quelque dépravé qu'il fût, je réſolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me ſeroit poſſible: & comme je demeurois dans une chambre voiſine de celle d'un *Veillard François*, vivant iſolé, paiſible, dont l'occupation journaliere étoit de copier de la Muſique, & pour lequel j'avois conçu beaucoup d'eſtime, quoique je ne lui euſſe parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui expoſai, mes chagrins mes ſoucis, & il me tint le diſcours ſuivant.

CHAPITRE XX.

Diſcours du Vieillard François.

Mon ami, je n'ai point tant voyagé que vous, & les malheurs que jai eſſuyés dans le printemps de ma vie ne ſont pas moins nombreux, ni moins

cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'huy auſſi tranquille, auſſi heureux que l'homme puiſſe être. J'ai appris par eux que l'on n'étoit malheureux dans la Société qu'autant qu'on tenoit à elle par ſon état, par ſa condition, & par ſes opinions.

Je ne ſuis point né aſſez riche pour tenir à cette Société par mon rang, par les charges & les emplois. Je ſuis le fils d'un ſimple Artiſan, qui me fit étudier, croyant faire de moi ou un Prêtre, ou un Médecin, ou un Avocat. Mais lorſque je fus en âge de diſcerner la nature de ces Etats, je trouvai au deſſous d'un honnête homme de les embraſſer l'un ou l'autre, & je quittai les études. Alors *je réſolus* d'apprendre le métier de Bonnetier & je me mis chez un Maître. Au bout de ſépt ans d'apprentiſſage & de patience de toute eſpece, je fis mon chef d'œuvre; il fut trouvé que je ſavois faire paſſablement un bonnet, & que j'étois digne d'être reçu maître Bonnetier, ſi j'avois le moyen de donner 800 *francs* au Corps de Métier.

Je

Je n'avois point 800 *francs*, mais je faiſois l'amour à une Fille qui avoit préciſement cette ſomme : j'épouſai donc cette fille, je courrus porter ſa dote aux Jurés du Corps, & je me mis à faire des Bonnets.

J'aurois vraiſemblablement gagné ma vie à ce métier ; mais la Capitation, la Gabelle, l'Induſtrie & mille autres Impots dont l'on eſt accablé en France, emportoient un quart de mon gain ; les procés du Corps en abſorboient un autre quart ; ma femme buvoit la moitié du reſte ; de ſorte que j'étois heureux ſi au bout de l'année je n'avois point été deux ou trois mois en priſon pour mes dettes, & ſi je n'avois point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cens écus comptant, & environ la même ſomme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir ſans

procès, avoit abſorbé les trois cens écus, & je me trouvai auſſi miſérable qu'auparavant. Pour ſurcroit de malheurs ma femme devint dévote, acariâtre, pigrieche, & finit par s'enfuir avec le Prêtre qui la dirrigeoit. Enfin je tombai malade: comme je n'avois rien, l'on me tranſporta à l'hôpital, & l'on envoya mes enfants mendier. Je ſerois vraiſemblablement mort dans ce lieu de miſere & de déſolation, ſi un Parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fievre pourprée, & un troiſieme qui étoit décedé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorſque je fus guéri, mon Parent qui n'étoit pas trop riche lui même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorqu'il le pourroit, je repris mes enfants & me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne Parent. Comme il étoit Huguenot, il s'aviſa un jour de conduire un Miniſtre à un Aſſemblée qui s'étoit faite dans un bois; le Curé le ſut, le dénonça

à la

à la Prévoté, il fut pris avec le Miniſtre, celui-ci fut pendu, & lui envoyé aux galeres. Quelque temps après un de mes enfants mourut: comme j'étois fort pauvre, le même Curé ne voulut point l'enterrer, ſans être payé d'avance: je fis mon poſſible pour trouver de quoi payer le Prêtre du Seigneur, mais perſonne ne me voulût rien prêter: alors comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commencoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi même. Cette affaire irrita l'Homme d'Egliſe: il me fit ajourner, décréter, & empriſonner. Si bien que pour éviter les ſuites de ſa colere, je fonçai la priſon, je me ſauvai dans ce Pays-ci, où je renonçai àtout ce qui pouvoit m'attacher à la Société & faire mon malheur.

Préſentement mes enfants ſont devenu grands & travaillent pour eux: je n'ai ni maître ni valet; ni amis ni ennemis; je fais un métier qui n'eſt ſujet à aucuns droits, à aucun réglements; je ne crains ni les ſergents,

ni les huiſſiers, ni les piailleries des créanciers; je ſuis mon Evêque mon Curé, mon Directeur: mon Dieu eſt le Dieu de toute la Terre, mon cœur eſt ſon temple (*a*), & mon eſpoir après cette vie eſt celui d'un homme de bien.

Com-

(*a*) Pluſieurs Grands Hommes de l'Antiquité étoient dans l'opinion que Dieu n'avoit point beſoin de temple, ni de culte, ou du moins qu'un cœur pur & net lui ſuffiſſoit. Ainſi qu'on peut le voir par les paſſages ſuivants.

Δεῖται γὰ ὁ Θεὸς, εἴπερ ἐς ὄντως Θεος,
Οὐδενός. ——— ——— ———

EURIPID. *Hercul. Fur. V.* 1341. *& ſeqq.*

„ Un Dieu, véritablement Dieu, n'a beſoin „ de rien & ne dépend de perſonne".

Εἷς ταῖς ἀληθείαισιν, εἷς ἐσὶν Θεός,
Ος ὐρανὸν τ'ἔτευξε, καὶ γαῖαν μακρὰν,
Πόντου τε χαραπὸν οἴδμα, καὶ νέφων βίας.
Θνητοὶ δὲ πολλοὶ καρδίαν πλανώμενοι
Ἱδρυσάμεσθα πημάτων παραψυχὰς,
Θεῶν ἀγάλμαθ' ἐκ λίθων, ἢ χαλκέων,
Η χρυσοτεύκτων ἢ 'λεφαντίνοις τύποις,
Θυσίας τε τούτοις, καὶ καλὰς πανηγύρεις
Τεύχοντες, ούτως ἐυσεβεῖν νομίζομεν.

Fragment d'une Tragédie perdue de SOPHOCLE, *tiré* des *Excerpta* de Grotius pag. 149. Ou ſelon d'autres, *Morceau ſuppoſé par* HECATEE *d'Abdere*

Qu'il vienne d'ou il voudra, en voici la traduction.

„ A

Comme j'ai du travail de reſte, continua le *Vieillard*, je peux vous en fournir,

„ A la vérité il n'y a qu'un ſeul Dieu, il „ n'y en a qu'un qui ait formé le Ciel, la Terre, „ la Mer & les Vents. Cependant la plupart „ des Mortels, par une illuſion étrange, dreſ- „ ſent des Statues de Dieux de pierre, de cui- „ vre, d'or, & d'ivoire, comme pour avoir „ une conſolation préſente à leurs malheurs. „ Ils leur offrent des ſacrifices, ils leurs con- „ ſacrent des fêtes, s'imaginant vainement que „ la piété conſiſte en ces cérémonies.

Accendere aliquem lucernam ſabbatis prohibeamus, quoniam nec Dii lumine egent, nec homines quidem fuligine delectantur. Vetamus ſalutationibus matutinis fungi, & foribus aſſidere templorum... Deum colit, qui novit.., *Vetamus lintea & ſtrigiles Jovi ferre, & ſpeculum tenere Junoni. Non quærit miniſtros Deus. Quid ni? Ipſe humano generi miniſtrat: ubique & omnibus præſto eſt. Vis Deos propitiare? Bonus eſto. Satis illos coluit, quiſquis imitatus eſt.* SENEC. Epiſt. 95.

„ Ne ſouffrons point, que l'on allume des „ Lampes en préſence des Dieux aux jours de „ Sabbat, parceque d'un côté les Dieux n'ont „ pas beſoin de lumiere, & que de l'autre les „ hommes n'aiment pas l'odeur de leur épaiſe „ fumée; ne permettons pas auſſi ces ſortes de „ dévotions qu'on pratique d'ordinaire le ma- „ tin, & empêchons qu'on s'aſſoye aux portes „ des Temples; ces choſes ſont inutiles: *la „ véritable maniere d'adorer les Dieux eſt „ de les connoître.* Empêchons encore qu'on „ vien-

nir: il ne vous faut point embaraſſer de ce que vous ne ſavez point la Muſique, l'a-

„ vienne offrir à *Jupiter* des Linges & des „ Peignes, & de tenir des Miroirs en la pré- „ ſence de *Junon*. Les Dieux n'ont beſoin ni „ de Miniſtres, ni de Serviteurs : En effet, „ ne ſont-ce pas eux qui ſervent les Hommes? „ ne ſont-ils pas toûjours prêts à les ſecourir „ en tous lieux? En un mot, veut-on ſe ren- „ dre les Dieux propices? qu'on ſoit homme „ debien: c'eſt honorer les Dieux que de les „ imiter.

Optimus animus, pulcherrimus Dei cultus. Id. — Voyez auſſi Cicer. de Nat. Deor. Lib. II.

Dicite, Pontifices, in ſacro quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ a virgine pupæ.

Non bove mactato cæleſtia Numina gaudent:
Sed, quæ præſtanda eſt & ſine teſte, fides.
Ovid. Epiſt. Lib. XIX.

Immunis aram ſi tetigit manus,
Non ſumtuoſa blandior hoſtia
Mollibit averſos Penates
Farre pio, & ſaliente micâ.
Hor. L. III. Ode 23.

Quod templum ei extruam, cum totus hic mundus eum capere non poſſit? Et cum homo latius maneam, intra unam Ædiculam vim tantæ Majeſtatis includam? Nonne melius in noſtra dedicandus eſt mente? In noſtro imo conſecrandus eſt pectore? Hoſtias & victimas domino offeram, quas in uſum mei protulit, ut rejiciam ei ſuum munus? Ingratum eſt; cum ſit litabilis

l'uſage fait tout : en moins d'un mois vous ſerez en état de gagner votre vie ſi vous voulez vous appliquer.

— J'accepte la propoſition, répondis-je à cet homme; j'embraſſe votre maniere de vivre, & même votre façon de penſer ſur la Réligion ; à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut

lis hoſtia, bonus animus, & pura mens, & ſincera conſcientia. Igitur qui innocentiam colit, Domino ſupplicat; qui iuſtitiam, Deo libat: qui fraudibus abſtinet, propitiat Deum; qui hominem periculo ſubripit, opimam victimam cædit. Hæc noſtra ſacrificia, hæc Dei ſacra ſunt. Sic apud nos religioſior ille eſt, qui juſtior. MIN. FELIX. Not. var. p. 313.

Le Célébre THOMASIUS dans ſa *Juriſprudentia Divina, Lib. II. Cap. I. §. 11. & ſeqq.* ſoutient auſſi que le ſeul culte intérieur ſuffit; que Dieu étant le ſcrutateur des cœurs, n'a pas beſoin de nos hommages extérieurs, & que l'omiſſion de ces hommages ne peut nuire à la ſociété civile. Mais ce n'eſt point-là le ſentiment de GROTIUS, *Not. in Sapient. Salom. Cap. XIII. V. I.* ni celui de PUFFENDORFF, *de Off. Hom. & Civ. Lib. I. C. IV.* ID. *de Jur. Nat. & Gent. Lib. Cap. IV. § II.* ni celui de ſon Commentateur Barbeirac, *ibid. Not. 2. de l'Edit. fran.* enfin ni celui de tous les Chrétiens en général, ainſi qu'on le peut voir par ce qu'ils obſervent.

plut à Dieu nous révéler. Je me ſuis long-temps écarté des voies du Chriſtianiſme, & je ne m'en ſuis pas trouvé mieux; ſi j'ay eſſuyé des perſécutions de la part de ceux qui s'en diſent les Miniſtres, je ne m'en prendrai jamais à lui: en un mot je veux dorenavant vivre & mourir dans la profeſſion pure & ſincere de la Réligion Chrétienne, mais ſans dépendre de qui que ce ſoit.

— C'eſt donc dans l'indépendance, & dans ſa pureté, interrompit le *Vieillard*, que vous voulez profeſſer le Chriſtianiſme? — ſans doute: — mais cette profeſſion conſiſte dans la foi & dans les œuvres. Quant au premier point, ſi vous admettez la doctrine du *Péché originel*, la divinité de J. C. la préſence réelle, la tranſubſtantiation, les prieres pour les morts, les ſacrements, les cérémonies dans le culte &c, vous ſerez *Catholique Romain* ou *Catholique Grec.*

Si vous rejettez une certaine partie de ces Dogmes, vous ſerez *Luthérien* ou *Calviniſte* &c.

Si

Si vous les rejettez tous, vous ſerez *Socinien*, ou tel autre Sectaire, qui ſe diſant Chrétien, fixe ſa croyance à certains point ſans rien croire des choſes ſuſdites.

Or être *Catholique Romain*, *Catholique Grec*, *Luthérien*, *Calviniſte*, *Socinien* &c, n'eſt point être Chrétien indépendant, car les uns les autres ſont aſſujettis à une certaine formule de Foi plus ou moins rigoureuſe.

D'un autre côté, ſi en rejettant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, & en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particuliere & différente de leurs formules, vous ſerez alors un Chtétien d'une eſpece nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de poſſéder tant de lumieres.

— Mon Ami, dis-je au *Vieillard*, je m'apperçois que vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour

que

que ce que vous me débitez-là n'eſt qu'un tas de ſophiſmes abſurdes, par leſquels vous prétendez m'embaraſſer. Vous avez parfaitement réuſſi; car je ne ſuis point en état de vous répondre: tout ce que j'ai à vous dire eſt que je crois que la croyance en la *Révélation* eſt néceſſaire pour être ſauvé, ainſi que la pratique de tout ce qu'elle preſcrit. Si je n'ai point préſentement aſſez de lumieres, aſſez de forces, pour me conformer exactement à ce dernier point, j'eſpere que Dieu m'en accordera ſuffiſſamment par la ſuite.

— Je loue votre zele, reprit le *Vieillard:* j'aime à voir les gens dans la diſpoſition de faire le bien: mais ce zele n'eſt point auſſi éclairé que je le deſirerois: je voudrois que vous ôtiez de votre tête que la croyance en la *Révélation* eſt auſſi néceſſaire que la pratique des vertus qu'elle preſcrit. Il y a eu de tout temps ſur la Terre des Hommes vertueux & ſages, qui n'ont de leur vie entendu parler de la *Révélation.* Il en eſt

en-

encore qui en entendent parler tous les jours, qui ne ſont ni *Juifs*, ni *Chrétiens*, & qui pouſſent la pratique de toutes les vertus auſſi loin que la *Révélation* le puiſſe preſcrire. La vérité de la *Révélation* ſeroit mille fois plus certaine, que ni la néceſſité de ſa connoiſſance, ni la néceſſité de ſa croyance ne le ſeroient pas; elles ne le peuvent être.

Comme la preuve de ce que je viens d'avancer pourra vous faire plaiſir, je vous prie de prêter l'oreille à ce que je vais vous dire.

CHAPITRE XXI.

Diſcours du Vieillard *ſur la néceſſité de la croyance en la Révélation.*

„ UN Homme qu'on nommoit *Chriſt* „ eſt, dit-on, venu ſur la Terre: „ il s'eſt dit envoyé de Dieu. Cet „ Homme à confirmé l'authenticité de „ ſa Miſſion en annonçant des Vérités „ ſublimes, en prêchant la morale la

„ plus pure, en menant une vie ſainte „ & édifiante, en guériſſant les malades, en reſſuſcitant les morts, en reſſuſcitant lui même trois jours après ſa „ mort : des Hommes qui avoient des „ yeux, des oreilles, du bon ſens, le „ cœur droit, ont été témoins de ces „ Choſes ; ils en ont tranſmis l'Hiſtoire, le Chriſtianiſme exiſte ; voilà" le fondement de la *vérité* de la *Révélation.*

La *vérité* de la *Révélation* eſt donc la preuve de ſon *utilité* ; mais ſon *utilité* n'eſt point plus la preuve de ſa *néceſſité*, qu'elle ne l'eſt de ſa *vérité.*

La connoiſſance de la *Révélation*, la croyance en icelle, ne ſont donc point néceſſaires. Le *Fait* prouve le contraire: & le *Fait* en *ce Cas* eſt l'expreſſion de la volonté de Dieu.

Je ne m'attache pour le moment qu'à ce qui regarde la néceſſité de la connoiſſance de la Révélation: je parlerai enſuite de la néceſſité de ſa croyance.

Ou

Ou Dieu à voulu que tous les Hommes connuſſent la *Révélation*, & il n'a pu faire que cela fût: ou il l'a pu, & il ne l'a pas voulu: ou il l'a voulu, & il l'a pu.

Si Dieu a voulu que tous les Hommes connuſſent la *Révélation*, & qu'il ne l'ait pu faire, c'eſt marque d'impuiſſance; mais Dieu eſt tout puiſſant.

Si Dieu a pu faire que tous les Hommes connuſſent la *Révélation*, & qu'il ne l'ait pas voulu, c'eſt marque de méchanceté ou de caprice; mais Dieu n'eſt ni méchant, ni capricieux.

Si Dieu a voulu, & a pu faire que tous les Hommes connuſſent la *Révélation*, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? pourquoi tous les Hommes ne la connoiſſent-ils pas?

La *Révélation* n'eſt donc qu'*utile* pour conduire les Hommes à un certain *Degré de Perfection*: mais il eſt encore une infinité d'autres *Degrés de Perfection* qui plaiſent à Dieu. Pourquoi? parce

que le Syſtême général renferme cette Diverſité de Perfections: parce que Dieu n'a point voulu que les Hommes fuſſent des Anges, ni tous les Animaux des Hommes, ni les Plantes des Animaux: la nature des Choſes vouloit de la diverſité, de la variété, des gradations auſſi bien dans le Moral que dans le Phyſique; & Dieu a voulu la nature des Choſes.

Pourquoi, par exemple, *Socrates* n'a-t-il point eu connoiſſance de l'Evangile? *parce qu'il eſt venu trop tôt au monde:* Pourquoi eſt-il venu trop tôt au monde? *parce que Dieu l'a voulu ainſi.* L'ignorance de *Socrates* eſt donc un effet dont la volonté de Dieu eſt la cauſe? ſi la connoiſſance de la Révélation eſt néceſſaire à tous les Hommes pour être ſauvés, *Socrates* eſt donc damné parce que Dieu a voulu qu'il vint au monde quatre ou cinq cens ans avant qu'il put en avoir connoiſſance? notre ſalut dépend donc d'une cauſe hors de nous? il y a donc une Fatalité? il y a donc une

Pré-

Prédeſtination? il y a donc de l'Abſurdité en ce que l'homme doit croire? car la Fatalité eſt la fille ainée de la Prédeſtination, & la Prédeſtination eſt celle de l'Abſurdité.

Mais Socrates *pouvoit avoir connoiſſance de la Religion des Juifs*... Cela peut être, mais le contraire peut être auſſi; & ſi ce contraire a eu lieu envers *Socrates*, comme envers tant d'autres, voilà *Socrates* dans le cas que je viens de dire.

Mais, me direz-vous, *je ne juge perſonne: le ſecrets de Dieu me ſont impénétrables: je ne veux point dire que* Socrates *ſoit damné ou ſauvé*...

Ne dites donc plus que *la connoiſſance de la Révélation eſt* neceſſaire, car vous vous démentiriez: mais dites tout au plus: *la connoiſſance de la Révélation eſt utile; eſt un moyen de plus pour porter les Hommes à certain degré de Perfection*, auquel *ils peuvent pourtant atteindre ſans elle.* Dites encore: *nous ne ſerons point damnés parce que Dieu l'aura voulu, mais parce que nous l'aurons voulu.*

Pour moi, dira quelqu'un plus hardi que vous, *je ſais fort bien qu'il ſeroit injuſte que* Socrates *fût damné; mais il ne ſera point ſauvé non plus. Car* Jeſus Chriſt *dit que perſonne n'ira à ſon Pere que par lui* (*a*) : *&* S. Pierre *ajoute qu'il n'y a point de ſalut en aucun autre qu'en* Jeſus Chriſt (*b*). — Où ira donc *Socrates*? — *je n'en ſais rien.. il eſt peut-être un lieu...* — Je *n'en ſais rien* eſt la réponſe d'un ſot; & *peut-être* eſt celle d'un ignorant.

Ce que je viens de dire prouve donc que la connoiſſance de la *Révélation* n'eſt point néceſſaire. Ce que je vais ajouter prouvera que ſa croyance ne l'eſt pas non plus.

Un *Miſſionnaire* part pour la *Turquie*. Il fait connoiſſance avec un *Turc* du Commun Peuple, très-honnête homme, pratiquant avec zele tous les devoirs de ſa Religion, mais ne poſſédant pour toute

(*a*) Jean. XIV. — (*b*) Act. IV.

toute ſçience que le ſens commun. A force de parler de la fauſſeté de la Religion Mahométane, & de prôner l'excellence de la Religion Chrétienne, ce *Miſſionnaire* parvient à donner envie au *Turc* d'embraſſer celle ci. Enchanté de cette réſolution le *Prêtre* donne la Bible à lire au *Mahométan*, il l'inſtruit des Dogmes fondamentaux & de la morale du Chriſtianiſme, il le baptiſe, & en fait un Chrétien.

Dans le même endroit il y a un *Rabbin Caraïte*, Homme pieux, ſavant, d'un jugement exquis, docile & de bonne foi: le *Miſſionnaire* s'inſinue dans ſes bonnes graces & veut auſſi le convertir. Mais le *Rabbin* lui répond: *Mon Ami, j'ai paſſé 40 ans à étudier ma Religion. J'ai lu & relu non ſeulement l'Ancien Teſtament, mais encore le Nouveau; j'ai fait plus, j'ai examiné les meilleurs ouvrages que les Chrétiens ont faits en faveur de leur Religion; je n'ai jamais commencé*

aucune de ces lectures ſans m'être proſterné devant l'Eternel & ſans lui avoir dit:

„ Seigneur! par un effet de ta bonté
„ & de ta miſéricorde, tu as guidé nos
„ Peres à leur ſortie *d'Egypte*, en mar-
„ chant devant eux tantôt ſous une
„ colonne de nue, tantôt ſous une co-
„ lonne de feu: tu n'es pas moins bon
„ ni moins miſéricordieux aujourd'hui
„ qu'alors, ſanctifie donc mon ame,
„ éclaire mon entendement, dirrige mes
„ pas dans le ſentier de la juſtice & de
„ la vérité, & ſois glorifié à jamais".

Nonobſtant cela, continue le Rabbin, *rien ne m'a démontré que le Regne du* Meſſie *fut encore venu. Je vis donc dans ſon attente: j'obſerve autant qu'il eſt en moi les préceptes que l'Eternel a donné à mes Peres: & s'il lui plait de me tirer de ce monde avant que le* Redempteur d'Israël *arrive, que ſa ſainte Volonté ſoit faite.*

Le *Miſſionnaire* ayant entendu cette réponſe, propoſe une diſpute au *Rabbin.* Celui-ci l'accepte, & dit: *je ſuis d'autant plus charmé d'entrer en lice avec vous,*

que

que vous me paroiſſez un homme doux, pacifique & vertueux. Je vais prier le Seigneur qu'il daigne me donner la force de vous faire connoître vos erreurs, & de faire de vous un bon Israélite, *un véritable Enfant* d'Abraham.

La deſſus le *Miſſionnaire* & le *Rabbin* ſe ſéparent. Mais ce dernier n'eſt point ſitôt rentré dans ſa maiſon, qu'il tombe en apoplexie & meurt.

Je demande préſentement s'il y a un homme raiſonnable ſur la Terre, qui oſe affirmer que ce *Rabbin* ſoit damné?

Ce *Rabbin* a reconnu un ſeul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre; il a obſervé avec la derniere exactitude tout ce que ce Dieu a preſcrit à ſes Ancêtres; il a poſſédé toutes les vertus morales poſſibles; il a vu une Société d'Hommes qui diſent *que le* Meſſie *eſt arrivé; qu'il a aboli la Loi ancienne, & lui a ſubſtitué une Loi nouvelle qui eſt beaucoup plus parfaite*: il a examiné avec toute la bonne

ſoi & l'attention poſſibles les Livres de cette Société: Il les a comparé aux écrits de *Moïſe* & des *Prophetes:* & ſes ſoins, ſes lumieres n'ont pu lui faire découvrir que le *Meſſie* fut arrivé: au contraire, il a perſévéré avec la plus vive foi dans l'attente de ſon Redempteur, & même dans l'eſpoir de faire un *Juif* du *Miſſionnaire* qui vouloit le faire *Chrétien*..... & ſon ame pure, innocente, ſe trouvant tout-à-coup devant le tribunal d'un Dieu juſte & bon, ſera donc condamnée aux flammes éternelles, parce qu'il n'aura pas cru ce qu'il n'aura abſolument pu croire? Dieu peut donc demander aux Hommes ce qui ne leur a point été donné? Si Dieu étoit tel, il ſeroit digne de notre haine & non de notre amour.

Mais pourquoi ce *Rabbin* n'a-t-il pu croire? fut-ce manque de lumiere? non, car le *Turc* dont j'ai parlé plus haut étoit bien moins éclairé que lui. Fut-ce par préjugé? non, car le *Turc* en avoit pour le moins autant que lui. Fut-ce par opiniâtreté, par mauvaiſe foi? j'ai déjà dit

dit qu'il étoit le plus docile & le plus ſincere de tous les Hommes. Fut-ce parce que la Religion Chrétienne manque d'évidence, les Chrétiens diſent que non. D'où vint encore un coup la perſéverance du *Rabbin* dans le Judaïsme? ſeroit-ce par un défaut de la grace de Dieu? or voyons d'où viendroit ce defaut.

I. *Dieu*, dit une Secte de Chrétiens, *accorde ſa grace à tous ceux qui la méritent, la deſirent, & la demandent.*

II. *Dieu*, dit une autre Secte de Chrétiens, *accorde ſa grace à qui il lui plait, ſans avoir égard aux mérites, aux deſirs, ni aux demandes.*

I. Si l'amour de Dieu & de ſon prochain, ſi la haine du péché, ſi la pratique de toutes les vertus, ſi un profond reſpect, une foi pure & ſincere pour une Religion ſainte que Dieu a donnée à nos Peres, joints à des prieres ferventes & continuelles, méritent la grace de

Dieu,

Dieu, perſonne ne devoit en être plus doué que ce *Rabbin*; ſi l'on ne peut aller a Dieu que par l'Evangile, perſonne ne méritoit mieux que lui de connoître cette voie. Celui qui avoit crié ſans ceſſe, *Seigneur! ſanctifie mon ame, éclaire mon entendement, dirrige mes pas!* celui, dis-je, qui avoit marché conſtamment dans le ſentier de la vertu, méritoit bien de rencontrer celui de la vérité? mais il ne l'a pas connue cette vérité: quelle en eſt donc la cauſe?

II. Si Dieu accorde ſa grace à qui bon lui ſemble, ſans avoir égard aux vices ni aux vertus, aux mérites ni aux déméries, l'aveuglement du *Rabbin* dépendit donc d'une cauſe hors de lui? ce fut donc par un effet de la Prédeſtination qu'il mourut ſans être Chrétien? Il y a donc une Prédeſtination?... mais j'ai déjà dit que la Prédeſtination eſt une chimere.

Non, dit une troiſieme eſpece de Chrétiens, *il n'y a point de Prédeſtination. Dieu accorde ſa grace à ceux qui la méritent, qui la deſirent, & la demandent.*

dent. Mais pour la mériter, il faut que les eaux du baptême ayent lavé notre ame de la ſouillure originelle; il faut être régénéré en Chriſt; *il faut que notre foi en* Chriſt *nous ait rendus dignes de voir nos mérites juſtifiés par les ſiens.*

Ce langage eſt celui d'un inſenſé. Qui ne voit que ſi la converſion du *Rabbin* dépendit d'un effet de la grace, & que ſi cette grace n'eſt accordée qu'à ceux dont les mérites ſont juſtifiés par la foi qu'ils ont en *Chriſt*, cette converſion dépendit encore d'une cauſe hors de la puiſſance du *Rabbin?*.. Il falloit que le *Rabbin* méritât la grace de devenir Chrétien, & il ne pouvoit mériter cette grace ſans être Chrétien. Quelle abſurdité!

Je vous ai démontré, pourſuivit le *Vieillard*, que *Socrates* & le *Rabbin* peuvent être ſauvés, quoique le premier n'ait point connu la Révélation; quoique le ſecond ait refuſé conſtamment d'ajouter foi à ſa partie la plus eſſentielle, c'eſt-à-dire, à la venue du *Meſſie*, à l'éta-

l'établiſſement de la Loi nouvelle ſur les débris de l'ancienne. Il ne me reſte donc plus qu'à vous faire voir qu'un homme, après avoir cru long-temps à tout ce qui eſt révélé tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Teſtament, peut être également ſauvé en n'y croyant plus du tout.

Comme c'eſt le cas où je me trouve, je m'y prendrai d'un peu loin; & ma concluſion ſera que la vérité de la Revélation ſeroit auſſi certaine que l'exiſtence du ſoleil, ſa croyance n'en ſeroit point plus néceſſaire. La vérité d'un Choſe n'eſt point toujours la meſure de ſon *évidence par rapport à chacun de nous*, mais *celle-ci* eſt la meſure de la *croyance* que *chacun de nous* doit à une telle Choſe.

Comme c'eſt aſſez parler pour une fois, nous remettrons la partie à demain.

— Lorſque je fus rentré dans ma chambre je ne ſus que penſer de ce *Vieillard*. — Cet Homme, dis-je en moi même, m'a témoigné d'abord la meilleure

leure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain : voilà qui eſt bien du côté du corps : mais il me paroit qu'il voudroit me plonger dans le trouble & l'embaras du côté de l'eſprit. Ce qu'il vient de me débiter n'eſt qu'un tas de paradoxes révoltants, qui certainement n'attireroient point des louanges à leur Auteur, s'il s'aviſoit de les répandre dans le Public : & ſi c'eſt là ſa vraie maniere de penſer, il n'eſt rien moins qu'auſſi tranquille dans ſon extérieur qu'il le paroit au dehors. Je me ſuis laiſſé aller, je ne ſai par quelle foibleſſe, aux illuſions de la Philoſophie du *Compere* ; & je ſai combien de fois la voix de la Religion s'eſt fait entendre au fond de mon ame, & y porta les remords & l'effroi. Le *Compere* même, tout infatué qu'il étoit de ſes principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivoit encore, & qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentirois pas. Que l'on diſe ſi l'on veut que *les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce ſont des tyrans qui*

nous

nous font ſentir leur pouvoir juſqu'à la mort, il ne m'en ſemblera pas moins qu'il n'y a que la *Vérité* qui réclame ſes droits avec autant de force & de conſtance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai ſenti que tout Homme qui avoit une fois été Chrétien, ne pouvoit impunément ceſſer de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout; non pas toutefois de la maniere dont tels ou tels le ſont, mais d'une maniere raiſonnable, & telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer. Et quoique le *Vieillard* me diſe demain, je ſai à quoi m'en tenir. L'expérience du paſſé eſt le bouclier dont je veux couvrir dorenavant ma foible raiſon des attaques de l'erreur.

CHAPITRE XXII.

Suite du Diſcours du Vieillard.

Le lendemain je retournai chez mon Voiſin. Après avoir parlé quelque temps de choſes indifférentes, il revint ſur

ſur la matiere dont il m'avoit parlé la veille &, me dit:

— Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avoient fait prendre la réſolution de renoncer autant qu'il me ſeroit poſſible à tout ce qui pouvoit m'attacher à la Société, ſoit par état ou par opinion. Il me fut très-aiſé de remplir le premier point; quant au ſecond, j'y recontrai de plus grandes difficultés: il ne s'agiſſoit pas moins que d'acquerir aſſez de connoiſſances, aſſez de force ſur moi-même, pour me défaire de mes préjugés, ſurtout de ceux qui regardoient la Religion, ou j'ai été élevé.

Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette Religion; tels que la doctrine du *Péché originel*, de la *Préſence Réelle*, de la *Tranſubſtantiation* &c; je lus & relus la Bible entiere, ainſi que les plus fameux Auteurs qui traitent de ces matieres; & je rejettai généralement tout ce qui s'ap-

pelles Myſtere, tout ce qui choque la droite Raiſon & l'Equité.

Voici comme je raiſonnai ſur l'article du *Péché originel.*

„ Si Dieu eſt juſte, bon, miſéricordieux; s'il pardonne à ceux qui implorent ſa miſéricorde les péchés qu'ils ont commis librement, peut-il imputer un péché qu'on ne peut éviter, & auquel l'on n'a aucune part? Les Enfants ne reçoivent de leurs Peres que le Corps; c'eſt dans l'Ame que réſide le péché; & l'Ame ſort pure & innocente des mains de ſon Créateur? D'ailleurs, quand il ſeroit vrai que l'Ame deviendroit ſouillée par ſon union avec le Corps que nous recevons de nos Peres, cette ſouillure ou cette corruption ne ſeroit point un péché, puiſque la corruption du Corps & l'union de l'Ame au Corps ſeroient produites par des cauſes indépendantes de nous, & qui ont précédé notre exiſtence. Un Enfant qui nait aujourd'hui peut-il avoir conſenti à un Péché commis il y a plus de ſix mille ans? a-t-'il

pu

pu reclamer contre la prévarication *d'Adam*? c'eſt une abſurdité énorme que de faire une telle ſuppoſition".

„ Que l'on ne me diſe pas que *le Peché* d'Adam *cauſa dans ſes facultés un déſordre qui ſe communiqua à ſes Enfants, & qui ſe tranſmit à tous les Hommes par la voye de la génération; ce qui fait qu'aucun Homme ne vient au monde ſans avoir l'eſprit environné de ténébres, la volonté déréglée, en un mot, toutes les inclinations au mal* (*a*). Que l'on ne diſe pas que *l'Ecriture s'explique poſitivement ſur cet article:* que *Moyſe nous apprend qu'Adam a peché, & qu'il a été chaſſé du Paradis* (*b*): que *David reconnoit qu'il a été formé dans l'iniquité, & que ſa Mere l'a conçu dans le Peché* (*c*): que *Job déclare que perſonne n'eſt exempt de ſouillure, non pas même l'enfant d'un jour* (*d*): que l'on

(*a*) PLUQUET *Dict. des Heref.*
(*b*) GENES. III. — (*c*) PSEAUME L. 7. — (*d*) JOB XIV. 4.

l'on ne diſe pas *que S. Paul enſeigne que le Péché eſt entré par un ſeul Homme dans le monde, & la mort par le Péché; & qu'ainſi la mort eſt paſſée à tous les Hommes, tous ayant péché dans un ſeul*; qu'il *répete ailleurs que tous les Hommes ſont tombés dans la damnation; que nous naiſſons tous Enfants de colere* (*a*) &c, tout cela ne prouvera jamais qu'un effet dont nous ne ſommes point la cauſe puiſſe nous être imputé. Cela eſt ſi vrai, que tous les efforts que les plus grands Hommes ont faits pour expliquer ce *Dogme*, n'ont ſervi qu'à faire voir qu'il répugne à toutes les notions communes, qu'il eſt même injurieux à la Juſtice & à la Bonté de Dieu".

„ I. L'Opinion *d'Origene*, de *George Ruſt* (*b*), de *Joſeph Glanvill* (*c*), de *Henri Morus* (*d*), ſur le péché des Ames dans

(*a*) EPIT. aux ROM. V. — ID. aux EPH. II. — (*b*) RUST, Diſcours ſur la Vérité. — (*c*) GLANVILL, *Lux Orientalis.* — (*d*) MORUS, *Autopſychomachia contra*

dans une vie antérieure à leur union avec le Corps, eſt une viſion qui tire ſon origine de l'imagination des *Platoniciens*".

„ II. Le ſentiment de *S. Auguſtin*, des *Théologiens* de la *Confeſſion d'Augsbourg* &c., ſur *l'emboîtement* des Ames dans celle *d'Adam*, & de celles-là les unes dans les autres ſelon l'ordre établi pour leur union à un Corps, n'eſt pas mieux fondé: car l'Ame étant une Subſtance ſimple, indiviſible, il eſt impoſſible qu'aucune Ame ſorte d'une autre par voie d'émanation: or *Nicolai* & *Wolfflin* (*a*) qui ont eu recours à ce ſentiment pour expliquer la propagation du *Péché Originel*, ont perdu leurs peines".

„ III. Le Syſtême de la génération des

tra eos qui animas poſt diceſſum a corpore dormire ſomniarunt : cum appendice de Animæ præexiſtentia, & autres Ouvrages du même Auteur ſur cette matiere, contenus dans le recueil de ſes *Poëmes Philoſoph.* imprimés à *Cambridge* in-8.

(*a*) CHRISTOPH. WOLFFLINI *Diſſertat.* Tubing. in 4.

TAYLOR INST.

des Animaux par des *Animacules* formés dans le premier Animal, eſt encore inſuffiſſant pour expliquer la communication du péché *d'Adam*. Car en ſuppoſant que les Corps de tous les Hommes qui devoient exiſter ont été formés dans *Adam*, & que Dieu avoit uni à ces petits Corps des Ames humaines, il ne s'enſuit pas que la défenſe que Dieu fit à *Adam* de manger du fruit défendu eût fait la même impreſſion ſur le cerveau de ſes Enfants que ſur le ſien, ni que la vue du fruit & les ſollicitations *d'Eve* tenterent la génération future *d'Adam* au point qu'il le fut lui même. La moleſſe des fibres du cerveau de ces animacules étoit trop grande pour que ce cerveau fût ſuſceptible de telles impreſſons".

„ Dailleurs, quant il ſeroit vrai que tous les Hommes qui devoient exiſter étoient contenus dans *Adam*, & que par la *communication des impreſſions de ſon cerveau* aux leurs ils euſſent compris au même point qu' *Adam* la défenſe de Dieu, qu'ils euſſent été touchés de même des ſollicitations *d'Eve* : ſi le *Péché originel* a lieu,

a lieu, ces Hommes étoient par un telle *communication* néceſſités à pécher, tandis qu' *Adam* ne l'étoit pas: leur détermination étoit une ſuite néceſſaire de celle *d'Adam*, & la détermination *d'Adam* ne dépendoit que de ſa volonté; donc la communication du *Péché originel* ne peut s'expliquer par un tel Syſtême; & *Leibnitz* (*a*) & *Raſiels* (*b*) tablerent ſur un faux principe, lorſqu'ils entreprirent cette explication".

" Si l'exiſtence en petit de tous les Hommes dans *Adam* étoit vraie, & qu'en conſéquence de cette exiſtence nous euſſions participé à ſa déſobéiſſance de la maniere que je viens de dire, chacun de nous contiendroit à ſon tour les Corps de tous les Hommes qui doivent compoſer ſa génération; les impreſſions de notre Cerveau ſe communiqueroient à celui de chacun de ces Hommes, de même

(*a*) *Eſſai de Théodicée*, Part. I. § 90. —
(*b*) Traité de l'Eſprit Humain par RASIELS DU VIGIER. Paris 1714. in-8.

même que les impreſſions du cerveau *d'Adam* ſe ſont communiquées à ceux de tous les Hommes qui étoient renfermés en lui; ces Hommes contenus en nous connoîtroient les défenſes que Dieu nous fait & les préceptes qu'il ordonne; ils participeroient à nos fautes; & les plus tard venus ſeroient toujours les plus criminels: ce qui eſt d'une abſurdité inſupportable".

„ IV. Ceux qui en prétendant que l'Ame humaine n'eſt créée qu'au moment de la conception de l'homme dans le ſein de ſa mere, ſuppoſent que la tranſmiſſion du *Péché originel* à cette Ame ſe fait en vertu d'un *Pacte*, qui a exiſté entre Dieu & *Adam* dès l'inſtant que celui-ci à reçu la *Juſtice originelle*, ne raiſonnent pas mieux".

„ Ce *Pacte* conſiſte, ſelon eux, en ce qu'*Adam* s'engagea en ſon nom & en celui de ſes Deſcendants de conſerver la *Juſtice originelle*, en obſervant le *Précepte* que Dieu lui avoit donné, & en ce

ce qu'il conſentit de perdre cette *Juſtice* pour lui & pour eux, & d'être ſoumis ainſi qu'eux aux peines ſtipulées par ce *Pacte* (*a*), s'il venoit à tranſgreſſer le *Précepte*: il s'enſuit delà que la tranſgreſſion du *Précepte* fut un *Péché actuel* en *Adam*, & un *Péché originel* dans ſes Enfants par l'imputation qui leur en a été faite".

„ Mais ce ſentiment qui a été ſoutenu par *Catharin* dans le *Concile de Trente*, & adopté alors par preſque tous les *Proteſtants*, ne s'accordera jamais avec les idées de la Juſtice, de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu; car pour imputer un crime, il faut un *conſentement formel*, un *conſentement préſumé* ne ſuffit pas; & ceux qui adoptent ce ſentiment ne reconnoiſſent point d'autre *conſentement* que ce dernier dans les Enfants *d'Adam*. Or un tel *pacte* n'a pu avoir lieu (*b*)".

„ V.

(*a*) V. PLUQUET *Dict. des Héréſ.* Tom. II. p. 466.

(*b*) Les *Mahométans* ſuppoſent auſſi qu'il

y

„ V. *Grégoire du Rimini* & autres qui ont adopté les viſions de *S. Auguſtin* ſur la *Corruption* du Corps *d'Adam*, ont prétendu expliquer cette *Corruption* en ſuppoſant que le *Serpent* converſant avec *Eve*, dirrigea contre elle ſon haleine, & infecta le Corps de cette Femme par ſon ſouffle contagieux; qu' *Eve* communiqua enſuite ſa contagion à ſon Epoux, & que tous les deux la communiquerent à leurs Enfants, à peu près comme nous voyons des maladies héréditaires dans certains pays & dans certaines familles".

„ Mais cette *Corruption* du Corps n'a aucun rapport avec le *Péché*, qui eſt une affection de l'Ame. Une ſubſtance immatérielle ne peut ſe corrompre en contractant la *Corruption* du Corps, comme une liqueur pure ſe corrompt dans un vaſe infecté".

„ VI. *S. Cyrille* (*a*) & *S. Anſelme* (*b*), ainſi

y a eu un *Pacte* de cette eſpece entre Dieu & les Hommes dès le commencement du Monde. *Ebn-Abas* dit que le Genre Humain s'obligea par

ainſi que pluſieurs autres, ſuppoſent que Dieu ayant formé le plan de faire naître tous

par ce *Pacte* à reconnoître Dieu pour ſon Souverain Maître, & que c'eſt de ce *Pacte* dont il eſt parlé dans *l'Alcoran*, au Chapitre intitulé, *Aaraf*, où il eſt dit:

„ Lorſque Dieu tira des reins *d'Adam* toute „ ſa poſtérité il adreſſa à tous les Hommes ces „ paroles: *Ne ſuis-je point votre Dieu?* & ils „ lui répondirent, *oui.*

Cet Auteur prétend que tous les Hommes ayant été aſſemblés ſous la figure de fourmis douées d'intelligence dans la Vallée *d'Ahier*, aux *Indes*, Dieu leur dit: „ *Nous avons pris des témoins afin que les Hommes ne diſent pas au jour du Jugement*, nous ne ſavons rien de ce Pacte, *& qu'ils ne diſent pas pour excuſer leur impiété*, „ nos Peres ont „ idolâtré avant nous, nous avons été leurs „ imitateurs, auſſi bien que leurs déſcendants; „ nous perdrez-vous, Seigneur, pour ce que „ des fols & des ignorants ont commis contre „ vous? " HERBELOT, *au mot* ADAM, *Bibliot. Orient. p.* 44.

Les *Mahométans* croient en outre que nous recevons de nôtre premier Pere un *principe de corruption* qu'ils appellent la *graine du cœur*, *l'amour*, la *concupiſcence*, qui nous portent au péché: c'eſt-là le *Péché d'origine*, qu'ils reconnoiſſent être venu *d'Adam.*

Ce n'eſt cependant point là le ſentiment univerſel des *Mahométans*: car il y en a qui prétendent que le *Péché originel* vient de ce que le

tous les Hommes d'un ſeul par voie de génération, s'étoit fait une loi d'unir au Corps du premier humain né *d'Adam*, une Ame ſemblable à celle du premier Homme. *Adam* par ſon péché perdit la *Juſtice originelle*; ainſi lorſqu'il engendra un fils, Dieu unit un Corps de ce fils une Ame privée de la *Juſtice originelle* & des dons de l'état d'innocence &c".

„ Ce ſentiment ſuppoſe bien la privation de la *Juſtice originelle*, mais il n'explique point la tranſmiſſion du *Péché d'Adam*, qui eſt un déſordre; car il ſeroit poſſible qu'une Ame fût privée de cette *Juſtice*; & qu'elle ne fût ni déréglée ni coupable".

„ VII. *Scot*, *Eſtius*, ainſi que bien d'autres qui ſuppoſent auſſi que Dieu s'étoit

le Diable manie les Enfants juſqu'à ce qu'il les ait fait crier: & que ſi J. C. & la *Vierge* furent exempts de ce Péché, c'eſt qu'ils avoient été garantis de maniement de Satan.

(*a*) Cyril. de Incarn. —— (*b*) ANSELM. de Lib. Arbit. Cap. XXII.

s'étoit fait une loi d'unir au Corps des Enfants *d'Adam* une Ame ſemblable à celle de leur premier Pere, étoient trop ſubtils pour ne point ſentir le défaut du raiſonnement de *S. Cyrille* & de *S. Anſelme* ſur la tranſmiſſion du Péché *d'Adam* à ſa Poſtérité. Ils ont donc cru qu'il falloit ſuppoſer de plus que l'Ame privée de la *Juſtice originelle* eſt unie à un Corps corrompu, qui lui communique le *Péché*".

„ Mais le Corps n'eſt point capable de pécher: d'ailleurs une Subſtance immaterielle ne peut contracter la corruption d'un Corps corrompu; donc l'explication de *Scot*, *d'Eſtius*, & de tous les Théologiens qui ſuivent leur ſentiment, ne nous inſtruit point d'avantage ſur la maniere dont le *Péché originel* nous a été tranſmis (*a*)".

„ VII. *Adam*, dit le *P. Malebranche*, „ fut crée dans *l'Ordre*: & comme *l'Ordre* „ veut que Dieu n'agiſſe que pour lui, „ *Adam*

(*a*) Voyez PLUQUET *ubi ſup.*

„ *Adam* reçut en naiſſant un penchant
„ qui le portoit à Dieu, & une lumiere
„ qui lui faiſoit connoître que Dieu ſeul
„ pouvoit le rendre heureux.

„ Cependant comme *Adam* avoit un
„ Corps qui n'étoit pas inaltérable, &
„ qu'il devoit ſe nourrir, il falloit qu'il
„ fût averti du beſoin de manger, &
„ qu'il pût diſtinguer les aliments pro-
„ pres à le nourrir: il falloit donc que
„ les aliments propres à entretenir l'har-
„ monie dans le Corps *d'Adam*, fiſſent
„ naître dans ſon Ame des ſentiments
„ agréables, & que ceux qui lui étoient
„ nuiſibles y excitaſſent des ſenſations
„ déſagréables.

„ Mais ces plaiſirs & ces mouvements
„ ne pouvoient le rendre eſclave, ni mal-
„ heureux comme nous; parce qu'étant
„ innocent, il étoit maître abſolu des
„ mouvements qui s'excitoient dans ſon
„ Corps.

„ L'Ordre demande que le Corps ſoit
„ ſoumis à l'Ame: *Adam* arrêtoit donc
„ à ſon gré les mouvements qui s'exci-

„ toient

„ toient dans ſon Corps; enſorte que les
„ impreſſions ſenſibles ne l'empêchoient
„ pas d'aimer uniquement Dieu, & ne
„ le portoient point à regarder le Corps
„ comme la cauſe, ou comme l'objet
„ dont il devoit attendre ſon bonheur.

„ Après qu'*Adam* eut péché, il perdit
„ d'un côté l'empire qu'il avoit ſur ſes
„ ſens, & de l'autre la *Juſtice originelle*:
„ les impreſſions des objets extérieurs
„ produiſirent en lui des impreſſions qu'il
„ ne fut pas le maître d'arrêter, & qui
„ le porterent malgré lui vers les objets
„ qui excitoient en lui des ſentiments
„ agréables.....

„ Dieu avoit réſolu de faire naître
„ tous les Hommes *d'Adam*, & d'unir
„ une Ame humaine au Corps humain
„ qu'*Adam* engendroit; mais Dieu, ne
„ devoit accorder à cette Ame la *Juſtice*
„ *originelle*, qu'autant qu'*Adam* per-
„ ſévéroit dans l'innocence.

„ Ainſi *Adam* & *Eve* après leur *Péché*
„ avoient 1. perdu l'empire qu'ils

„ a-

„ avoient ſur leur *ſens*, & les Corps ex-
„ citoient en eux des plaiſirs qui les por-
„ toient vers les objets ſenſibles: 2°. Dieu
„ uniſſoit au corps qu'ils engendroient
„ une Ame privée de la *Juſtice origi-*
„ *nelle.*

„ Dieu, avoit établi une loi, par la-
„ quelle il devoit y avoir un commerce
„ continuel entre le cerveau de la Mere
„ & le cerveau de l'Enfant formé dans
„ ſon ſein; enſorte que tous les *ſenti-*
„ ments qui s'excitent dans la Mere
„ doivent s'exciter dans l'Enfant.

„ L'Ame humaine que Dieu unit au
„ corps humain qui ſe forma dans le ſein
„ *d'Eve* après ſon péché, éprouvoit donc
„ toutes les impreſſions qu'*Eve* recevoit
„ des objets ſenſibles; & comme elle
„ étoit privée de la *Juſtice originelle*,
„ elle étoit portée vers les Corps, elle
„ les aimoit comme la ſource de ſon
„ bonheur: elle étoit donc dans le déſ-
„ ordre, ou plutôt ſa volonté étoit dé-
„ réglée; le déſordre de ſa volonté
„ n'étoit point libre, mais il n'étoit pas

„ moins

„ moins un déſordre qui déplaiſoit à „ Dieu". (*a*)

Voilà comment *Malebranche* raiſonnoit pour expliquer l'origine & la tranſmiſſion du *Péché originel.* Mais il regne plus d'eſprit que de jugement dans cette explication, qui n'eſt qu'un enchaînement de conſéquences incertaines, fondées ſur des ſuppoſitions incertaines; ſur tout celle de la communication entre le cerveau de la Mere & le cerveau de l'Enfant (*b*). Cette communication n'eſt point prouvée; ces taches, que les Enfants tiennent de leurs Meres, & que le *P. Malebranche* a priſes pour les images des objets que les Meres ont deſirés ardemment pendant leur groſſeſſe, ne ſont que les ſuites d'un ſang extravaſé par un mouvement trop violent, qui peut bien être occaſionné par une impreſſion vive que

(*a*) MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité Liv. I. Chap. V. —— Liv. II. Part. I. Chap. IV. Ecclairciſ. 8. — Converſ. Chrét. Ent. IV.
(*b*) PLUQUET *ubi ſup.* p. 470. —— (*a*) V.

que fait ſur les organes un objet ſenſible, & qui ſe communique au ſang de l'Enfant; parce qu'il y a en effet une communication entre les vaiſſeaux ſanguins de la Mere, & ceux de l'Enfant: mais ce ſang extravaſé ne ſuppoſe point que le cerveau de l'Enfant ait reçu les mêmes impreſſions que le cerveau de la Mere, rien ne conduit à cette ſuppoſition (*a*).

„ IX. L'expérience fait voir, dit *M.* „ *Nicole*, que les inclinations des Peres „ ſe communiquent aux Enfants, & que „ leur Ame venant à être jointe à la „ matiere qu'ils tirent de leurs Parens, „ elle conçoit des affections ſemblables „ à celles de l'Ame de ceux dont ils „ tirent la naiſſance; ce qui ne pourroit „ être, ſi le Corps n'avoit certaines „ diſpoſitions, & ſi l'Ame des Enfants „ n'y

(*a*) V. la Diſſertation Phyſ. ſur la force de l'imagination des Femmes enceintes. 1737. in-8. Et la ——— Lettre ſur l'imagination des Viſionnaires.

„ n'y participoit en concevant des in-
„ clinations pareilles à celles de leurs
„ Peres & de leurs Meres, qui avoient
„ les mêmes diſpoſitions du Corps.

„ Cela ſuppoſé, il faut convenir qu'*A-*
„ *dam* en péchant, ſe précipita avec
„ une telle impetuoſité dans l'amour des
„ Créatures, qu'il ne changea pas ſeu-
„ lement ſon Ame, mais qu'il troubla
„ l'économie de ſon Corps, qu'il y im-
„ prima les veſtiges de ſes paſſions; &
„ que cette impreſſion fut infiniment
„ plus forte & plus profonde, que celles
„ qui ſe font par les péchés que les
„ hommes commettent préſentement.

„ *Adam* devint donc par là incapable
„ d'engendrer des Enfants qui euſſent
„ le Corps autrement diſpoſé que le
„ ſien; de ſorte que les Ames étant
„ jointes au moment qu'elles ſont créées
„ à ces Corps corrompus, elles con-
„ tractent les inclinations conformes aux
„ traces & aux veſtiges imprimés dans
„ ces Corps; & c'eſt ainſi qu'elles con-
„ tractent l'amour dominant des Créa-

„ tures, ce qui les rend ennemies de
„ Dieu.

„ Mais pourquoi les Ames, qui ſont
„ des ſubſtances ſpirituelles, contractent-
„ elles certaines inclinations à cauſe de
„ certaines diſpoſitions de la matiere?

„ On peut, pour expliquer cela,
„ ſuppoſer que Dieu en formant l'Etre
„ de l'Homme par l'union d'une Ame
„ ſpirituelle avec une matiere corporelle,
„ & voulant que les Hommes tiraſſent
„ leur origine d'un ſeul, avoit établi ces
„ deux Loix, qu'il jugea néceſſaires pour
„ un Etre de cette nature.

„ La premiere, que le Corps des En-
„ fants ſeroit ſemblables à celui des Pe-
„ res, & auroit à peu près les mêmes
„ impreſſions, à moins que quelque
„ cauſe étrangere ne les altérât.

„ La ſeconde que l'Ame unie au Corps
„ auroit certaines inclinations, lorſque
„ ſon Corps auroit certaines impreſſions.

„ Ces deux Loix étoient néceſſaires
„ pour la propagation du Genre Humain;
„ & elles n'euſſent apporté aucun pré-

„ ju-

„ judice aux Hommes, ſi *Adam* en con-
„ ſervant ſon innocence eût conſervé ſon
„ Corps dans l'état auquel Dieu l'avoit
„ formé: mais l'ayant altéré & corrom-
„ pu par ſon *Péché*, la juſtice ſouve-
„ raine de Dieu, infiniment élevée au
„ deſſus de la nature, n'a pas jugé qu'elle
„ dût pour cela changer les Loix établies
„ avant le *Péché*; & ces Loix ſubſiſ-
„ tant, *Adam* a communiqué à ſes En-
„ tants un Corps corrompu.

„ Mais comment doit-on concevoir
„ cet amour dominant de la Créature,
„ que l'Ame contracte lorſqu'elle eſt
„ jointe à des Corps qui viennent *d'Adam*?

„ On le doit concevoir, comme on
„ conçoit la *Grace juſtifiante* dans les
„ Enfants baptiſés: c'eſt-à-dire, que
„ comme l'Ame des Enfants, par la
„ Grace qu'elle reçoit, eſt habituelle-
„ ment tournée vers Dieu, & l'aime
„ de la maniere que les Juſtes aiment
„ Dieu durant le ſommeil; de même
„ l'Ame des Enfants par cette inclination
„ qu'elle contracte, devient habituelle-

„ ment tournée vers la Créature, com-
„ me ſa fin derniere, & l'aime comme
„ les Méchants aiment le monde pen-
„ dant qu'ils dorment: car il ne faut pas
„ s'imaginer que nos inclinations périſ-
„ ſent par le ſommeil, elles changent
„ ſeulement d'état; & ces inclinations
„ ſuffiſſent pour rendre les uns juſtes,
„ quand elles ſont bonnes, & les autres
„ méchants, quand elles ſont mauvai-
„ ſes (*a*).

Cette explication de *M. Nicole*, toute ingénieuſe qu'elle eſt, ne donne encore aucunes lumieres ſur la maniere dont le Péché *d'Adam* s'eſt tranſmis à ſes Enfants. Ce Théologien ne la donne auſſi que comme probable. Mais il eſt aiſé de voir, par toutes les raiſons que j'ai rapportées pour réfuter les ſentiments des autres, qu'une telle explication n'eſt rien moins que probable.

„ Il réſulte donc que puiſque tous les efforts

(*a*) NICOLE, Inſt. ſur le Symb. Inſt. II. C. II. §. 4.

efforts des plus grands Génies qui ont paru depuis plus de dix-ſept-cens ans, n'ont point été ſuffiſſants pour nous donner une idée raiſonnable de la maniere dont le *Péché d'Adam* s'eſt tranſmis à ſa Poſtérité, que d'ailleurs cette tranſmiſſion répugne à toutes les notions que nous avons de la Juſtice & de la Bonté de Dieu, ce *Dogme* doit être regardé tout au plus de la maniere, dont les *Pélagiens* (*a*) & les

(*a*) Quant aux Difficultés générales des *Pélagiens*, l'on peut conſulter les *Hiſtoriens Eccléſiaſtiques:* quant à celles qu'ils tirerent particuliérement des Ecrits des *SS. Peres* &c, & les Raiſons qu'on leur a oppoſées, l'on peut conſulter S. AUGUST. *Op. imperf. Lib. II. Cap. CLXXXI. Lib. V. Cap. CXXXI.* — ID. *de Nat. & Grat. Lib. III. Cap. IX. XXX.* — VOSSIUS & le CARD. NORIS, dans leurs Hiſt. Pélag — PETAU, *De Dogm. Theol. Tom. III. ubi agitur de Pelag. & Semipelag. Hiſt.* — USSERIUS, *Antiquitates Brittan. Eccleſ. Cap. VIII. & ſeq.* — GARNIER, *Diſſert. de Primis Auctoribus & Defenſoribus Hiſtor. Pelagianæ*, in *Appendice poſterior. ad Prim. Part. Oper.* MARII MERCATORIS. — Remarques ſur la Bibliot. de M. DU PIN, in-8. *Paris* 1692. Tom. I. — WHITBY, *De imputatione divina Peccati Adami Poſteris ejus univerſis, in* 8. *Lond.* 1711. *&c.*

Quant

les *Sociniens* le regardent ; c'eſt-à-dire, qu'il faut prendre les paſſages de l'Ecriture, qui portent que *nous avons Péché en Adam*, comme ne ſignifiant autre choſe, ſinon qu'*Adam a donné à toute ſa Poſtérité l'exemple du Péché ; que tous les Hommes l'ont imité, & que c'eſt en ce ſens qu'ils ont péché en Adam*".

Voilà, mon Cher, continua le *Vieillard*, comme je raiſonnai en moi même, & à quoi je m'en tins d'abord ſur l'article du *Péche originel.* Mais ma Raiſon acquerant de jour en jour plus de lumieres, je parvins enfin à découvrir que nous n'avions pas plus péché en *Adam* par *imitation* que par *contagion.* C'eſt ce que vous entendrez ci-après.

Je paſſe à l'article de la *Préſence Réelle* & de la *Tranſubſtantion.*

CHA-

Quant au *Sociniens*, leurs Opinions ſur cet Article ſont en quelque ſorte les mêmes que celles des *Pélagiens* ; & les Raiſons de leurs Adverſaires ſont auſſi les mêmes que celles des Adverſaires de ces Derniers. Ainſi il eſt inutile de groſſir cette note de *Citations* & de *Renvois.*

CHAPITRE XXIII.

Suite du Diſcours du Vieillard.

Il n'y a point d'effort que les Théologiens de l'Egliſe Romaine n'aient faits, & qu'ils ne faſſent encore tous les jours, pour démontrer que le Corps & le Sang de J. C. exiſtent réellement ſous les apparences du pain & du vin dans *l'Euchariſtie*: il n'y a point de Rhétorique qu'ils n'emploient, pour faire comprendre que les paſſages des *SS. Peres*, où il eſt affirmé que les *Eſpeces Euchariſtiques* ne ſont que des ſignes du Corps & du Sang de J. C. ne ſauroient prouver qu'il fût jamais venu dans l'eſprit de ces *Peres* le moindre doute ſur la *Préſence Réelle.* L'on a beau leur oppoſer que leur authorité, & leur maniere d'interpréter les SS. Peres ne ſont point des arguments ſuffiſſants pour prouver ce *Myſtere*; que les *Calviniſtes* enſeignent le contraire ſur des principes infiniment

mieux fondés: que J. C. étant dans l'uſage d'employer très-ſouvent des allégories & des paraboles, c'eſt de cette maniere que l'on doit entendre les *Paroles* de l'inſtitution de *l'Euchariſtie* &c. Ils répondent que ce ſont les *Calviniſtes* mêmes qui ſont mal fondés dans leurs raiſonnements: que ſi J. C. eût entendu que les *Paroles Euchariſtiques* duſſent être priſes dans un ſens figuré, il en auroit averti les *Apôtres*, mais qu'il ne l'a pas fait: qu'au contraire, il les a ſuffiſamment préparés à prendre ces *Paroles* à la lettre, en leur diſant à *Capharnaum*, que *ſa Chair étoit véritablement Viande, & ſon Sang véritablement Breuvage; que ceux qui ne mangeroient point ſa Chair & ne boiroient point ſon Sang, n'auroient point la vie éternelle* (*a*). Ils ajoutent qu'il a répété la même choſe aux *Juifs* qui s'étonnoient de ces *Paroles*: qu'il a dit ailleurs à ſes *Apôtres* qu'il étoit le *Pain de Vie*: qu'il leur a promis ce *Pain de Vie* &c; & ils concluent delà que le ſens

(*a*) JEAN, VI.

ſens litteral des *Paroles Euchariſtiques* doit être celui qui s'eſt préſenté naturellement à l'eſprit des *Apôtres*, lorſqu'ils les entendirent proférer: *cela eſt ſi vrai*, continuent-ils, *que tout homme raiſonnable ſent par expérience que ce* ſens *s'offre de même à ſon eſprit, lorſqu'il les entend prononcer: cela eſt ſi vrai, que* Zuingle *fut plus de quatre ans à trouver que les paroles*, Ceci eſt mon Corps, *doivent ſe rendre par celles-ci*, Ceci repréſente mon Corps.

L'on a beau leur repliquer que ſi le ſens litteral de ces *paroles* s'offre d'abord à l'eſprit lorſqu'on les entend prononcer, la ſaine Raiſon démontre incontinent le contraire: l'on a beau leur objecter que les quatre ans que *Zuingle* a mis pour trouver le vrai ſens de ces mêmes *paroles*, ne ſont pas plus une preuve de leur ſentiment, que les quatre jours qu'employeroit un homme à chercher une éguille, ne prouveroient que cette éguille n'étoit pas *trouvable* dans la minute; tout cela n'y fait rien: ils perſiſ-

tent dans leur opinion: & ſi on les met en colere, ils diront que *non ſeulement le corps & le ſang de J. C. exiſtent ſous les apparences du pain & du vin, mais que ce pain & ce vin ſon véritablement tranſubſtantiés au corps & au ſang de J. C.* Si on leur répond que cela n'eſt pas poſſible, ils repartiront que *cela eſt très poſſible*, & le prouveront (*a*).

Voici ces Preuves.

„ I. L'on prétend, diſent-ils, qu'il eſt abſurde de ſuppoſer qu'un Chameau puiſſe paſſer par le trou d'une éguille, parce qu'il faudroit que les parties de ſon corps ſe pénétraſſent, & par conſéquent que la matiere perdit ſon *étendue* & ſon *impénétrabilité* &c.

„ Nous répondons 1°. que cette difficulté s'évanouit dans le ſyſtême où l'on ſuppoſe que *l'Etendue* eſt compoſée de points inétendus. 2°. Qu'elle s'évanouit

„

(*a*) V. PLUQUET, Dict. des Héréſ. au mot, *Berenger*, & ailleurs, où il s'agit de combattre les ſentiments de ceux qui nient la *Préſence Réelle & la Tranſubſtantiation.*

„ nouit de même, en ſuppoſant que
„ *l'Eſſence* de la *Matiere* conſiſte dans
„ toute autre choſe que dans *l'étendue*
„ & *l'impénétrabilité.* 3°. Que puiſque
„ l'induſtrie humaine peut condenſer
„ l'Air au point de lui faire occuper
„ 4000 fois moins d'eſpace qu'il n'en
„ occupe dans ſon état naturel, Dieu
„ peut réduire le corps d'un *Chameau*
„ à un point cent million de fois plus
„ petit que ſa grandeur ordinaire, & par
„ conſéquent le faire paſſer non ſeule-
„ ment par le trou d'une éguille, mais
„ par les pores les plus ſubtils que
„ l'on puiſſe imaginer. Nous appliquons
„ ceci au *Corps* de J. C. & nous diſons
„ qu'il peut être contenu dans les *Eſpe-*
„ *ces Euchariſtiques*, quelques petites
„ qu'elles ſoient.

„ II. Un *Corps* quelconque peut ſe
„ trouver dans pluſieurs Lieux à la fois.
Voici comment.

„ Un *Corps* en mouvement éxiſte dans
„ pluſieurs Lieux à la fois dans un temps

„ dé-

„ déterminé. Un *Corps*, par exemple, „ qui parcourt 100 toiſes dans une heu- „ re, ſe trouve dans 10 pieds différents „ dans une minute; ſi au lieu 100 toi- „ ſes dans une heure, ce *Corps* en par- „ court 6000, il parcourera dans une „ ſeconde les 10 pieds qu'il parcouroit „ auparavant dans une minute: ainſi en „ augmentant de vîteſſe à l'infini, il n'y „ a point de petite portion de temps, „ pendant laquelle ce *Corps* ne puiſſe „ parcourir pluſieurs Lieux; ou ſi l'on „ veut, la rapidité de ſon mouvement „ peut être aſſez grande, pour que dans „ la plus petite durée imaginable, il ſe „ trouve en pluſieurs Lieux.

„ D'ailleurs le *Mouvement* n'eſt, ſe- „ lon quelques Philoſophes, que l'exiſ- „ tence ou la création ſucceſſive d'un „ *Corps* dans différents points de l'Eſpa- „ ce; & la création eſt un acte de la Vo- „ lonté divine: or, qui peut douter que „ la Volonté divine ne puiſſe créer ſi „ promptement, ſi rapidement le même „ *Corps*, que dans le même temps ce

„ *Corps*

„ *Corps* exiſte en pluſieurs Lieux, quel-
„ que ſoit leur diſtance, & quelque
„ courte que ſoit la durée? s'il ne re-
„ pugne donc point que Dieu faſſe
„ exiſter un *Corps* dans pluſieurs Lieux
„ en même temps, & que ce *Corps* y ſoit
„ tranſporté, même ſans paſſer par les
„ intervalles qui ſéparent ces Lieux, il
„ ne doit point répugner auſſi que le *Corps*
„ de J. C. ſe trouve à la fois dans diffé-
„ rents endroits, dans différentes Eſpe-
„ ces conſacrées.

„ III. L'on dit que nos *Sens* nous ont
„ été donnés pour connoître l'exiſtence,
„ les propriétés des *Corps*, ainſi que la
„ nature des *Effets ſenſibles*. Que c'eſt
„ ſur le témoignage de nos *Sens* qu'eſt
„ fondée la certitude que nous avons de
„ la naiſſance, des miracles, de la mort,
„ de la réſurrection du Sauveur; & que
„ ſi le témoignage de nos *Sens* peut-être
„ faux, ſuſpect même, les principaux
„ fondements de la Réligion s'écroulent
„ ſans reſſource.

„ Nous

„ Nous répondons à cela que le Dog-
„ me de la *Préſence Réelle* étant une fois
„ établi, & la poſſibilité de la *réduction*
„ *des Corps* à un volume infiniment pe-
„ tit, de même que celle de leur exiſten-
„ ce en pluſieurs Lieux a la fois, étant
„ démontrées, il n'eſt pas plus difficile de
„ prouver qu'un *Corps* peut être différent
„ de ce que nos *Sens* nous témoignent
„ qu'il eſt, ſans pour cela que nos *Sens*
„ nous trompent.

Voici cette preuve.

„ Nous ne connoiſſons les *Corps* que
„ par des impreſſions excitées dans notre
„ Ame: or ces impreſſions peuvent s'ex-
„ citer dans l'Ame, indépendamment
„ des *Corps*, par une opération immé-
„ diate de Dieu ſur nos Ames; donc il
„ n'y a point de liaiſon néceſſaire entre
„ le témoignage de nos *Sens* & l'exiſten-
„ ce des Objets dont ils nous rapportent
„ l'exiſtence.

„ La

„ La certitude du témoignage des „ *Sens* dépend par conſéquent de la cer- „ titude que nous avons que Dieu n'ex- „ cite point en nous les impreſſions que „ nous rapportons aux *Corps*. Ainſi il „ eſt poſſible que Dieu faſſe ſur notre „ Ame les Impreſſions que nous rappor- „ tons au *pain* & au *vin*, quoiqu'il n'y „ ait ni *pain* ni *vin*: & celui qui le ſup- „ poſeroit n'affoibliroit point la certi- „ tude du témoignage des *Sens*, s'il „ ſuppoſoit en même temps que Dieu „ nous a avertis de ne pas croire nos „ *Sens* dans cette occaſion: or c'eſt ce „ que nous ſoutenons: car Dieu nous „ ayant fait connoître que par la *Conſé-* „ *cration* le *pain* & le *vin* étoient chan- „ gés au *Corps* & au *Sang* de J. C. il „ nous a ſuffiſamment avertis de ne pas „ nous fier au témoignage de nos *Sens* „ dans cette circonſtance.

„ Nos *Sens* ne nous trompent donc pas, „ quoiqu'ils nous avertiſſent qu'il exiſte „ dans les *Eſpeces Euchariſtiques* toute

„ autre choſe que ce qui y exiſte réel-
„ lement.

Voici comment.

„ Dieu peut faire que les *Rayons de*
„ *Lumiere* qui tombent ſur l'eſpace
„ qu'occupoient le *pain* & le *vin*,
„ ſoient réfléchis après la *Conſécration*,
„ comme ils l'étoient auparavant: Dieu
„ peut faire encore que les *Particules*
„ *ſubtiles*, qui en s'évaporant occaſion-
„ noient l'odeur du *pain* & du *vin* avant
„ la *Conſécration*, ſoient conſervées ſans
„ ſe diſſiper: Dieu peut faire enfin qu'une
„ force de répulſion répandue au tour
„ du *Corps* & du *Sang* de J. C. prenne
„ la forme des *Eſpeces Euchariſtiques*,
„ & produiſe la ſolidité que nos *Sens*
„ y découvrent. Or Dieu opére ces
„ choſes, ou quelque choſe de ſembla-
„ ble, au moment de la *Conſécration*;
„ donc nos *Sens* ne nous trompent point
„ dans cette occaſion; puiſqu'ils ne font
„ que tranſmettre à notre Ame l'impreſſi-
„ on des Objets dont ils ſont frappés: donc

„ un

„ un *Corps* peut être réellement diffé-
„ rent de ce que nos *Sens* nous atteſtent
„ qu'il eſt; donc le Dogme de la *Tran-*
„ *ſubſtantiation* n'affoiblit point le té-
„ moignage de nos *Sens* ſur les *Mira-*
„ *cles*, & ſur les *Faits* qui ſervent de
„ preuve à la Religion.

Voilà de quelle maniere les Théologiens de l'Egliſe Romaine prétendent démontrer la poſſibilité de la *Tranſubſtantiation.* C'eſt auſſi en ces mêmes termes que me parloit un de ces *Meſſieurs*, dans le temps que je travaillois à me débarraſſer la cervelle de toutes les opinions qui choquent le bon ſens. Mais voici ce que je lui repondis.

I. Vous vous fondez, *Monſieur*, ſur l'Hypotheſe des *Points inétendus* qui compoſent *l'Etendue*, ou ſur celle qui fait conſiſter *l'Eſſence* de la *Matiere* dans toute autre choſe que *l'étendue* & *l'impénétrabilité*, pour prouver la poſſibilité d'un *Fait*: or une Hypotheſe ne peut ſervir de

principe fondamental & certain à la démonſtration de la poſſibilité d'un *Fait*, encore moins d'un *Myſtere* tel que celui de l'exiſtence du *Corps* de J. C. dans *l'Euchariſtie*. l'Hypotheſe ſert ſeulement à interprêter un *Fait*, de la réalité duquel l'on eſt invinciblement convaincu. C'eſt ainſi que *Deſcartes* expliquoit une Expérience par le moyen de la *matiere ſubtile*; *Gaſſendi* par celui des *atômes* & du *vuide*, *Newton* par celui de *l'attraction &c.* Pour qu'une conſéquence poſſible ſoit évidente, il faut que le principe le ſoit de même: or nous n'avons aucun principe évident qui établiſſe la poſſibilité du paſſage d'un Chameau par le trou d'une éguille; nous n'avons aucun principe évident que le corps de J. C. puiſſe être réduit à une telle petiteſſe, qu'il ſoit contenu non ſeulement dans une *Hoſtie*, mais encore dans la mille millionnieme partie d'une *Hoſtie*, ainſi que les *Catholiques* le croient; donc votre raiſonnement eſt faux en tout point.

Mais je vous accorde pour un moment

ment la poſſibilité de la réduction du *Corps* de J. C. à une petiteſſe infinie: une poſſibilité n'eſt pas un *Fait*; il n'eſt point prouvé que cette réduction ſe ſoit jamais faite: quant elle ſe ſeroit faite, & qu'elle ſe feroit encore tous les jours, il n'eſt point démontré qu'elle s'opére dans le cas dont il s'agit.

II. Un *Corps* en mouvement, exiſte certainement en pluſieurs Lieux dans un temps déterminé. Mais il eſt faux que la rapidité de ſon mouvement puiſſe être aſſez grande, pour *qu'il ſe trouve dans pluſieurs Lieux à la fois.*

Un *Corps* eſt de ſa nature indifférent au mouvement ou au repos: par conſéquent un *Corps* étant une fois mis en mouvement ne ſe mettra jamais de lui même en repos; ainſi qu'étant une fois en repos il ne ſe mettra jamais de lui même en mouvement.

Un *Corps* eſt de ſa nature tout-à-fait indifférent à quelque détermination ou à

quelque vîteſſe que ce puiſſe être; par conſéquent il ne changera jamais de lui même ni la vîteſſe, ni la détermination qu'il a eues en dernier lieu.

Il s'enſuit delà que le mouvement d'un *Corps* eſt proportionnel à la force qui l'engendre, & que la diminution de ce mouvement eſt proportionnelle à la réſiſtance que ce *Corps* éprouve dans ſa direction. Or la conſtitution de *l'eſpace* qui nous environne eſt telle, qu'un *Corps* ne peut y être mu ſans éprouver à *l'inſtant* de la réſiſtance: donc il n'y a point *d'inſtant* ou il ne perde de ſon mouvement; donc la vîteſſe de ſon mouvement eſt momentanée; donc ce *Corps* ne peut *ſe trouver* dans *pluſieurs à la fois.*

Il eſt prouvé que la plus grande vîteſſe poſſible du mouvement d'un *Corps* quelconque n'a lieu que dans la direction rectiligne de ce même *Corps.*

Je ſuppoſe pour un moment que la Surface de la Terre contienne 40000000000 Arpents d'étendue, & qu'au

qu'au milieu de chacun de ces Arpents il y ait un piquet planté: je demande s'il y a un homme raiſonnable qui ſoutienne qu'une *Boule* mue en direction rectiligne puiſſe toucher tous ces piquets à la fois?

„ D'ailleurs, dites-vous, le mouve-
„ ment eſt l'exiſtence ou la création ſuc-
„ ceſſive d'un *Corps* dans différents points
„ de l'Eſpace, & la création eſt un
„ acte de la Volonté divine: or qui
„ peut douter que la Volonté divine ne
„ puiſſe créer ſi promptement, ſi rapi-
„ dement le même *Corps*, que dans le
„ même temps ce *Corps* exiſte en plu-
„ ſieurs Lieux, ſans paſſer par les inter-
„ vales qui ſéparent ces lieux, quelque
„ ſoit leur diſtance? — Mais cette création ſucceſſive des *Corps* n'eſt encore qu'un Syſtême, qu'une Hypotheſe, & je vous ai déjà dit qu'une Hypotheſe ne pouvoit ſervir de principe fondamental & certain à la démonſtration de la poſſibilité d'un *Fait*. . . . . .

J'allois répondre au troiſieme point, continua le *Vieillard*, mais le Théologien m'exempta de cette peine: il me dit *adieu* bruſquement & diſparut. C'étoit auſſi le meilleur parti qu'il eût à prendre. Car lorſque dans une controverſe, l'on n'a que des abſurdités à débiter & de la confuſion à prétendre, il vaut mieux ſe taire, ou ſe retirer. Ce faiſant, l'on repare autant qu'il eſt poſſible par ſa prudence les impreſſions que l'on avoit faites par ſon ignorance.

Je paſſe à l'article de la *Trinité.*

CHAPITRE XXIV.

Suite du Diſcours du Vieillard.

UN des plus grands Hommes que la France ait produit, un Théologien pieux, ſage, éclairé, dont les Ouvrages

ſont

ſont remplis de raiſonnements ſolides, d'une métaphyſique profonde, & d'une érudition peu commune, en un mot, le célébre *Nicole*, parle en ces termes de la Trinité: *Ce Myſtere confond la raiſon, & la revolte. S'il y a au monde des difficultés indiſſolubles, ce ſont celles qui ſuivent ce Dogme, qui établit* „que trois Perſonnes réellement diſtinctes n'ont qu'une „même & unique Eſſence; & que cette „Eſſence étant la même choſe en chaque „Perſonne que les Relations qui les di„ſtinguent, elle peut ſe communiquer, „ſans que ces Relations qui les diſtinguent ſe communiquent." *Si la Raiſon humaine s'écoute elle même, elle ne trouvera en ſoi qu'un ſoulévement général contre ces Vérités inconcévables. Si elle prétend ſe ſervir de ſes lumieres pour les pénétrer, elles ne lui fourniront que des armes pour les combattre. Il faut, pour les croire, qu'elle s'aveugle elle même, qu'elle faſſe taire tous ſes raiſonnements & toutes ſes vues, pour s'abaiſſer & pour s'a-*

néantir ſous le poid de l'autorité divine (*a*).

Ce raiſonnement me parut hardi, téméraire même, la premiere fois que je le lus. Mais lorſque je vins à réfléchir de bonne foi ſur le Dogme de la *Trinité*, lorſque j'eus examiné les ſentiments de *Cerinthe*, des *Ebionites*, de *Théodote*, de *Praxée*, de *Baſilide*, de *Valentin*, de *Marcion*, de *Berylle*, de *Noet*, de *Sabellius*, de *Paul de Samoſate*, ainſi que ceux de leurs Adverſaires ſur le même ſujet, je vis à mon tour que ce *Dogme* étoit non ſeulement contraire aux lumieres les plus claires de la Raiſon, mais qu'il anéantiſſoit en même temps l'Unité de Dieu. L'Examen des opinions *d'Arius*, de *Macedonius*, de *Théodore de Mopſueſte*, de *Neſtorius* & de quelques Théologiens des ſiecles ſuivants me confirma dans ce jugement: & la Lecture des Ouvrages de *Socin*, de *Sandius*, de *Zuicker*, de *Bidlle*, de *Sherlock*, de *Whiſton*, de *Clarc-*

(*a*) Nicole Perpétuité de la Foi, *pag.* 18. *Edit. de* 1666.

Clarcke & de leurs Partiſans, acheva de faire de moi le plus déterminé *Antitrinitaire* qui eût paru depuis la mort de J. C. juſqu'à ce jour (a).

En

(*a*) Ceux qui voudront s'inſtruire de tout ce que l'on a avancé *pour* & *contre* le Dogme de la Trinité, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme juſqu'aujourd'hui, pourront conſulter :

I. Les Anciens Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, tels qu'*Euſebe*, *Socrate*, *Sozomene*, *Théodoret*, & les Ouvrages des *SS. Peres*.

II. Les Hiſtoires & Mémoires Eccléſiaſtiques modernes, tels que le *Nucleus Hiſt. Eccl.* de SANDIUS. —— Les Mem. pour ſervir à l'Hiſt. Eccl. de M. DE TILLEMONT. —— la Biblioth. Eccl. de M. DU PIN. —— *Hiſt. Eccl.* FRID. SPANHEIM. —— l'Hiſt. Eccl. de M. FLEURI. —— Le Diction. de BAYLE, aux *Noms* des plus fameux *Antitrinitaires*. &c.

III. Les Ecrits des *Antitrinitaires & des Sociniens* du XVI. Siecle, tels que ceux de *Michel Servet*, de *Lælius Socin*, de *Bernard Ochin*, de *Valentin Gentilis*, de *George Blandrate*, de *François Davidis*, de *George Enjedin*, de *Jean Somer*, de *Fauſte Socin* & *Autres*, dont il eſt fait mention dans LUBINIETZKI, *Hiſt. Reform. Polon. Lib. II. & III.* —— dans SANDIUS *Bibliot. Anti-Trinit.* —— Dans SALIG, *Hiſt. Conf. Aug. Tom. II. Lib. VI. Cap. IV.* —— Dans WENGERSCIUS, *Hiſt. Slavon. p.* 83. & 84.

IV.

En effet, ſi l'on ſuppoſe d'un côté que le premier Homme s'eſt corrompu par l'abus qu'il a fait de la Liberté qu'il avoit reçue de ſon Créateur, & que la corruption de ce premier Homme s'eſt com-

IV. Les Ecrits des *Antitrinitaires & des Sociniens* du XVII. Siecle, tels que ceux de *Jean Crellius*, de *Jean Volkelius*, de *Martin Ruar*, de *Chriſtophe Oſtorode*, de *Jean Schlichting*, des deux *Lubienietzki*, d'*André Wiſſowatius* & *Autres*, dont les Ouvrages ſe trouvent ſéparément, ou dans la *Bibliothêque des Freres Polonois.*

V. Les Ecrits des plus fameux *Ariens Anglois*, tels que ceux de *Biddle*, de *Samuel Clarcke*, de *Guillaume Whiſton*, &c.

VI. Les Ecrits anonymes des *Unitaires* répandus en Hollande tant parmi les *Anabaptiſtes*, que parmi d'autres *Sectes.*

VII. Les meilleurs Auteurs qui ont écrit contre les *Antitrinitaires* de tous les ſiecles, tels que BULL, *Judicium Eccl. Catholicæ trium prior, ſæculor. &c. Defenſio Fidei Nicenæ: in* ejuſd. Auct. Operibus *ex Edit.* GRABII. —— STEPH. LE MOINE, *Varia Sacra &c. Tom. I. Edit. in* 4. 1685. —— BOSSUET, Sixieme Avertiſſement contre JURIEU. — COTELIER, *PP. Apoſtol.* ex edit CLERICI. *Tom. II.* —— PETAVIUS, *Dogm. Theol.* —— SPANHEIM *Elenchus controverſ. cum Socinianis.* —— BARROW —— STILLINGFLEET —— EDOUARD. &c.

communiquée à toute ſa Poſtérité; ſi l'on ſuppoſe d'ailleurs que Dieu touché du malheur des Hommes a envoyé au Sauveur pour les racheter, je dis que ce Sauveur ne peut être le Fils de Dieu, égal à ſon Pere, & Dieu lui même; parce que Dieu étant un Etre ſimple; indiviſible, éternel, & ne procédant de perſonne, il eſt impoſſible que l'Eſſence de la Divinité conſiſte dans la pluralité de Perſonnes.

Dieu eſt un Etre ſimple, exempt de compoſition & de diviſibilité: or affirmer qu'il y a pluſieurs Perſonnes diſtinctes en Dieu, eſt faire de Dieu un Etre compoſé & diviſible, donc cette aſſertion eſt fauſſe.

Tout acte de génération exige neceſſairement l'exiſtence antérieure du *Géniteur* à celle de la Choſe engendrée; or Dieu le Fils eſt, dit-on, engendré de Dieu le Pere, donc il n'eſt pas Dieu: & les termes de *génération éternelle & immédiate* dont les Théologiens ſe ſervent ne ſignifient rien.

Il faut dire la même choſe du S. Eſprit.

Ceux qui pour éluder la force de ces arguments avancent que *l'Unité de ſubſtance* n'excluant point la *multiplicité* de *Perſonnes*, il eſt très-poſſible qu'il y ait pluſieurs *perſonnes* en Dieu, quoiqu'il n'y ait qu'un Dieu, avancent une abſurdité (*a*).

Car chaque *Perſonne* exiſtante dans une *ſubſtance* eſt ou cette *Subſtance entiere*, ou *partie* de cette *ſubſtance*. Si elle eſt cette *ſubſtance entiere*, elle ne peut être une *Perſonne différente* d'une autre *Perſonne* que l'on ſuppoſeroit dans la même *ſubſtance*: ſi elle n'eſt que *partie* de cette *ſubſtance*, il y a donc quelque choſe de plus complet de plus parfait qu'elle n'eſt: Mais chaque *Perſonne* de la *Trinité* eſt Dieu, & rien n'eſt plus parfait que Dieu.

Ceux qui diſent que les trois *Perſonnes diſtinctes* qu'il y a en Dieu ne *compoſent* point

(*a*) Voyez PLUQUET Dict. des Héreſ.

point la *Subſtance divine*, qu'elles n'en ſont point les *Attributs* &c, mais que dans cette *Subſtance ſimple* il exiſte trois *Choſes analogues* à ce que nous appellons *Perſonne*, ne raiſonnent pas mieux. Car puiſque les trois *Perſonnes diſtinctes* qu'il y a en Dieu ne ſont ni *Attributs*, ni *parties* de la *Subſtance divine*, mais trois *Choſes analogues* à ce que nous appellons *Perſonne*, que ſont donc ces trois *Choſes?*.... ce ſont, me répond-on, des *Affections diſtinctes* de cette *Subſtance.*

Mais des *Affections diſtinctes* ſuppoſent dans une *Subſtance* pluſieurs *Manieres* d'être, de ſentir, d'agir, *diſtinctes ou différentes*; & quelles *Manieres* d'être, de ſentir, d'agir, *diſtinctes* ou *différentes* peut-on ſuppoſer dans L'ETRE IMMUABLE, INCOMPREHENSIBLE, dans CELUI QUI EST CE QU'IL EST?

Quand même on accorderoit que la *Subſtance divine* eſt ſuſceptible *d'Affections diſtinctes*, (ce qui ſeroit abſurde) & que chaque *Perſonne* de la *Trinité* eſt une

Af-

Affection de cette *Subſtance*; qui nous a dit que ces *Affections* ſe bornent au nombre de trois?

Je m'en tient à ce peu de raiſonnements: car ſi je voulois m'enfoncer dans les objections je n'aurois jamais fini.

En effet, ſi l'on faiſoit un Corps complet de toutes les raiſons que les *Trinitaires* ont apportées pour expliquer ce *Myſtere*, ce Corps ſeroit peut-être la meilleure preuve que l'on pourroit donner de l'excès d'extravagance où l'Eſprit humain peut parvenir, lorſqu'il s'émancipe de bâtir ſur des principes déſavoués par la plus ſaine Raiſon; ce ſeroit une collection confuſe d'impertinences, de ſophiſmes & d'abſurdités entaſſées les unes ſur les autres, & qui n'aboutiſſent qu'à établir la plus monſtrueuſe des Opinions. Il ne faut point s'étonner après cela, ſi les Peintres ſe ſont ingéré de repréſenter la Divinité tantôt avec trois têtes ou trois faces, comme les Payens re-

pré-

préſentoient *Geryon* & *Janus*, tantôt ſous une triple figure, comme la *Chimere* & *Fidius*. Ce qui ſeroit une impiété horrible, ſi ceux qui font de telles choſes avoient le ſens commun (*a*).

Mais

(*a*) Ce que dit ici le *Vieillard* eſt vrai : car entre autres repréſentations en ce genre, j'ai vu dans un ancien Miſſel, à l'uſage du Dioceſe du *Mans*, le Titre de la Meſſe de la *Trinité* ſur lequel l'Image de cette *Trinité* eſt répreſentée de deux façons différentes. La premiere eſt une tête à trois faces, dont celle du milieu ſert aux deux autres. La ſeconde eſt un Perſonnage ayant trois viſages, tenant de la main gauche le Globe du Monde, & levant la droite avec le pouce & les deux premiers doigts étendus, & les deux autres pliés. J'ai vu auſſi une eſpece de *Diurnal*, où après cette Inſcription, *Sequuntur Suffragia Sanctorum & Sanctarum, primò de Sanctiſſima Trinitate* &c. l'on voit un Vieillard à barbe fourchue, aſſis ſur un Trône, ayant une grande couronne ſur la Tête, un Pigeon avec les aîles étendues ſur la poitrine, & un Crucifix entre les jambes.

Ne voilà-t-il pas un Symbole bien reſpectable pour repréſenter la *Divinité?* que diroit *Socrates*, ou tel autre Sage de l'Antiquité, s'il revenoit ſur la Terre? ne diroit-il pas que le monde, pour être deux mille ans plus vieux que de ſon temps, en eſt cent fois plus impie?

C'eſt une choſe, que ces ſortes de Tableaux pro-

Mais, dira-t-on, quoiqu'aucun Chrétien n'ait une idée aſſez claire des *Perſonnes* de la *Trinité*, ni une idée aſſez complette de la *Subſtance* divine, pour concevoir comment ces *Perſonnes* exiſtent dans cette *Subſtance*, il doit cependant y croire leur exiſtence, parce que cette exiſtence eſt ſuffiſſamment prouvée par pluſieurs paſſages de l'Ecriture.

Je réponds à cela que ſi certains paſſages de l'Ecriture ſemblent établir le Dogme de la Trinité, d'autres paſſages non

profanes & ſacriléges, dont Quelques uns mêmes de l'Egliſe Romaine ſe ſont ſcandaliſés. *Gerſon* prêchant un jour à *Paris* ſur la Nativité de J. C. reprocha aux *Carmes* de cette Ville d'avoir dans leur Egliſe un Tableau indécent, dont la repréſentation pouvoit faite croire que la Vierge accoucha non ſeulement du Sauveur, mais de la Trinité tout à la fois. *Cavendum eſt*, inquit GERSON, *in Sermone quem habuit Pariſiis de Nativitate Domini, ne aliqua falſa pingatur hiſtoria. Hoc dico propter quamdam imaginem (Virginis) quæ eſt in Carmelitis, & ſimiles, quæ in Ventribus earum unam habent Trinitatem, veluti ſi tota Trinitas in Virgine Maria carnem aſſumſiſſet humanam.* MOLANUS Hiſt. Imag. Lib. II. Cap. II.

non moins clairs le détruiſent. Or une telle contradiction réduit l'Homme à un Pyrrhoniſme parfait ſur cet article ; donc il n'y a que la Raiſon ſeule qui puiſſe le déterminer ; & cette détermination ne peut être qu'en faveur des paſſages les plus conformes à la Raiſon.

Que l'on ne diſe pas que les paſſages qui contrediſent le Dogme de la *Trinité* ſont faits pour être interprétés d'une façon différente de leur ſens litteral, car je demanderois d'où l'on ſait que les paſſages qui affirment qu'il y a trois *Perſonnes* en Dieu, ſont les ſeuls qui ayent le Privilege d'être interprétés à la lettre.

Que l'on ne m'apporte point des raiſons fondées ſur des Autorités, car je demanderois les raiſons ſur leſquelles ces Autorités ſont fondées. Or ces raiſons primitives & fondamentales n'exiſtent pas, & ne peuvent exiſter ; donc il y a dans le Dogme de la *Trinité* un *Pléonaſme* injurieux à l'unité, à l'indiviſibilité de la *Subſtance* divine.

CHAPITRE XXV.

Fin du Diſcours du Vieillard.

J'EN étois-là de mon examen des *Myſteres*, pourſuivit le *Vieillard*, lorſqu'il me vint tout-à coup un violent ſoupçon ſur l'authenticité de l'Ecriture.

— S'il eſt extravagant d'ajouter foi aux *Myſteres*, dis je en moi-même, il ne le doit point être moins de regarder comme un Dépot de Vérités révélées des *Livres* dont on ne connoit ni leurs Auteurs ni leurs origine (*a*): des Livres dont

(*a*) D'où ſavons-nous que les *Ecrits* que nous liſons ſous le nom de *Moïſe* ſont de lui, puiſque nous n'en avons point vu les originaux? & ſi nous les voyions, qui nous aſſureroit qu'ils ſont écrits de la main de *Moyſe*? de plus, quand nous ſerions aſſurés de cela, quelle certitude avons nous que tout ce que *Moyſe* a écrit eſt vrai? Qui nous aſſurera que les Evangéliſtes ont aſſiſté à tout ce qu'ils ont écrit? & quand même nous croirions qu'ils ont aſſiſté à tout ce qu'ils rapportent des actions & de paroles de J. C. ils ont pu manquer de mémoire & mentir, comme tout homme peut

dont le *Canon* n'a pu être déterminé par plus de dix-ſept-cens ans de diſputes (*a*); & dont la variété de *Leçons* eſt ſi *grande*, ſi *nombreuſe* (*b*), que celle

peut tromper & être trompé. D'où pouvons nous ſavoir auſſi avec certitude que ce que nous liſons ſous leur nom ſoient leurs véritables Ecrits, non falſifiés & non ſuppoſés? ALBERT, PIGHIUS, Hiérarch. Eccl. Liv. I. Chap. II.

(*a*) DU PIN, prolog. ſur la Bible ——— R. SIMON, Hiſt. Critique du V. & N. Teſt. —— GRABIUS, Spicil. Sæc. I. pag 320 —— MILLIUS *Prolog. pag.* 23. ——— BEVERIDG. *apud* ENII *Bibliot. Sact. pag.* 376. ——— ID. *Codex Can. vind. a* CLERICO *edit. pag.* 117. ——— RICHARD BENTLEY & autres.

(*b*) Voyez les mêmes Auteurs, ainſi que les *Excercitationes Biblicæ* du *Pere Morin*; & notamment le paſſage ſuivant, touchant le Nouv. Teſtament.

Variantium Lectionum immenſa moles multorum animos ſuſpenſos reddet, üſque ſuſpiciones haud parvas injiciet parum quid certi ex Libris in omni commate, imò in omni ferè commatis parte variantibus, expectari poſſe. Depravationem illam Textûs Græci, quæ ejus autoritatem labefactet, ex magnâ illâ lectionum varietate quam in Exemplaribus Græcis R. Stephani *invenit, arguit* Morinus: *Quantos igitur de Textu eodem triumphos agent Pontificii*

celle du Nouveau Teſtament paſſe les trente

tificii, cum viderint eas Lectiones a Millio *quadruplo auctiores factas, & demùm appendice copioſâ locupletatas? id inſuper cauſæ noſtræ haud officere exiſtimo, quod corruptelas interpolationesque haud paucas ab ipſis Eccleſiæ incunabulis, ævoque pænè Apoſtolico. S. Scripturis accidiſſe fidenter* Millius *pronunciet.* WHITBY. Examen var. Lect. *Millii* p. 3. 4.

„ La prodigieuſe quantité de Leçons différentes recueillies par ce *Docteur*, doit naturellement remplir l'eſprit de doutes & de ſoupçons, & ne promettre rien de certain de ces Livres, qui ſont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient ſi fort non ſeulement à chaque verſet, mais encore en chaque partie d'un même verſet. Le *Pere Morin* a prouvé la dépravation du Texte Grec, parce qu'il avoit trouvé tant de diverſes Leçons dans les Copies manuſcrites de *R. Etienne*; ce qui à la vérité, affoiblit beaucoup l'authorité de ce Texte. Mais quel triomphe pour les *Papiſtes!* quand ils verront que le nombre de ces Leçons différentes a été ſi prodigieuſement augmenté par le *Docteur Mills* & par le long ſupplément qu'on y a ajouté. Quoiqu'il en ſoit, la cauſe des Proteſtants ne reçoit pas peu de préjudice de ce que ce *Docteur* dit avec tant d'aſſurance, qu'il y avoit grand nombre d'endroits corrompus & falſifiés, preſque dès le commencement du Chriſtianiſme, & du temps-même des *Apôtres.*

Voyez auſſi, JEAN GREGORY, *Præfat. Oper. Poſth.*

trente mille (*a*): des *Livres* qu'un chacun *tourne* en *ſa faveur*, *ſelon qu'il lui plait*, & dont chaque *Secte* s'eſt ſervi comme d'un *Regle de plomb* ou d'un *nez de cire* (*b*): des *Livres* qui ne ſont qu'une *Lettre morte qui ſouffre tout*; qu'on peut *tronquer & falſifier à ſa fantaiſie*; & qu'on peut hardiment comparer à une *gaine* bannale *qui reçoit toutes ſortes d'épées* (*c*): des *Livres*, dont *l'Autorité n'eſt point plus grande* que celle de l'Hiſtoire de *Tite Live*, ou des Fables *d'Eſope*, ou de tel *Livre apochryphe* rejetté du Canon ſacré par les Chrétiens modernes (*d*): des *Livres*,

(*a*) VESTENII *Præf. Nov. Teſt.*

(*b*) V. GUILL. BAYLE, Catéchiſme de Controv. compoſé par ord de *l'Archév. de Bourdeaux*. Traité I. Queſt. VI. —— PIGHIUS, *ubi ſup. Lib. I. Cap. IV. Lib. V. Cap. IV.*

(*c*) COSTERI *Enchiridion. Cap. I.*

(*d*) V. WOLFANG. HERMAN. — Préjug. légit. contre le Pap. II. Part. p. 104. —— PET. SIMONIS, *Epiſcop. Ipr. Lib. de Verit. Cap.* XXXX. —— BELLARM. *De Verbo Dei, Lib. IV. Cap. IV. §. Porrò.* —— LINDANUS *Lib. de Opt. Gen. interpretandi, in Præf.* —— HOSIUS — VALENTIA & autres Auteurs tant *Cath.* que *Proteſt.*

vres, dis je, remplis d'obſcurités, de contradictions, d'abſurdités, & qui pour le bonheur des hommes auroient du ne jamais paroître (*a*): de tels *Livres* enfin ne portent aucun caractere de divinité & d'inſpiration.

Un

(*a*) Il y a une infinité de paſſages de l'Ecriture qui contiennent en eux de grands Myſteres, mais qui ſont enveloppés d'un nuage ſi épais, obſcurcis d'ombres ſi impénétrables, relevés par des impreſſions ſi ſublimes, enrichis de tant d'allégories & d'ornemens de Rhétorique ſi profonds en matiere, & ſi cachés par la maniere dont le ſujet eſt quelquefois revêtu & déguiſé, qu'il ſemble que Dieu ait eu le deſſein de nous les donner pour exercer nos eſprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire ſupporter charitablement les uns les autres ſur le fait de la Religion, & nous humilier en nous-mêmes plutôt que pour y trouver les principes de notre Créance & les Articles de notre Foi". TAYLOR, *Evêque de* Down, *&* Connor *en Irlande*, *Ouvrages Polémiques*, *page* 905 *& ſuiv.*

„ Il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des Perſonnes de partis & d'opinions ſi oppoſées, de tempéraments & de génies ſi contraires, d'eſprits ſi différents en habileté & en foibleſſes, qu'on reconnoit une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Teſtament par la ſeule lecture qu'on en fait". *ibid. pag.* 966.

„ Il

Un Etre tout-puiſſant, qui s'eſt propoſé de faire connoître aux Hommes des *Vérités ſublimes & néceſſaires*, ne permettra jamais que les *Livres* qui contiennent

„ Il ſe rencontre en pluſieurs endroits de l'Ecriture un double ſens, qui eſt tantôt littéral, tantôt ſpirituel, & qu'il faut encore ſubdiviſer: car le ſens litteral eſt ou naturel, ou figuratif, & le ſpirituel eſt quelquefois allégorique, & quelquefois analogique, d'autres fois une même phraſe comprend pluſieurs ſens litteraux". *Pag.* 967.

„ Pluſieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands Myſteres & des points de la derniere importance, qui cependant ſont écrits d'une telle maniere que l'on n'a aucune marque certaine pour découvrir ſi le ſens doit être pris à la lettre ou figurément".

„ Il s'en trouve quelques autres qui ſont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raiſons, & ſur des ſujets que l'on croiroit être les mêmes en apparence, & qu'il faut cependant expliquer dans un ſens tout différent". *Pag.* 969

„ On lit certains paſſages de l'Ecriture qui renferment de ſi grands Myſteres, qu'il n'y a que des Perſonnes très-ſavantes qui puiſſent en avoir l'intelligence",

„ Il arrive dans l'Ecriture la même choſe que dans toutes les Sciences, dont les Syſtêmes ſont exprimés d'une maniere qui ſouffre pluſieurs explications: & ſoit parce que le ſujet eſt

nent ces *Vérités* s'égarent, ſe perdent, ou ſoient corrompus : de tels *Livres* por-

eſt compris ſous des termes généraux, ou parce que l'eſprit humain eſt rempli d'une infinité d'idées, ils repréſentent à la penſée de différentes Perſonnes, & même d'une ſeule, des choſes tout-à-fait diſſemblables, quelquefois contraires, & le plus ſouvent remplies de variétés : ce qui eſt ſi ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agiſſoit pas d'une Choſe auſſi ſérieuſe & auſſi ſacrée, il y auroit de quoi divertir ſa penſée en voyant à combien de deſſeins différents on peut faire ſervir un même Paſſage.

„ La maniere dont les Livres Sacrés ſont écrits eſt telle, que la ſuite de leurs Paſſages ne peut nous ſervir à avoir une connoiſſance certaine du ſens qu'ils renferment, car lorſqu'ils mettent en avant deux ou trois ſujets qui ſont comme les antécédents de ce qu'on en doit inférer, qu'elle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y cherche eſt juſte & que la conſéquence qu'on en tire répond à ſes prémices? ainſi ce n'eſt pas le moyen de trouver le ſens de l'Ecriture que de le chercher dans l'enchaînement de certains Paſſages, dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui préſentent à la penſée des choſes d'une nature différente de ce qu'on avoit lu dans le Paſſage précédent".

„ Il eſt vrai que la comparaiſon des Paſſages eſt un grand moyen qu'on prétend avoir pour fixer le ſens de l'Ecriture, mais ce *ſavoir faire* demande une capacité ſi étendue, que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'em-

pê-

porteront conſtamment de marques inconteſtables de leur origine, de leur inſpiration, de leur ancienneté, & de leur pureté ; les noms & l'hiſtoire de ceux qui les ont écrits ſeront hors de toute conteſtation : mais il n'y a point d'accident, de changement que les Ecritures n'aient éprouvés ; point de critique, de contradiction qu'elles n'aient eſſuyées, & dont

pêcher de *varier* ou dans les Paroles, ou dans le Sens, *d'altérer* les Circonſtances, & de *changer* les Termes ; l'on peut donc aſſurer avec raiſon qu'il n'y a rien au monde, dont les étourdis puiſſent faire un plus méchant uſage ; puiſque ceux qui y apportent le plus de précaution, ſont ſi ſujets à ſe tromper ; en un mot il y a de quoi arrêter & embaraſſer l'eſprit le plus intelligent".

„ On croit pouvoir expoſer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la Raiſon. Mais comme il faudroit pour cela que les Hommes euſſent un intellect univerſel, muni de principes infaillibles, par leſquels chacun pourroit prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit rapport, cette maniere de raiſonner eſt auſſi ſujette à illuſion qu'aucune autre. Car il en eſt de la Raiſon comme du goût des Hommes, &c". *Pag.* 970. — BECANUS *Theol. Schol. Part. II. Tom. II. poſt Tract. I. Cap. III. Quæſt. 7.* dit à peu près la même choſe que M. TAYLOR.

dont elles ne ſoient ſuſceptibles avec juſtice & à tous égards.

Un Maitre juſte & bon, qui a la faculté de s'énoncer avec toute la clarté poſſible, ne preſcrira rien à croire à ſes Serviteurs, que dans des termes proportionnés à leur intelligence: s'il veut que ſes Serviteurs aient la meilleure opinion poſſible de ſa juſtice & de ſa bonté, il ne leur preſcrira rien qui répugne à cette juſtice, à cette bonté: s'il veut qu'ils croient uniformément, qu'ils exécutent parfaitement ce qui leur preſcrit, ſes ordres ne contiendront aucune contradiction réelle ou apparente: & les Ecritures ſont remplies de choſes intelligibles, contradictoires, injurieuſes à la juſtice, à la bonté, à la toute-puiſſance & à la majeſté de Dieu.

Quels ſont donc les *Livres* où Dieu a parlé aux Hommes? C'eſt premiérement celui que les Hommes ont ſans ceſſe devant les yeux, & dans lequel ils ne liſent pas, c'eſt ce grand *Livre de la Nature*

ture qui nous environne de toutes parts; ce *Livre* clair, expreſſif, inaltérable, conçu par l'Etre ſuprême, & formé par ſa main adorable. II. Ce ſont ces Sens internes & communs à tous les Mortels, cette Raiſon (*a*), cette Conſcien-

(*a*) *Eſt quidem vera Lex, recta Ratio, Naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat: quæ tamen neque probos fruſtra jubet, aut vetat; nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic Legi nec abrogari fas eſt; neque derogari ex hac aliquid licet; neque tota abrogari poteſt. Nec vero aut per Senatum, aut per Populum ſolvi hac Lege poſſumus: neque eſt quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia Lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia poſthac; ſed omnes Gentes, & omni tempore, una Lex, & ſempiterna, & immutabilis continebit, unuſque erit communis quaſi magiſter & imperator omnium Deus, ille Legis hujus inventor, diſceptator, lator; cui qui non parebit, ipſe ſe fugiet, ac naturam hominis aſpernabitur; atque hoc ipſo luet maximas pœnas, etiamſi cætera ſupplicia, quæ putantur, effugerit.* CICER. de Republ. Lib. III. *apud Lactant.* Inſt. divin. Lib. VI. Cap. VIII.

„ La droite Raiſon eſt certainement une „ véritable Loi, conforme à la Nature, com„ mune à tous les Hommes, conſtante, im„ muable, éternelle qui porte les Hommes à „ leur devoir par ſes commandemens, & les „ dé-

ſcience (*a*), ce Deſir conſtant d'être heureux qui les agite. Voilà les Livres qui

„ détourne du mal par ſes défenſes, qui, „ comme elle ne commande ni ne défend pas „ inutilement aux Gens de bien, ne force pas „ non plus les Méchants par ſes commande- „ mens ou par ſes défenſes. Il n'eſt permis „ ni de retrancher quelque choſe de cette Loi, „ ni d'y rien changer, ni de l'abolir entiére- „ ment. Le Senat ni le Peuple ne ſauroient „ en diſpenſer. Elle n'a beſoin d'autre inter- „ prête que de notre propre Conſcience. Elle „ n'eſt point autre à Rome, & autre à Athé- „ nes, autre aujourd'hui, & autre demain. „ Seule éternelle & invariable, elle obligera „ toutes les Nations, en tout temps & en tout „ lieu; parce que Dieu, qui en eſt l'Auteur & „ l'interprête, & qui l'a lui-même publiée, „ ſera toûjours le ſeul Maître & le ſeul Sou- „ verain de tous les Hommes. Quiconque „ violera cette Loi, renoncera à ſa propre „ nature, ſe dépouillera de l'Humanité, & „ ſera par cela ſeul rigoureuſement puni de ſa „ déſobéiſſance, quand il éviteroit d'ailleurs „ tout ce qu'on appelle ordinairement ſupplice.

(*a*) *Conſcientiam a Diis Immortalibus accepimus quæ divelli a nobis non poteſt.* CICER. pro Cluent.

„ La Conſcience nous a été donnée par les Dieux, rien ne peut nous l'ôter".

Corrector affectuum & animæ Pedagogus. ORIGEN.

„ La Conſcience eſt le Correcteur des affections & le Pédagogue de l'ame".

qui contiennent les vérités les plus ſublimes, les regles de notre devoir & le chemin de la félicité".

„C'eſt dans ces Livres auſſi, ô Dieu! „ *s'écria ici le Vieillard*, que je veux lire „ toute ma vie. Je veux admirer ta Puiſ„ ſance dans la Création de l'Univers; „ ta Sageſſe, dans l'ordre & l'harmonie „ qui y regnent; ta Bonté dans la *fin* de „ ton Ouvrage, dans les moyens qui ten„ dent à cette *fin*, c'eſt-à-dire, dans le „ *bonheur* des Etres ſentants, & intelli„ gents, & dans les *rapports* que ces „ Etres ont entr'eux ainſi qu'aux objets „ qui les environnent.

„ C'eſt à la lueur de ce divin flambeau „ que tu m'a donné pour m'éclairer „ dans ma croyance & ma conduite, c'eſt „ à l'aide de cette raiſon dont tu ma doué, „ que je veux marcher dans le ſentier „ de la Vertu. Tout autre guide m'é„ gareroit. C'eſt aux avertiſſements „ ſeuls, à la voix ſecrete de ma con„ ſcience que je veux me rendre,

„ pour

„ pour fuir le Mal que tu hais : &
„ ſi cet inſtinct ſi naturel à chercher
„ le bonheur me fais former des deſirs,
„ ils n'auront pour but que ta gloire,
„ ton honneur & l'exécution de ta vo-
„ lonté.

„ J'ai marché long-temps dans une
„ voie étroite & ténébreuſe, parſemée
„ d'obſtacles & environnée de précipi-
„ ces; je ſuis parvenu à connoître le
„ chemin lumineux de la vérité .....
„ Grand Dieu! je mériterois ton cou-
„ roux éternel, ſi j'abandonnois ce che-
„ min pour rentrer dans les ténébres
„ d'où je ſuis ſorti".

Voilà mon Enfant, pourſuivit le *Vieillard*, de qu'elle maniere je ſuis parvenu à être tel que vous me voyez. J'ai été élevé dans la Religion de mes Peres; j'ai examiné, j'ai réfléchis; un trait de lumiere a pénétré dans mon cœur, il en a diſſipé mes doutes, il a borné mes recherches, mes reflexions; & l'erreur & le préjugé y ont fait place à la vérité.

Si

Si je me trompe, ô mon Fils! c'eſt que de deux problêmes donnés, je me ſuis décidé pour celui où j'ai trouvé l'évidence. Dieu ſeroit injuſte s'il me condamnoit pour avoir fait l'uſage le plus naturel de ma raiſon. Mais mon Dieu eſt le Dieu de *Socrates*, mon Dieu eſt le Dieu du *Rabbin* dont je vous ai parlé, il ne ſera point plus injuſte envers moi qu'envers eux.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions que je fis ſur le Diſcours du Vieillard.

COMME il étoit tard lorſque le Vieillard eut fini de parler, je retournai dans ma chambre, & je me mis à faire les plus ſérieuſes réflexions ſur tout ce qu'il m'avoit dit.

J'examinai d'abord ſon Opinion ſur le

Péché originel: & tout ignorant que je ſuis, je vis clairement que ce *Péché* ne peut avoir lieu ; & que le *Mal moral*, que l'on dit être la cauſe du *Mal phyſique*, a toute autre origine que la déſobéiſſance du premier Homme.

Voici comme je raiſonnai ſur ce point.

„ Il eſt certain, qu'à conſidérer le „ Monde en général, l'on y remar- „ que un deſſein, un ordre, une har- „ monie, une perfection qui annon- „ cent la ſageſſe & la puiſſance de ſon „ Auteur; mais qu'à le conſidérer en „ détail, l'on y découvre un déſordre „ ſi grand, que l'on ne peut s'empê- „ cher de penſer d'abord qu'un Etre „ injuſte ou impuiſſant a formé l'Uni- „ vers; ou qu'un Principe malfaiſant ſe „ plait à troubler autant qu'il eſt en lui „ l'ordre établi par un Principe bienfai- „ ſant."

„ Pour

„Pour prouver ce que j'avance, il ne ſuffit que de faire quelques remarques ſur notre Eſpece."

„ A conſidérer cette Eſpece en géné-
„ ral ou dans chacun de ſes individus
„ en particulier, l'Homme nous ſemble
„ d'abord une créature accomplie : rien
„ de mieux entendu, rien de plus par-
„ fait que ſa ſtructure extérieure : rien
„ de plus proportionné à ſa nature, à
„ ſon uſage, que ſes membres, que ſes
„ facultés ſenſitives. L'Anatomie nous
„ découvre en ſon corps mille parties
„ admirables, qui par leur liaiſon, leurs
„ rapports & leur deſtination, font un
„ Tout plus admirable encore."

„ A conſidérer cet Homme du côté
„ de ſes facultés ſpirituelles, il penſe,
„ il généraliſe ſes idées, il juge de leurs
„ rapports ou de leurs oppoſitions; il
„ ſe détermine, il agit; il revêt ſes
„ idées de termes ou de ſignes arbitrai-
„ res; il perfectionne ſon imagination

„ & ſa mémoire ; il communique ſes „ penſées, il perfectionne toutes ſes fa- „ cultés, il atteint aux arts, aux ſcien- „ ces, & la nature entiere lui eſt ſou- „ miſe (*a*)."

„ Mais ces perfections de l'Homme „ ſont amplement contrebalancées par „ ſes défauts. Ce Corps ſi accompli „ eſt en but à tous les Maux : la faim, „ la ſoif, d'autres beſoins naturels, un „ nombre infini de maladies lui font ſans „ ceſſe la guerre ; les accidents de tou- „ te eſpece l'environnent ; un rien le „ bleſſe, le déchire, le meurtrit ou le „ tue ; l'action réciproque & continue „ des ſolides & des fluides, l'impreſ- „ ſion variée des élements le détruiſent „ tantôt tout d'un coup, tantôt elles „ l'altérent inſenſiblement, & le con- „ duiſent à une vieilleſſe malheureuſe, „ inſupportable, qui n'eſt terminée que „ par la Mort."

„ L'Homme n'eſt pas mieux partagé „ du

(*a*) Voyez la page 200 & ſuiv. de ce Vol.

„ du côté de l'Ame que du côté du
„ Corps; les chagrins, les deſirs en
„ tout genre l'aſſiégent continuelle-
„ ment; l'orgueil, l'avarice, l'envie,
„ la colere, le rendent dur, injuſte,
„ cruel & propre à faire le malheur de
„ ſes ſemblables en faiſant le ſien pro-
„ pre. En un mot, tout concourt à
„ faire voir que le *Mal* en lui l'empor-
„ te de bien loin ſur le *Bien* (*a*)."

„ Voi-

(*a*) Voici un eſquiſſe qu'un Poëte du quinzieme ſiecle nous a laiſſé du Mal moral.

Cur ego ſortiferæ ſi me vocet arbiter urnæ,
Mordicus invitam vitam retinebo? vel ægrè
Migrabo ut multi? neque enim fas; imo libenter
Deſtituam mundum hunc fœdum innumeriſque refertum
Fraudibus atque dolis, inceſtibus atque rapinis,
Eſt ubi nulla fides, pietas ubi nulla, nec ulla
Juſtitia & pax & requies, ubi crimina regnant
Omnia, ubi frater fratri inſidiatur, ubi optat
Interitum patris natus, mulierque mariti,
Atque vir uxoris: nemo eſt, vel rarus ubique
Qui non furetur (modò poſſit) non rapiatque.
Qui non ſit fallax, qui non ficto ore loquatur:
Ut meritò poſſit mundus ſpelunca latronum

„ Voilà pour ce qui regarde l'Hom-
„ me. Il n'eſt point mal partagé à ce
„ que

Dicier. En Reges ſub honeſto nomine, nec non
Pontifices, ſpoliant populos; en depeculantur
Certatim cives, laniantes viſcera matrum.
Quid tot ſtupra loquar? ſunt cuncta libidine plena,
Et paſſim proſtant, & clam fodiuntur ephebi.
Quis non mœchatur? myſtæ, vafrique cuculli,
Quos caſtos decet eſſe, palam cum pellicibus, vel
Furtim cum pueris, matronis virginibuſque
Nocte dieque ſubant: ſunt qui conſanguinearum
Inguinibus gaudent: ineunt pecudes quoque multi,
Et rura, & ſilvæ infames, urbs quæque lupanar.
Adde tot inſtantes caſus, tam multa pericla
Quæ impendent ſemper mortalibus: adde labores
Aſſiduos, & tot ridenda ſuperſtitionum
Agmina, queis opus eſt cervicem ſubdere: quando
(Prob pudor!) ignari ſophiæ, craſſique cerebri,
Doctrinæ oſores (quibus eſt ſola alea curæ,
Aut nutrire canes & equos, volucreſque rapaces,
Continuiſque jocis puerilem ducere vitam)
Sceptra tenent, præſunt populis, urbeſque gubernant.
Hinc tanta errorum ſcabies, tot ſtultitiarum
Colluvies, hinc & tot milia flagitiorum.
PALINGEN. *in Virg. pag.* 122.

Le paſſage ſuivant eſt un petit tableau de
l'hom-

„ que l'on voit: or toutes les autres
„ Eſpeces, tous les autres Individus qui
„ exiſtent dans l'Univers, l'Univers en-
„ tier, le ſont de même: tout ce qui
„ exiſte eſt un compoſé de bien & de
„ mal, d'ordre & de déſordre, de per-
„ fections & d'imperfections. Cet aſſem-
„ blage monſtrueux de choſes ſi oppoſées
„ annoncent donc d'abord ou deux Prin-
„ cipes éternels, néceſſaires, indépen-
„ dants, qui produiſent tout le bien &
„ tout

l'homme, conſidéré tant dans le Phyſique dans le Moral.

Cætera videntur ſentire naturam ſuam: alia pernicitatem uſurpare, alia præpetes volatus, alia vires, alia nare: hominem nihil ſcire, ſine doctrina, non fari, non ingredi, non veſci, breviterque, non aliquid naturæ ſponte, quàm flere. Itaque multi extitère, qui non naſci optimum cenſerent: aut quàm, ocyſſimè aboleri. Uni animantium luctus datus eſt, uni luxuria, & quidem innumerabilibus modis, ac per ſingula membra: uni ambitio, uni avaritia, uni immenſa vivendi cupido, uni ſuperſtitio, uni ſepulturæ cura atque etiam poſt ſe defuturæ. Nulli tamen vita fragilior, nulli rerum omnium libido major, nulli pavor confuſior, nulli rabies acrior.
PLIN. Hiſt. nat. Lib. VII.

„ tout le mal, qu'ils peuvent produire,
„ ou un Principe unique, qui n'eſt ou
„ ni ſouverainement bon, ou ni ſouve-
„ rainement ſage, ou ni ſouveraine-
„ ment puiſſant."

„ Le Dogme du *Péché originel* eſt donc la
„ choſe la mieux imaginée pour oppo-
„ ſer au Syſtême des deux Principes,
„ ou pour diſculper la Divinité d'im-
„ puiſſance & de méchanceté."

„ Car en ſuppoſant que Dieu avoit
„ créé l'Homme libre, & que par l'a-
„ bus de ſa liberté l'Homme fit naître
„ non ſeulement le déſordre qui regne
„ en lui, mais encore celui qui eſt hors
„ de lui (*a*), c'eſt à l'Homme ſeul que
„ l'on doit s'en prendre de tout les
„ *Maux* qui exiſtent. Si la Raiſon nous
„ dit que la toute-ſcience de Dieu au-
„ roit

(*a*) C'eſt le ſentiment de bien de *Théologiens* que le *Péché Originel* eſt non ſeulement la cauſe du *Déſordre moral*, mais auſſi du *Déſordre phyſique*, tant général que particulier.

„ roit du prévoir cet abus, & ſa bonté
„ l'empêcher; ou du moins qu'il devoit
„ juger qu'il étoit poſſible, & déterminer
„ ner l'Homme au *Bien Moral*, ne lui
„ donner de liberté que pour faire ce
„ *Bien*, en un mot ne laiſſer dans l'A-
„ me de l'Homme aucune force pour
„ s'écarter des Loix auxquelles le bon-
„ heur eſt attaché: ſi la Raiſon nous dit
„ encore que nous voyons tous les jours
„ des Parens qui par un effet de leur
„ prévoyance, de leur prudence & de
„ leur tendreſſe, previennent autant
„ qu'il eſt en eux le mauvais uſage que
„ leurs Enfants pourroient faire des
„ Biens qu'ils leur donnent, à plus for-
„ te raiſon un Dieu qui eſt infiniment
„ bon, qui eſt le Pere commun de tous
„ les Hommes auroit du prévoir les ef-
„ fets de ſes préſents; & ne pas accor-
„ der à ſes Enfants une liberté funeſte
„ qui pouvoit être la cauſe de leur per-
„ te: ſi, dis-je, la Raiſon nous re-
„ préſente ces choſes, & mille autres
„ qui les valent &c. l'autorité de l'E-

„ criture eſt là ; il faut ſe taire ; ou ſe
„ contenter de dire, comme un bon
„ Chrétien, *la choſe eſt ainſi: Dieu a*
„ *eu ſes raiſons de permettre que l'Homme*
„ *péchât. Ces raiſons me ſont incompré-*
„ *henſibles, mais elles ſont ſans doute*
„ *dignes de ſa ſageſſe infinie.*"

„ Mais tout le monde n'eſt pas Chrétiens,
„ & tous les Chrétiens n'ont pas la docilité
„ de s'en tenir à ce qu'on leur donne pour
„ article de foi. Il y en a parmi ces der-
„ niers, & je ſuis de ce nombre, qui,
„ mépriſant la Tradition, & l'Autorité
„ d'autrui, ſe croient juges naturels de
„ l'Ecriture ; parce qu'un chacun étant
„ obligé de croire ce qu'elle contient,
„ chacun eſt en droit de l'interpréter:
„ or l'on ne peut croire ce que l'on ne
„ peut comprendre ; donc tout ce que
„ l'Ecriture contient en ce genre doit
„ être laiſſé pour ce qu'il eſt, ou doit
„ être interprété dans un ſens métapho-
„ rique, propre à nôtre édification ou
„ à notre inſtruction."

„ L'E-

„ L'Ecriture, qui eſt la parole de Dieu, „ & non une chimere, comme le croit „ le *Vieillard*, eſt la regle de notre foi „ & de notre conduite. Cela étant, „ l'on ne peut ſuppoſer que Dieu nous „ y propoſe des objets de foi qui répu- „ gnent à notre Raiſon, ni qu'il nous „ y ordonne des choſes que nous ne „ pouvons comprendre."

„ Or le Dogme du *Péché originel* par „ qui l'on prétend que le Mal eſt entré „ dans le monde, n'eſt point une choſe „ que la Raiſon puiſſe comprendre ; au „ contraire, il répugne à toutes les no- „ tions communes, il eſt même injuſ- „ rieux à la Juſtice, à la Bonté de Dieu ; „ donc Dieu, qui eſt un Maître juſte „ & bon, ne peut exiger qu'on admette „ une pareille abſurdité ; donc le *Mal* „ a toute autre origine que la déſobéiſ- „ ſance *d'Adam* ; donc les paſſages de „ l'Ecriture ſur leſquels ce Dogme eſt „ fondé ne forment point un objet de „ notre croyance ; ou s'ils forment un „ tel objet, c'eſt dans le cas où ces

„ paſ-

„ paſſages peuvent être entendus de
„ chacun de nous d'une maniere pro-
„ pre à ſon édification ou à ſon inſtru-
„ ction."

„ Mais voyons, examinons un peu
„ d'où le *Mal* tire ſon origine."

„ Nous ſavons que tout ce qui exiſte
„ dans l'Univers ne peut être l'effet du
„ hazard; tout ce qui exiſte tire ſon ori-
„ gine d'une premiere Cauſe, qui eſt
„ Dieu : or examinons ſi Dieu peut
„ être l'auteur du Mal."

„ L'on ne peut définir le *Mal* par
„ une *privation* qui tient du *non-être*,
„ comme une maladie eſt une *privation*
„ de la ſanté, ou une injuſtice une *pri-*
„ *vation* d'un acte de juſtice; car l'on
„ pourroit dire que la ſanté eſt une *pri-*
„ *vation* de maladie, & un acte de juſ-
„ tice une *privation* d'injuſtice: la ma-
„ ladie eſt un état auſſi réel que celui
„ de ſanté, un homme qui égorge
„ ſon frere fait un acte auſſi réel que

celui

„ celui qui fait du bien à ſon enne-
„ mi."

„ Il réſulte delà que le *Mal* en géné-
„ ral, (c'eſt-à-dire, le *Mal moral* &
„ le *Mal Phyſique*) eſt un Etre réel &
„ poſitif, de l'exiſtence duquel l'on ne
„ peut douter non plus que l'exiſtence
„ de l'Univers."

„ Le Néant ne peut avoir produit le
„ *Mal*, car ſon pouvoir égaleroit celui
„ de Dieu ; ce qui eſt impoſſible : Dieu
„ ne peut avoir crée le *Mal*, car Dieu
„ eſt juſte & bon : une autre Cauſe que
„ Dieu ne peut avoir produit le *Mal*,
„ car Dieu a crée tout ce qui exi-
„ ſte."

„ D'où le *Mal* tire-t-il ſon origine ? *de*
„ *l'Eſſence de Choſes :* qu'entend-on par les
„ Choſes ? *tout ce qui exiſte dans l'Univers ;*
„ mais tout ce qui exiſte dans l'Univers
„ compoſe l'Univers ; tout ce qui compo-
„ ſe l'Univers eſt formé par un Ouvrier ;
„ tout Ouvrier dirrige ſon Ouvrage ſur un
„ plan ; lorſque le plan eſt bon, l'Ouvra-

„ ge

„ge l'eſt de même; comment donc les „ Choſes qui compoſent l'Univers produiſ- „roient-elles le *Mal* ſi elles avoient été „ formées ſur le plan d'un Ouvrier Intelli- „gent? mais Dieu eſt cet Ouvrier; cet „ Ouvrier eſt Intelligent; il eſt plus, il „ eſt Bon, Juſte & Tout-Puiſſant; le plan „ qu'il a formé eſt parfait, ſon Ouvrage „ l'eſt de même: encore un coup, d'où „ le *Mal* tire-t-il ſon origine?...."

— Voilà comme je raiſonnois pour tacher de découvrir l'origine du *Mal*: mais lorſque j'en fus-là, je ne pus aller plus loin. Celui qui eſt parvenu à ce point touche au *Non plus ultra* de la Raiſon humaine. Qu'il ſe tourne de quel côté qu'il voudra, il ne trouvera aucun jour pour paſſer outre. Les Syſtêmes des *Manichéens*, des *Marcionites* & de leurs ſemblables, toutes les difficultés que *Bayle* a forgées ſur ce point, ne prouveront jamais qu'il y a deux Principes, dont l'un eſt eſſentiellement Bon, & l'autre eſſentiellement Mé-

Méchant, ni qu'il y a de l'injuſtice & l'impuiſſance en Dieu; non plus que l'Ecriture & ſes Commentateurs, tous les Ecrits des *SS. Peres* & des *Antagoniſtes* de *Bayle*, n'établiront la ſolidité du Dogme du *Péché originel*, ne feront voir comment l'exiſtence du Mal peut s'accorder avec les Attributs que Dieu poſſéde.

Il nous eſt donc tres permis de jetter les yeux ſur tout ce qui nous environne, de calculer le *Bien* & le *Mal* que nous voyons; mais c'eſt perdre notre temps que de chercher l'origine de ce dernier, de même qu'à la fonder ſur des abſurdités telles que la Chute du premier Homme. Il eſt toujours inutile, & ſouvent dangereux, de vouloir approfondir des choſes au deſſus de la portée de notre entendement: il n'y a que l'orgueil ou la folie qui puiſſent donner lieu à une telle entrepriſe.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

Suite de mes Réflexions ſur le Diſcours du Vieillard.

Je ne m'amuſai point à examiner le Dogme de la *Préſence Réelle*, & de la *Tranſubſtantiation*; il me tardoit trop de paſſer en revue celui de la *Trinité*. Mais comme ces termes *d'Attributs*, *d'affections de Subſtance*, *de Subſtance ſimple*, *dans laquelle il exiſte trois Choſes analogues à ce que l'on appelle Perſonne* (*a*), étoient au deſſus de ma foible conception, je m'attachai uniquement à la Nature de *J. C.* & je formai un raiſonnement plus ſimple, & plus à ma portée; ne doutant point que ſi je venois à bout de me démontrer que *J. C.* eſt Dieu, je n'aurois point grand peine à prouver que le *S. Eſprit* le fût auſſi; au contraire, ſi je trouvois que *J. C.* ne fût pas Dieu, le *Dogme* de la *Trinité* tomboit de lui même.

— Entre

(*a*) Voyez cy-devant, p. 382. & 383.

— Entre tous les Chrétiens qui exiſtent ſur la Terre, dis je en moi-même, les uns affirment la *Divinité* de *J. C.* & les autres la nient.

J. C. eſt Dieu, diſent les uns; *c'eſt un blaſphême horrible que d'affirmer qu'il n'eſt qu'une ſimple Créature.*

J. C. n'eſt qu'une ſimple Créature, diſent les autres, *c'eſt un blaſphême exécrable que d'affirmer qu'il eſt Dieu.*

Car, diſent les uns & les autres, *il y a une diſtance immenſe entre Dieu & la Créature. Dieu contient en ſoi toutes les perfections poſſibles, & la plus parfaite des Créatures eſt remplie d'imperfections, n'eſt qu'un vil atôme en comparaiſon de Dieu; en un mot, la diſtance du fini à l'Infini eſt infinie.*

Si c'eſt une erreur monſtrueuſe que d'élever *J. C.* ſimple Créature au rang de Dieu, les *Trinitaires* ſont dans cette erreur.

Si c'eſt une erreur monſtrueuſe que d'abaiſſer *J. C.* vrai Dieu au rang des

Créatures, les *Antitrinitaires* ſont dans cette erreur à leur tour.

Si l'une ou l'autre de ces opinions eſt une erreur monſtrueuſe, c'eſt-à-dire, ſi la connoiſſance de la Nature de *J. C.* & la croyance en icelle ſont deux des principaux points de la Révélation, l'Ecriture s'exprime certainement d'une maniere auſſi claire ſur cet article que ſur les autres objets de la foi néceſſaire à un Chrétien.

Venons au fait : fondons notre raiſonnement ſur la croyance commune à tous les Chrétiens, & laiſſons les parler un inſtant.

I. *Non ſeulement Dieu s'eſt montré de tout temps dans le Spectacle merveilleux que la Nature nous offre*, diſent-ils tous enſemble, *& tout ce qui nous environne annonce l'exiſtence d'un Etre Eternel, Intelligent, Sage & Tout-Puiſſant, mais Dieu a daigné ſe révéler encore d'une façon particuliere; toute l'Ecriture en fait foi;*

il

il n'y a perſonne d'entre nous qui ne ſache que les Livres Saints ſont remplis de traits qui annoncent l'amour, la bonté, la juſtice, la miſéricorde de Dieu envers les Hommes; il n'y a perſonne d'entre nous qui ne croie ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.

II. *Dieu, touché de l'ignorance & des égarements des Hommes, a révélé qu'il enverroit le Meſſie pour les tirer de cette ignorance & de ces égarements; l'Ancien Teſtament eſt rempli de Figures & de Prophéties qui repréſentent, qui annoncent la naiſſance miraculeuſe, la vie admirable, la mort infame, la réſurrection glorieuſe de ce Meſſie; l'Evangile contient l'Hiſtoire de ces Faits; aucun de nous ne doute de ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.*

III. *Dieu a voulu que le Meſſie prêchât aux Hommes l'humilité, la patience, la charité, la ſobriété, la chaſteté, le déſintéreſſement; qu'il éclaircît leur entende-*

ment; qu'il leur montrât le chemin de la perfection; qu'il leur apprit leur deſtinée après cette vie &c; il n'y a perſonne de nous qui ne croie ces choſes, parce que la connoiſſance qu'il en a eſt le fondement de ſa croyance à cet égard.

Si Dieu a voulu que tous les Chrétiens connuſſent toutes ces choſes, & que cette connoiſſance fût le fondement de leur croyance à cet égard, il aura voulu à plus forte raiſon qu'ils connuſſent la Nature de ce *Meſſie*, c'eſt-a-dire de *J. C.* & qu'ils le cruſſent tel qu'ils l'auront connu; car une telle connoiſſance & une telle croyance ſont les deux principaux fondements de la confiance qu'ils doivent avoir en leur Sauveur.

Si Dieu a voulu que tous les Chrétiens connuſſent la Nature de *J. C.* & que cette connoiſſance fût le fondement de leur croyance à cet égard. l'Ecriture s'exprime donc auſſi clairement ſur cette Nature, que ſur les autres articles de foi dont tous les Chrétiens demeurent d'accord.

Mais

Mais les Chrétiens différent de ſentiment ſur ce point: l'Ecriture ne s'exprime donc point clairement ſur la Nature de *J. C.* Il aura été plus néceſſaire que les Chrétiens connuſſent & cruſſent univerſellement que *J. C.* a rendu la vue aux aveugles, l'ouie aux ſourds, la ſanté aux malades, la vie aux morts &c, qu'ils connuſſent, qu'ils cruſſent univerſellement que celui qui opéroit ces merveilles fût Dieu lui même, ou une ſimple Créature. Il aura donc été plus néceſſaire que tous les Chrétiens connuſſent & cruſſent univerſellement que *J. C.* reſſuſcité eſt monté au Ciel, qu'ils connuſſent, qu'ils cruſſent univerſellement ce qu'il étoit avant ſa naiſſance. Quelle raiſon auroit donc eu Dieu d'apprendre aux hommes la deſtinée de leur Sauveur, & de leur cacher ſa Nature & ſon origine?

Tout bien peſé, il eſt plus raiſonnable de croire, ou qu'il eſt exprimé clairement dans l'Ecriture que *J. C.* eſt Dieu,

ou qu'il eſt exprimé clairement qu'il n'eſt pas Dieu.

Mais ſi l'une ou l'autre de ces expreſ-preſſions eſt claire & formelle dans les *Livres ſaints*, pourquoi les Chrétiens ſont-ils d'un ſentiment ſi diamétralement oppoſé ſur cet article, tandis qu'ils conviennent unanimement de tant d'autres qui n'ont d'autre fondement que ces mêmes *Livres?*

Seroit-ce parce que la choſe ne vaut pas la peine d'être examinée? mais il ne s'agit pas moins que de faire d'une Créature un Dieu, ou d'un Dieu une Créature.

Seroit-ce parce que cette queſtion auroit été négligée? mais il y a des ſiecles & des ſiecles qu'on la diſcute & qu'on l'agite de part & d'autre.

D'où vient, encore une fois, que les Chrétiens différent de ſentiment ſur un Dogme ſi important? ſeroit-ce parce qu'il eſt indifférent de l'admettre, ou de le rejet-

jetter? mais il s'enſuivroit qu'il ſeroit indifférent d'admettre, ou de rejetter un autre Dogme, puis un autre Dogme, & généralement tous les Dogmes. Ce qui eſt d'une abſurdité inſoutenable....

Oh, diront les Partiſans de la Divinité de *J. C. le nombre de ceux qui nous contrediſent eſt infiniment petit en comparaiſon du nôtre*... Si ceux qui feront une telle objection ſe donnent la peine de conſulter *S. Hilaire* (*a*), *Phebade* (*b*), *S. Jérôme* (*c*), *Vincent de Lerins* (*d*), & autres qui ont écrit pour ou contre les *Ariens*, ils verront qu'il s'en faut beaucoup que les Partiſans de la Divinité de *J. C.* ayent toujours été les plus nombreux. Le grand nombre eſt une mauvaiſe preuve en faveur de la Vérité: l'erreur eſt ſouvent le partage de la multitude. D'ailleurs il vaut mieux avoir raiſon avec un

(*a*) *Adverſ. Arian.* ID. *de Synod.* — (*b*) *Contra Arian. Statim ab initio.* — (*c*) *Contra Error. Joan. Hieroſol.* — (*d*) *Commonit. I. Cap. VI.*

un petit nombre de Sages obſcurs & mépriſés, que d'avoir tort avec tous les *Théologiens* de la Terre & leurs adhérents (*a*).

Mais

(*a*) N'écouterons-nous point, dit *S. Athanaſe*, Jeſus Chriſt qui dit qu'il y en a pluſieurs d'appellés & peu d'élus; que c'eſt la porte étroite, & le chemin étroit, qui mene à la vie; qu'il y en a peu qui trouvent cette porte, ou ce chemin? Quel homme de bon-ſens n'aimera mieux être parmi ce petit nombre qui entre en la vie, que d'être joint à cette multitude qui marche à la perdition? Si nous euſſions vécu au ſiecle de *Saint Eſtienne*, n'euſſions-nous pas plutôt choiſi ſon parti, quoiqu'il fût ſeul, accabié de pierres, & expoſé à toutes ſortes d'opprobres, que le parti de cette multitude qui s'imaginoit que la foi doit ſuivre le plus grand nombre? Un ſeul homme qui a les ſentiments droits, eſt plus à eſtimer que dix mille audacieux. C'eſt ce que l'Ancien Teſtament confirme; car lorſque des milliers d'hommes tomboient ſous le glaive de Dieu, un ſeul *Phinées* s'oppoſa à la breche, & arrêta la colere du Seigneur. S'il n'eût pas réſiſté au torrent qui entrainoit tous les autres, s'il eût approuvé ce que la multitude faiſoit, il ne ſe fût pas mis lui-même au deſſus de tout; il n'eût pas arrêté le fléau de la vangeance divine, ni n'eût ſauvé ce reſte, qui fut après cela l'objet de la miſéricorde de Dieu. C'eſt donc une choſe digne de louange, qu'un ſeul homme ſoutienne hardiment le droit & la juſtice con-

Mais à qui donc doit on s'en rapporter ſur ce point ?... à la *ſaine Raiſon*, qui ne nous

contre le ſentiment de la multitude. Soyez, ſi vous voulez, ſubmergés avec la multitude qui périt par le deluge ; mais permettez-moi de me ſauver dans l'Arche avec le petit nombre. Soyez conſumés, ſi vous voulez, avec les habitans de *Sodome*, je ne laiſſerai pas de ſortir avec *Lot* ſeul. ATHAN. Tom. II. Tract. *Quod Veritas non multitud. judic*

Ignorez-vous, dit *S. Grégoire de Nazianze*, que la foi, quelque miſérable & abandonnée qu'elle ſoit, eſt mille fois plus précieuſe que l'impiété dans l'éclat, & dans l'abondance ? Eſt-ce que vous préféreriez la multitude des *Cananéens* à un ſeul *Abraham ?* ou tous les habitans de *Sodome* à un ſeul *Lot ?* ou tous les *Madianites* à un ſeul *Moyſe ?* Cependant vous ſavez que ces Saints hommes n'étoient que des étrangers, & des voyageurs, parmi ces peuples. Dites moi, je vous prie, ſi les trois cens qui accompagnerent *Gédéon*, n'étoient pas plus à eſtimer que ces milliers qui l'abandonnerent lâchement ; ſi les ſerviteurs *d'Abraham* qui étoient en petit nombre n'étoient pas à préférer à tous ces Rois, qui avec des armées innombrables, ne laiſſerent pas d'être vaincus ? Mais encore, dites-moi, je vous prie, comment entendez-vous ce qui eſt dit, *Quant le nombre des enfans d'Iſraël ſeroit comme le ſable de la mer, le ſeul reſte ſera ſauvé :* & cet autre paſſage, *Je m'en ſuis réſervé ſept mille*

nous dira jamais que deux ou trois font un ; à ce *flambeau inextinguible* qui nous a été donné pour diſcerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, par des caracteres imprimés dans les choſes mêmes, par leurs rapports, leurs liaiſons, leurs différences ; à ce *flambeau divin* que nous avons reçu pour connoître l'Etre éternel, indiviſible, immuable, pour nous convaincre de la nature de ſa Volonté, de la beauté de la Vertu, & de la laideur du Vice..... *Mais à quoi ſert donc l'Ecriture, ſi l'on peut découvrir la Vérité & atteindre à la Perfection par le ſeul ſecours de la Raiſon?*..... l'Ecriture ſert à la Raiſon de ce

mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal? La choſe ne va pas comme vous vous l'imaginez ; non ſans doute ; car Dieu ne prend point plaiſir à la multitude. Pour vous, vous contez vos milliers ; mais Dieu conte ceux qui acquierent ſon ſalut : vous ramaſſez un grand monceau de poudre ; mais moi, j'aſſemble les vaiſſeaux d'élection. Il n'y a rien de ſi grand devant Dieu, qu'une doctrine pure, & une ame qui eſt remplie & ornée des dogmes de la vérité. *Orat. XXXII.*

ce qu'un bâton ſert à un Voyageur: elle ſert de défenſe & de ſoutient contre les attaques des Paſſions, & les atteintes de l'erreur. Mais l'Ecriture n'en eſt pas moins ſoumiſe à la Raiſon (*a*); parceque le bâton eſt fait pour le Voyageur, & non le Voyageur pour le bâton.

Mais les Théologiens & les Paſteurs ſont ceux que l'on doit écouter en matiere de Foi; ils ont fait leur étude de ces choſes, ils ſont plus éclairés..... En matiere de Foi, comme en toute autre choſe, l'on ne doit écouter que la ſaine Raiſon (*b*): ſi les *Théologiens* & les *Paſteurs* dé-

(*a*) L'Ecriture Sainte, la Tradition, les Conciles, les Peres ſont bien les témoins dans les diſputes (où il s'agit de quelques points de Doctrine) mais la Raiſon en eſt le juge. TAYLOR, *Liberté de prophétiſer.*

(*b*) Dans tout ce qui regarde la Foi, dit le *Docteur Taylor*, il s'agit de nous perſuader nous-mêmes; & nous devons prendre garde que nous ſoyons perſuadés raiſonnablement. Nous agirions d'une maniere très-déraiſonnable, ſi nous nous rendions à une moindre Evidence au mépris d'une Evidence plus grande & plus forte. Chaque Individu humain eſt en Droit

débitent quelque choſe qui lui ſoit conforme, à la bonne heure, écoutons-les: ſinon, laiſſons-là les *Théologiens* & les *Paſteurs*; penſons par notre tête & non par celle des autres.

En-

Droit d'en connoître, s'il ſe croit capable de raiſonner; & s'il ne le croit point, rien au monde ne l'oblige de décider & de faire un Objet de ſa Foi, d'une Propoſition qu'il n'eſt pas en état d'examiner. *De la Liberté de Prophétiſer, pag.* 507.

Un Homme ſage, dit le même Auteur, qui a une idée de tous les obſtacles preſque inſurmontables qui ſe rencontrent à développer le ſens myſtérieux de l'Ecriture, ne peut point ſe ſoumettre à l'égard de ces matieres au jugement des autres; & il ſeroit bon qu'on laiſſât à chacun la Liberté de juger ſur ces Sujets lui même: Liberté, qu'on n'a aucun droit de lui ôter, à moins qu'on ne ſe connoiſſe en état de le garantir de l'erreur, par le moyen d'une Infaillibilité abſolue. Mais qui eſt-ce qui a cette Infaillibilité? ID. *ibid.*

Si l'on veut que les Fideles ſoient obligés à recevoir aveuglement la doctrine de leurs Paſteurs, ſans avoir aucun droit d'en examiner la nature ou la qualité, & que ce ſoit un crime que d'entreprendre cet examen; ſi l'on veut que l'autorité des Paſteurs, de quelque maniere qu'on les conſidére, ſéparément ou conjointement, ou tous enſemble ou le plus grand nombre, ſoit ſans bornes ou ſans meſures.

à

Enfin ſi l'on m'oppoſe qu'il y a des Paſſages dans l'Ecriture qui affirment formellement que J. C. eſt Dieu. Je repondrai avec le *Vieillard*„ qu'il y a d'autres Paſſages qui „ affirment formellement le contraire: „ or une telle contradiction réduit l'Hom- „ me à un Pyrrhoniſme parfait ſur ce „ point, il n'y a donc que la Raiſon „ qui puiſſe le déterminer; & cette dé- „ termination ſera toujours en faveur des „ Paſſages les plus conformes à la Rai- „ ſon (*a*)." D'ailleurs, quand même il n'y auroit point de Paſſages qui contrediroient ceux qui affirment que J. C. eſt Dieu, ces derniers devroient être interprétés dans un ſens métaphorique, & non autrement. Eſt-ce qu'il y quelques Paſſa-

à l'égard des choſes de la Foi, du culte, & des regles générales des mœurs, & qu'il faille croire de foi divine, & pratiquer tout ce qu'ils diſent, ſans s'en informer plus avant, c'eſt une maxime que nous nions, & que nous ſoutenons contraire à la parole de Dieu, à la droite raiſon, & aux véritables intéreſt du Chriſtianiſme. CLAUDE, *Déf. de la Réform. p.* 55. *de l'Ed. de* 1683. in 4.

(*v*) Voyez cy-devant, page 386.

ſages dans l'Ecriture qui contrediſſent ſormellement celui qui contient les *Paroles Euchariſtiques?* non: les *Calviniſtes* ne rejettent le ſens litteral de ces *Paroles*, que ſur ce qu'il établit un *Dogme* qui repugne aux lumieres les plus claires de la Raiſon. Eh pourquoi donc ne pourroit-on pas faire de même à l'égard de tous les Paſſages qui établiſſent des Dogmes abſurdes?

Telle ſera dorenavant, ma façon de faire. Tout ce qui s'appelle *Myſtere* ſera chez moi réputé pour rien.—

CHAPITRE XXVIII.

Fin de mes Raiſonnements.

QUOIQUE je trouvaſſe à propos de rejetter tout ce qu'on appelle *Myſtere*, ainſi que le *Vieillard* avoit fait, je me donnai bien de garde de rejetter l'autorité, de nier l'inſpiration des *Livres Saints*. Je regardai une telle entrepriſe comme téméraire, dangéreuſe & criminelle. — La Raiſon ſeule, dis-je en moi-même, peut certainement nous faire

re découvrir la Vérité, nous mener à la Perfection & nous y maintenir: mais tout le monde peut-il faire un uſage conſtant de ſa Raiſon? Il a été donné au fort comme au foible un ſurcroit de *motifs & de moyens* pour nous porter au bien; malgré le raiſonnement du *Vieillard* & les Autorités frivoles ſur leſquelles il s'eſt appuyé (*a*), l'Ecriture contient ces *motifs* & ces *moyens*, pourquoi-donc la rejetter (*b*)? C'eſt trop préſumer de ſes pro-

(*a*) Voyez cy-devant page 391 & 392.

(*b*) L'Ecriture Sainte eſt comme un grand fleuve, *dit Saint Gregoire*, qui a toujours coulé & qui coulera juſques à la fin des ſiecles. Les grands & les petits, les forts & les foibles, y trouvent cette eau vivante qui rejaillit juſques dans le Ciel: elle s'offre á tous, & elle ſe proportionne à tous: elle a une ſimplicité qui s'abaiſſe juſques aux ames les plus ſimples, & une hauteur qui exerce & qui éleve les plus élevés. Tous y puiſſent indifféremment: mais bien loin de la pouvoir épuiſer en nous en rempliſſant, nous y laiſſons toujours des abymes de ſcience & de ſageſſe, que nous adorons ſans les comprendre. Mais ce qui nous doit conſoler dans cette obſcurité, c'eſt que, ſelon *Saint Auguſtin*, l'Ecriture Sainte nous propoſe d'une maniere aiſée, & in-

propres forces que d'agir ainſi. Si la ſuprême félicité conſiſte ici-bas dans la pratique de la Vertu & dans la paix de l'Ame, nous devons regarder comme un Don du Ciel tout ce qui nous porte, tout ce qui nous aide à acquerir cette félicité; nous devons ſous peine de méconnoiſſance & d'ingratitude nous ſervir de ce Don.... Je m'en ſervirai donc: & je remercierai Dieu d'avoir affranchi mon eſprit de toute dépendance humaine, & de me voir dans un état mitoyen, d'où je puis fouler aux pieds l'erreur & la ſuperſtition, ſans crainte de donner dans la préſomption & l'incrédulité.

— Voilà, cher Lecteur, comme je parvins à diſtinguer le vrai d'avec le faux par mes propres yeux, & comme je trouvai ce repos intérieur & deſirable, que la philoſophie du *Compere* ne m'avoit pu donner.

Il

intelligible, tout ce qui eſt néceſſaire pour la conduite de notre vie. Voyez *la Préface du Nouv. Teſt. de Mons.*

Il ne me reſtoit qu'à trouver le moyen de gagner du pain. Le *Vieillard* m'avoit promis de me montrer ce moyen; il tint parole; & je me mis à travailler avec lui. Je le laiſſai penſer à ſa fantaiſie, & je penſai à la mienne.

Mais cette nouvelle aſſociation ne dura guere. J'avois à peine été trois mois avec le *Vieillard*, qu'il mourrut. Heureuſement pour moi que je ſavois mon métier, & que ſes pratiques me demeurerent.

Il ne manquoit donc rien à mon bonheur. Je travaillois une partie de la journée, & je donnois le reſte à la lecture, à la méditation, ou aux réflexions. La proménade des champs étoit ordinairement deſtinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la *Tamiſe*, je me mis à repaſſer dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorſque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes anciens Amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir ſur leur

ſort: — „Mon cher *Compere!* m'écriai-„ je tout haut, vous n'avez jamais con-„ nu de vrai bonheur; helas! ſi vous „ viviez encore, & que je puſſe vous „ faire part du mien, je le ferois de tout „ mon cœur. Mais Vous."…..

J'en étois-là lorſque j'entendis quelque bruit derriere moi. Je me retournai…. Ciel! que vis-je!…. je vis le *Révérendiſſime Pere Jean* de *Domfront*, qui rioit de toutes ſes forces de m'entendre parler ſeul.

Fin du ſecond Volume.

833123

G. G. Barber
22.3.1964